

FROM THE
PERSONAL LIBRARY OF
JAMES BUELL MUNN

1890 - 1967

BOSTON PUBLIC LIBRARY





ŒUVRES
DE
LE SAGE

Avec Notice et Notes

PAR
FRÉDÉRIC DILLAYE

THÉÂTRE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXIX

1977

THE SACR

1977

1977

1977



1977

1977

1977

1977

ŒUVRES

DE

LE SAGE

Il a été tiré de ce livre :

70	—	sur papier Whatman.
60	—	sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés
par l'éditeur.

ŒUVRES
DE
LE SAGE

Avec Notice et Notes

PAR
FRÉDÉRIC DILLAYE

THÉÂTRE



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXIX

PG 1997

, A 3x



LE SAGE

AUTEUR COMIQUE.



PARMI nos écrivains de premier ordre, Lefage fut le premier, peut-être le seul, qui ne reçut pas de pension & gagna tout son pain à la pointe de sa plume. Dur labeur !

On lisait peu dans le siècle de Louis XIV si fécond en littérateurs. Les documents historiques nous apprennent que le nombre des éditions des œuvres de nos grands poètes de l'époque était très-restreint. Les libraires payaient mal. La veuve de Molière, une fine mouche en matière d'intérêts, ne put vendre que 1,500 livres les sept pièces qui composaient les œuvres posthu-

mes de son mari ¹. Dans la première partie du siècle on lisait les romans à grands sentiments, dans la seconde les contes de fées. Les libraires, pour compenser le peu de débit des livres, avaient inventé le cabinet de lecture en louant les ouvrages à ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient les acheter. Seul le théâtre, comme aujourd'hui encore, amenait une prompte renommée & un certain bénéfice.

Lefage, après avoir essayé du roman, tenta du théâtre. Il procéda dans ce genre comme il avait procédé dans le premier : par la traduction & l'imitation. Bientôt il laissa de côté les auteurs espagnols pour ne lire que dans le cœur humain.

Lefage était un petit bourgeois, & de plus un Breton. Il tenait de l'un & de l'autre cette fierté de roturier, ce dédain de la noblesse, ce caractère essentiellement indépendant qui le portaient à prendre ses principaux personnages dans les classes inférieures. Il préférait le café au falon. Aussi les trois types immortels qu'il a créés, Crispin, Turcaret & Gil Blas, sont-ils des hommes du peuple.

1. Ces pièces sont : *Don Garcie de Navarre*, *l'Impromptu de Versailles*, *le Fejlin de Pierre*, *Mélicerte*, *les Amants magnifiques*, *la comtesse d'Escarbagnas* & *le Malade imaginaire*. Elles furent vendues à Thierry, libraire de la rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Ville de Paris.

Il avait un profond mépris pour la richesse promptement acquise, & par conséquent pour les financiers. Le traitant est sa bête noire. Il le connaît si bien ! N'a-t-il pas été dans sa jeunesse secrétaire d'un fermier général dans les aides ou dans les gabelles ? Quelle que soit l'œuvre qu'il écrive, fût-il qu'il aperçoit l'ombre même d'un financier, il s'embusque au détour d'une phrase pour lui décocher le plus aigu de ses traits. Dans le *Diable boiteux*, il se moque des contadors, & il fait dire à Crispin, rival de son maître : « Tu as toujours donné dans la bagatelle, tu devrois présentement briller dans la finance... Avec l'esprit que j'ai, morbleu ! j'aurois déjà fait plus d'une banqueroute¹. » Cette apostrophe jetée au début d'une petite comédie à l'intrigue vive, au style ferme, aux caractères vrais, au comique franc, indique l'idée fixe de Lefage, le sujet comique qu'il poursuit & qui lui est donné par la société de son temps : le valet devenant & devenu financier.

Quelques critiques se sont demandé comment Molière n'avait pas songé à Turcaret. Certains d'entre eux, à l'esprit plus perspicace que profond, ont prétendu qu'un arrêt de Colbert défendait d'attaquer les financiers. De toutes ces interrogations, de toutes ces prétentions, il ne

1 *Crispin rival de son maître*, scène II.

reste pas un traître mot de vrai. L'administration des finances sous Colbert ne prêtait point le flanc aux attaques. La condamnation de Fouquet eût suffi pour montrer l'inopportunité d'une satire contre les hommes d'argent. C'est sans doute cette inopportunité qui empêcha Molière d'écrire *Turcaret*.

*La comtesse d'Escarbagnas*¹ n'est-elle pas là pour prouver ce que j'avance ? On y trouve le premier ancêtre de Turcaret, M. Harpin, receveur des tailles. Il crie & tempête comme un vrai laquais. Il veut bien duper les contribuables, mais ne veut pas être la dupe d'une coquette. « Monsieur le receveur, lui dit-il, ne fera plus pour vous monsieur le donneur². » A regarder de près, la comtesse d'Escarbagnas est aussi très-proche parente de la baronne de Porcandorf. Si bien que la pièce de Molière, qui n'avait d'autre ambition que de servir de cadre à un ballet, pourrait bien aujourd'hui revendiquer l'honneur d'avoir servi de canevas au *Turcaret* de Lefage.

Quinze ans plus tard, Baron, dans *la Coquette & la Fausse prude*³, donna un descendant à

1. Représentée pour la première fois à Saint-Germain en décembre 1671, & à Paris le 8 juillet 1872, sur le théâtre de Molière.

2. Scène XXI.

3. Comédie en cinq actes, en prose, représentée sur le Théâtre-Français le samedi 28 décembre 1686.

M. Harpin. Il l'appela Baffet, nom si caractéristique, que Collin d'Harleville le reprit dans *les Mœurs du jour* pour le donner à un agioteur, & que Voltaire s'en souvint lorsqu'il fit le portrait d'un manieur d'argent :

Gros, court, *baffet*, nez camard, large échine...

Au demeurant, toutes les plaisanteries se concentraient dans ce nom seul. On tolérait ces hommes, on souffrait leurs exactions, mais on ne pouvait admettre ni leur manque d'usage, ni la vulgarité de leurs manières & de leur ton.

Ce n'est que quatre ans après, dans *l'Été des coquettes*¹ de Dancourt, que nous trouvons le second descendant de M. Harpin. Il a nom César-Alexandre Patin. Il papillonne auprès des coquettes. Elles le souffrent : il joue gros jeu & perd toujours. Ses billets sont curieux², ses vers amoureux ne le sont pas moins³. Il fait bonne chère, tient table ouverte à la ville & à la campagne. Dancourt, observateur ingénieux, a remarqué que les gens de finance sont très-portés sur leur bouche. Cette remarque fut, dans la suite, mise à profit par les manuels

1. Comédie en un acte, en prose, représentée le mercredi 12 juillet 1690.

2. Voir scène III.

3. Voir scène XIX.

culinaires, qui ne manquèrent pas d'ajouter l'épithète à *la financière* à bon nombre de mets nouveaux.

Le troisième descendant de M. Harpin porte le nom de Brédouille. Nous le rencontrons dans *la Critique du Légataire universel*¹. C'est un grand mangeur, inventeur des poulardes aux huîtres, des poulets aux œufs & des farcelles aux olives. A tout prendre c'est un homme de bon sens, puisqu'il défend la pièce de Régnard.

Enfin le terrible hiver de 1709 arriva. Au lendemain de Ramillies et d'Oudenarde, à la veille de Malplaquet, Versailles, suivant l'exemple de M^{me} de Maintenon, mangea du pain d'avoine. Le roi vendit pour quatre cent mille francs de vaisselle d'or. Les courtisans envoyèrent leur argenterie à la Monnaie. Les provinces se tordirent sous les étreintes de la famine. Pendant ce temps-là les traitants, gorgés d'or & de pain blanc, refusaient de prêter à l'État. L'esage se dressa alors terrible, brandissant, de sa main roturière & avec sa haine de bourgeois breton, le fouet de la satire. Les coups plurent drus & ferrés sur ces impudents fripons. Eh quoi ! dans cette détresse, des marchands de Saint-Malo, rapportant trente mil-

1. Comédie en un acte, en prose, représentée le 19 février 1708.

lions du Pérou, en donnaient la moitié au roi ¹, tandis que les partisans, engraisés de la misère publique, auraient insulté à la détresse de tous avec l'insolence de l'impunité ! Non pas ! Lefage fit *Turcaret*, & refusa, lui pauvre, les cent mille francs qu'on lui offrait pour brûler son œuvre.

Turcaret passe de beaucoup ses aïeux. Il synthétise en lui le voleur public. Une main dans les faillites, un pied dans les banqueroutes, le nez dans toutes les affaires véreuses & les prêts à usure. Il fait la pluie & le beau temps dans la rue Quincampoix, place ses créatures dans toutes les compagnies, à condition d'être de moitié dans leurs escroqueries.

Nous avons vu le financier gourmet & gourmand. C'est là son moindre défaut : Il prétend au Mécène : le poète Gloutonneau vit à ses dépens. Il est de bon ton d'aimer la musique : Turcaret s'abonne à l'Opéra. Il fait construire un hôtel, & fait, à un pouce près, ce qu'il contient de terrain. C'est un homme positif ; il le prouve jusque dans sa poésie :

Acceptez ce billet, charmante Philis,
Et foyez assurée que mon âme
Conservera toujours une éternelle flamme
Comme il est certain que trois & trois font six ².

1. Voltaire : *Siècle de Louis XIV*, chap. xxi.

2. Acte I. scène vi.

Tous les objets d'art & de luxe ne font pas trop beaux pour lui. Il verse l'or à pleines mains : cela lui coûte si peu de les remplir. Quant à sa famille, il s'en foucie non plus que d'un fétu. Sa sœur est dans l'abjection, & se fait revendeuse à la toilette : que lui importe ? L'absence de cœur est une des grâces de son état. La Bruyère le dit, & La Bruyère s'y connaît : « Un bon financier ne pleure ny ses amis, ny sa femme, ny ses enfans ¹. » Il possède en plus les colères violentes, les emportemens des laquais, des gens de basse extraction qui n'ont reçu ni instruction, ni éducation.

En un mot, Turcaret est un type, la conception générale du financier, crayonné, broffé & peint avec la rude franchise d'un honnête homme. Il est plus grand que ses aïeux ; il est plus grand que ses descendants. Ces derniers tournèrent bien vite aux Gérontes amoureux & morfondus, aux emplois que nous nommons aujourd'hui *les ganaches*. Lefage fit donc œuvre de maître en créant *Turcaret*, qui élève le rôle de financier à la hauteur d'un caractère. En refusant une fortune honnête pour conserver au théâtre cette comédie, il fit acte de courage. Beaucoup oublient, en effet, que le droit & le devoir d'un auteur comique sont de poursuivre

1. *Les Caractères*, tome I, p. 247 de l'édition Alphonse Lemerre, chap. *Des biens de fortune*.

les coupables que le texte de la loi ne peut atteindre. Le public ne s'affocia pas à cet acte de justice. Malgré la valeur réelle de cette comédie, la meilleure qui fut faite après Molière, malgré son à-propos incontestable, elle subit un échec complet. Les frères Parfaict ont prétendu que « deux causes étrangères au mérite de cette comédie en suspendirent le plein succès : le froid excessif qu'il fit au commencement de cette année & les murmures de certaines gens qui trouvaient trop de ressemblance dans les portraits de cette pièce ¹. » Le *plein succès* me paraît bel & bien un euphémisme correspondant à notre *succès d'estime* moderne. Il y eut échec, & cet échec ne tint pas aux causes étrangères dont parlent les frères Parfaict. Leur perspicacité est-elle en défaut ? ou bien ont-ils gardé le silence en connaissance de cause, l'un d'eux, François, faisant des comédies ? Pourtant cette cause vaut bien la peine qu'on la recherche, puisque Lefage, après cet échec, renonça au Théâtre-Français.

Établissons d'abord le tableau comparatif des recettes :

			RECETTES.		PARTS D'AUTEUR	
			livres	fol	livres	fol
Jeudi	14 février 1709		2,320	»	181	»
Dimanche	17	—	1,865	16	152	8
Mardi	19	—	1,117	18	83	3

1. *Histoire du Théâtre-Français*, tome XV, pages 1 & 2.

				RECETTES.	PARTS D'AUTEUR.
				livres sols	livres sols.
Jeudi	21	—		868 10	60 4
Dimanche	24	—		721 10	46 12
Mercredi	27	—		590 14	40 4
Vendredi	1 ^{er} mars	1709		553 4	34 10

D'après les règles suivies à la fin du règne de Louis XIV, une pièce en cinq actes rapporte à son auteur le neuvième de la recette, jusqu'à ce qu'elle tombe deux ou trois fois de suite au-dessous de 500 livres. Dans ce cas, elle est dite *dans les règles*, & les comédiens cessent de la jouer. Non-seulement la pièce de Lefage ne tomba pas une seule fois au-dessous de 500 livres, mais encore le tableau qui précède prouve que les comédiens étaient loin de lui donner le neuvième de leur recette. *Turcaret* n'était donc pas dans les règles. Sa suppression de l'affiche prouve jusqu'à l'évidence la mauvaise volonté des comédiens.

Quant aux assertions des frères Parfaict, elles sont faciles à détruire. Comment se fait-il que le froid ait agi sur *Turcaret* tandis qu'il n'agissait pas sur *Hérode*? Cette tragédie, fort obscure, de l'abbé Nadal, fut donnée pour la première fois le lendemain de *Turcaret*. Elle eut *neuf* représentations & rapporta à son auteur 652 livres 3 sols. Les périodes de gelées, durant cet hiver de 1709, eurent lieu du 5 au 25 jan-

vier & du 30 janvier au 20 février. Ce qui revient à dire que le grand froid se fit sentir pendant les trois premières représentations de *Turcaret*, celles-là mêmes qui furent les plus productives. La question de la cabale n'est guère plus sérieuse. Chaque jour le monde des financiers s'augmentait de nouvelles recrues & pouvait opposer plus de forces aux attaques. Cependant, au mois de septembre de l'année suivante, les *Agioteurs*¹ de Dancourt font vingt représentations. Si les partisans, les traitants, les maltôtiers & les financiers avaient été si chatouilleux lors de la première attaque, pourquoi étaient-ils si indifférents à la seconde ? Les *Agioteurs* étaient plus faciles à renverser que *Turcaret*.

Le mauvais vouloir des comédiens reste donc seul comme cause certaine de l'échec. N'avaient-ils pas vainement tenté, lors de la réception de l'ouvrage, de forcer Lefage à le remanier suivant leur bon plaisir ? Leur mécontentement vint-il de son refus ? Peut-être. Toujours est-il que ce mécontentement est visible encore dans les lenteurs qu'ils mirent à représenter *la Tontine*. Cette charmante bluette, finement écrite & bien dialoguée, reçue en 1708, ne fut représentée qu'en 1732 !

1. Comédie en trois actes, en prose, représentée le vendredi 26 septembre 1710.

Plus pressé de payer son boulanger que de contenter Boileau, Lefage porta sa verve comique au théâtre de la Foire. Il fit des chefs-d'œuvre au jour le jour, démontra qu'on peut avoir de l'esprit sur les tréteaux & même sur les planches des théâtres de marionnettes. Sa verve facile & concise se prêtait aux situations précises & rapides, aux scènes libres, sans prétentions, & qui n'avaient aucun souci des règles d'Aristote.

Lefage était né auteur comique. Il en avait le don, le flair, si je puis m'exprimer ainsi. Il reffort abondamment de la lecture de son œuvre dramatique que, si les privilèges n'avaient pas existé, il eût créé un nouveau genre, non pas l'opéra-comique, mais le vaudeville moderne. Malheureusement, la Comédie-Française était jalouse & armée du privilège. Lefage lutta pourtant, & avec d'autant plus d'acharnement qu'il avait toujours sur le cœur l'échec de *Turcaret*.

Les ressources offertes par les scènes foraines étaient précaires. Dès 1703, les comédies dialoguées leur avaient été défendues sur les réclamations des comédiens français. Elles représentèrent alors des scènes dialoguées formant chacune une action particulière. En 1707, nouvelle prohibition. Le cardinal d'Estrées, abbé de Saint-Germain, intercédait vainement en

leur faveur. Il fallut trouver moyen d'intéresser & d'amuser les spectateurs avec des monologues. La chose était malaisée. On y parvint néanmoins. Les acteurs répondirent par des signes à celui qui récitait le monologue, ou bien celui-ci répéta tout haut ce que son interlocuteur feignait de lui dire tout bas. Messieurs de la Comédie-Française trouvèrent encore le mot à dire. Les malheureux acteurs forains furent réduits à la pantomime. Ils imaginèrent alors les pièces à écriteaux. Ces écriteaux, généralement rédigés en couplets, descendaient de la voûte & remplaçaient ce que l'acteur ne pouvait dire. Qu'arriva-t-il de ces tracasseries?... Les spectateurs devinrent exécutants & chantèrent ces couplets en chœur.

Ce mode de procéder dura quatre ans, de 1710 à 1714. Il était donc en pleine vigueur lorsque Lefage, transfuge de la Comédie-Française, se transporta à la foire avec armes & bagages.

Il va de soi qu'il y continua sa guerre aux financiers, non plus en rase campagne, car les baraques foraines eussent été fermées, mais derrière les haies & les buissons. Le dernier mot de *Turcaret* n'annonçait-il pas la continuation des hostilités : « Voici le règne de Monsieur Turcaret fini, dit Frontin en épousant Lifette, le mien va commencer ! » Cette exclamation

fut une prophétie. Huit ans après, Jean Law fondait sa fameuse banque. Le nombre des Frontins qui devinrent Turcarets est incalculable. Quelques-uns, dont l'histoire a gardé les noms, furent fermiers généraux, ce qui confirme une fois de plus le dire d'Arlequin : « Le métier de laquais est le vrai noviciat de la fortune. » La vieille haine du bourgeois breton contre la finance s'exhala à nouveau. Dans *la Foire des Fées*¹, nous retrouvons Turcaret après le cinquième acte.

Un jour les fées, désolées qu'on ne parlât plus d'elles dans le monde, résolurent de se signaler par quelque chose de singulier en donnant une foire qui durât un mois. Elles devaient pendant ce temps distribuer à tous les peuples de la terre les dons qu'ils viendraient leur demander. Les Français commencèrent. L'un d'eux se présente à la fée doyenne, qui lui demande quelle était sa profession.

« Un poète, à ma place, répond-il, vous dirait effrontément qu'il était du métier du soleil, puisque j'avais comme lui un char à conduire.

LA FÉE.

Vous étiez fiacre.

M. MILLIONI.

A votre service. Et Millionni est mon nom.

1. Représentée à la foire Saint-Laurent, en 1722, par les comédiens italiens de S. A. R. le duc d'Orléans, régent.

LA FÉE.

C'est-à-dire que vous êtes un champignon de la rue Quincampoix.

M. MILLIONI.

O l'heureux temps que vous me rappelez ! Alors on désertait tous les quartiers pour se rendre dans cette rue célèbre. Les procureurs quittoient le château, & la veuve & l'orphelin étoient tranquilles. Les médecins abandonnoient les malades, & les malades guérissoient. Les poètes négligeoient l'Opéra, & l'Opéra ne s'en trouvoit que mieux.

LA FÉE.

Cela est vrai.

M. MILLIONI.

Nous étions un tas de nouveaux riches qui composoient un monde à part. Nous vidions les magasins, nous nous emparions des châteaux, & nous enlevions au public la beauté vagabonde pour partager avec elle notre prospérité ¹. »

Et que demande-t-il aux fées ? Un dédommagement des millions que lui ont ôtés certaines gens qui ont voulu savoir d'où ils lui venaient. Voilà bien de la curiosité, n'est-ce pas ? Et pourquoi remonter à la source ? Ces richesses-là ressemblent à ceux qui les acquièrent : elles sont sans origine. Cependant, comme il a besoin de la fée, il veut bien consentir à lui apprendre comment un fiacre a pu devenir si riche. « Une nuit, dit-il, après avoir ramené du Pont-aux-Choux, deux actionnaires avec deux grosses réjouies, je trouvai dans mon carrosse

un portefeuille enflé d'effets. Dès le lendemain, zeste, je disparus du zodiaque du quai des Augustins, je pris un habit magnifique, & je devins un fameux négociant. »

La fée, vous devez bien le penser, le renvoie comme il le mérite & sans lui accorder ce qu'il demande.

Tout cela est enlevé au trait, mais lestement enlevé. Dans les cent une pièces qu'il fit pour la Foire, Lefage prit souvent des canevas vulgaires, mais ses peintures de mœurs sont toujours vives, ses silhouettes plaisantes & gaies. Certes, la littérature n'en est pas très-élevée, quelquefois même la grammaire est aussi peu suivie que les règles d'Aristote. Mais il fallait vivre, & quand on a refusé cent mille francs pour conserver au théâtre une œuvre où l'on a mis toute son âme, on a bien le droit, en dépit de J.-B. Rousseau, de quitter Apollon pour devenir le maître de Gilles & de Fagotin.

FRÉDÉRIC DILLAYE.



LE
POINT-D'HONNEUR,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

Le Point-d'honneur est une pièce de la composition de don Francisco de Roxas. Elle a pour titre en espagnol : No ay Amigo para Amigo : Il n'y a point d'ami pour ami. Je l'accommodai au théâtre françois, & la fis représenter à Paris au mois de février 1702. Elle étoit en cinq actes ; mais je l'ai réduite à trois, pour la rendre plus vive.

ACTEURS.

LE CAPITAINE DON LOPE DE CASTRO,
oncle d'Estelle.

DON ALONSE DE GUZMAN, amant d'Estelle.

DON LUIS PACHÉCO, sous le nom de don Carlos,
amant de Léonor.

CRISPIN, valet du capitaine.

CLARIN, valet de don Luis.

UN GENTILHOMME sicilien.

UN ESPION du capitaine.

ESTELLE D'ALVARADE, nièce du capitaine.

LÉONOR DE GUZMAN, sœur de don Alonse,
promise au capitaine.

BÉATRIX, suivante de Léonor.

IACINTE, suivante d'Estelle.

La scène est à Madrid.



LE
POINT-D'HONNEUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente le Pardo¹, principale promenade de Madrid. On voit, dans l'enfoncement, un mur de jardin percé d'une petite porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, BÉATRIX.

(Elles sortent toutes deux du jardin par la petite porte.)

LÉONOR.



UI, Béatrix, puisque je suis soumise à l'autorité de mon frère, je ferai ce qu'il souhaite; il veut que j'épouse le capitaine don Lope de Castro, je l'épouserai.

BÉATRIX.

Ce capitaine-là est un homme bien expéditif. Il vous vit avant-hier pour la première fois, & il vous a déjà demandée en mariage.

LÉONOR *soupirant*.

Ahi !

BÉATRIX.

Je fais bien mauvais gré au seigneur don Alonse de Guzman votre frère de vous sacrifier à l'amour qu'il a pour Estelle d'Alvarade. Quoi, parce qu'il aime cette dame, il faut qu'il vous livre à une espèce de fou dont elle est nièce !

LÉONOR.

Il est vrai que le capitaine don Lope est si délicat sur le point-d'honneur, qu'il outre quelquefois la matière. Cela lui donne un ridicule dans le monde, j'en conviens : mais il a de la naissance, de la valeur, de la probité & je crois que je ne ferai pas malheureuse avec lui.

BÉATRIX.

A la bonne heure. Vous allez donc abandonner don Carlos, ce jeune galant qui vient depuis huit jours régulièrement au Pardo, qui assiège la petite porte de notre jardin, & dont vous recevez les soins, sans pouvoir vous en défendre.

LÉONOR.

C'en est fait, je n'y veux plus penser. Mon devoir triomphera bientôt de l'inclination que je me sens pour lui.

BÉATRIX.

Vous prenez bien vite votre parti.

LÉONOR.

Est-ce que tu m'en fais un reproche ?

BÉATRIX.

Au contraire, je vous en loue. Après tout, ce don Carlos vous cache sa naissance, & cela me le rend suspect. Peut-être n'a-t-il pas tort de vous en faire un mystère.

LÉONOR.

Quoi qu'il en soit, je ne veux plus lui parler.

BÉATRIX.

Vous ferez bien.

LÉONOR.

Tu n'as qu'à l'attendre ici.

BÉATRIX.

Volontiers.

LÉONOR.

Tu lui diras que je suis promise à un autre ; qu'il cesse de rechercher une fille qui ne sauroit être à lui.

BÉATRIX.

Laissez-moi faire. Je vais le congédier impitoyablement.

Léonor rentre dans le jardin.

SCÈNE II.

BÉATRIX *seule.*

Je ne ferai pas mal de l'éconduire. Que fait-on? Le drôle a peut-être des vues.... & j'en pourrois payer les pots cassés... Mais quel homme s'avance? Il me semble que c'est Crispin. Justement, c'est lui.

SCÈNE III.

BÉATRIX, CRISPIN, *avec une longue épée.*

CRISPIN.

Eh! bonjour, charmante Béatrix!

BÉATRIX.

Je vous croyois mort, monsieur Crispin. Depuis près de deux années que vous avez quitté le service de notre maison, on n'a pas eu le bonheur de vous voir.

CRISPIN.

C'est ce que tu dois me pardonner, mon en-

fant ; car je fers à présent un maître qui a besoin de tous mes momens.

BÉATRIX.

Hé ! à qui es-tu donc ?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être, depuis dix-huit mois, au vaillantissime capitaine don Lope de Castro. La glorieuse condition !

BÉATRIX.

Au capitaine don Lope ?

CRISPIN.

Oui, à celui qu'on appelle, par excellence dans Madrid, l'arbitre des différends, & le juge en dernier ressort de toutes les querelles.

BÉATRIX.

J'en fuis ravie, mon cher Crispin. Te voilà rentré dans la famille.

CRISPIN.

Comment cela ?

BÉATRIX.

Tu ne fais donc pas que ton maître va devenir l'époux de Léonor de Guzman, ma maîtresse ?

CRISPIN.

Ma foi, non ; cela feroit-il possible ?

BÉATRIX.

Il en fit hier au foir la demande à don Alonse.

CRISPIN.

Voilà ce que je ne me ferois jamais imaginé. Comment diable l'amour a-t-il pu se fourrer dans le cœur de cet homme-là ?

BÉATRIX.

C'est que l'amour se fourre par-tout, mon ami.

CRISPIN.

Je ne m'étonne plus vraiment si mon maître m'envoie dire à don Alonse qu'il va venir le voir tout-à-l'heure, & s'ils se font tant d'amitiés tous deux depuis trois jours.

BÉATRIX.

Au reste, je crois le capitaine un parti fort honorable pour Léonor.

CRISPIN.

Très-honorable. Comment ! c'est un oracle en fait de procédés. On vient le consulter de tous les pays du monde.

BÉATRIX.

Je l'ai ouï dire.

CRISPIN.

Il a composé un livre où l'on trouve des règles de point-d'honneur, mais des règles

toutes nouvelles. On y voit toutes les espèces d'offenses & de réparations possibles & impossibles.

BÉATRIX *riant*.

Cet ouvrage fera d'une grande utilité. Mais, dis-moi un peu, est-il vrai que ton maître court toute la ville pour s'informer des différends qui font survenus, afin de les terminer suivant ses règles?

CRISPIN.

Affurément. Il a même des espions pour en être mieux instruit; & ces espions, pour son argent, lui rendent compte tant des injures qui se font, que de celles qui se doivent faire.

BÉATRIX.

Quel original! Et t'accommodes-tu bien de ses manières?

CRISPIN.

A merveille. Je le prends même pour modèle.

BÉATRIX.

Oh, oh!

CRISPIN.

Et nous vivons ensemble comme deux frères bien unis.

BÉATRIX.

Je t'en félicite.

CRISPIN.

Je veux te dire un trait qui t'en convaincra. Tu sauras que la guerre est la passion dominante & qu'il n'a pas de plus grand plaisir que de parler de ses campagnes. Dès que vous touchez devant lui cette corde-là, il vous enfile un détail d'expéditions militaires, à épuiser la patience humaine. Mais comme il connoît son défaut, il m'a chargé de le tirer discrètement par le bout de la manche, quand je m'apercevrais qu'il va s'égarer. Je n'y manque pas ; & il se dépêche aussitôt de finir, comme un organisiste qui entend sa sonnette ; drelin drelin.

BÉATRIX.

Cela est admirable.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, UN ESPION, CRISPIN,
BÉATRIX.

(On voit, dans le fond du théâtre, le capitaine qui cause avec un cavalier qui lui sert d'espion.)

BÉATRIX à Crispin.

Mais n'est-ce pas lui que je vois là-bas avec un autre cavalier ?

CRISPIN à Béatrix.

C'est lui-même.

BÉATRIX.

Jusqu'au revoir, Crispin.

CRISPIN.

Sans adieu, ma reine.

Béatrix rentre dans le jardin par la petite porte.

SCÈNE V.

CRISPIN, LE CAPITAINE.

Le capitaine, au fond du théâtre, se sépare du cavalier, & s'avance en rêvant vers Crispin.

CRISPIN à lui-même.

Il est dans une profonde rêverie.

LE CAPITAINE.

Je veux entrer dans tous les différends,
& connaître de tous les démêlés publics & particuliers qui naîtront dans la ville.

CRISPIN.

Et moi de toutes les querelles des faux-bourgs.

LE CAPITAINE.

Quoique les Espagnols se piquent d'être délicats sur les affaires d'honneur, je ne trouve pas qu'ils y fassent encore assez d'attention.

CRISPIN.

Non ; ils ne savent pas, comme nous, s'offenser d'une chose qui n'offense point.

LE CAPITAINE.

Il y a des injures réelles qui leur paroissent des minuties.

CRISPIN.

Oui, des bagatelles.

LE CAPITAINE.

Et cependant, Crispin, dans ces matières-là, on doit examiner tout sérieusement.

CRISPIN. .

Être toujours sur le qui-vive.

LE CAPITAINE.

Enfin, il faut regarder ces fortes d'objets avec un microscope.

CRISPIN.

Avec un microscope ! c'est bien dit. Oh ! que votre livre va corriger d'abus !

LE CAPITAINE.

Il ne tiendra pas à moi du moins que les maximes du point-d'honneur ne soient rigoureusement observées.

CRISPIN.

Vous avez déjà mis les choses sur un bon

pied. Sans vous, on ne verroit pas tant de querelles qu'on en voit.

LE CAPITAINE.

Hé bien? t'es-tu acquitté de ta commission?
As-tu été chez don Alonse?

CRISPIN.

Pas encore.

SCÈNE VI.

DON ALONSE, LE CAPITAINE,
CRISPIN.

CRISPIN.

Mais, tenez, le voilà qui sort de chez lui par la petite porte de son jardin.

LE CAPITAINE.

Cela est heureux.

DON ALONSE.

Vous me prévenez, seigneur don Lope. J'allois chez vous pour vous faire une prière.

LE CAPITAINE.

Une prière! Ah! commandez, don Alonse. Près d'être votre beau-frère, que puis-je vous refuser? Ce que je ne ferai pas pour vous, je ne le ferois pas même pour un certain don Car-

los, qui m'a fauvé la vie en Flandres, dans la dernière bataille qui s'y est donnée.

DON ALONSE.

Quoi ! vous étiez à cette bataille ? Je vous croyois alors en Italie.

LE CAPITAINE.

Si j'y étois ! je me trouvai dans les premiers corps qui chargèrent l'ennemi. Nos troupes y firent toutes les merveilles qu'on devoit attendre de la valeur espagnole.

CRISPIN *bas, à part.*

Il va se lâcher.

LE CAPITAINE.

L'armée des ennemis étoit campée sur deux lignes, & couverte d'un petit ruisseau.

CRISPIN *bas, à part.*

Nous y voilà. Préparons-nous à faire notre office.

LE CAPITAINE.

Nous le passâmes fièrement, malgré le feu continuel que...

CRISPIN *bas au capitaine, le tirant par la manche.*

Drelin, drelin.

LE CAPITAINE.

Enfin, c'est dans cette occasion que mon ami don Carlos me sauva la vie, en prévenant un

Hollandois qui avoit le bras levé sur moi. Revenons à votre affaire. De quoi s'agit-il ?

DON ALONSE.

Est-elle votre nièce me désespère. La cruelle m'ôte tous les moyens de lui parler ; mais il en est un qui dépend de vous.

LE CAPITAINE.

Quel est-il ?

DON ALONSE.

Comme elle est à présent logée dans votre maison, souffrez que je m'introduise ce soir dans son appartement.

LE CAPITAINE *indigné.*

O ciel ! don Alonse, pouvez-vous me faire une pareille proposition ?

CRISPIN *bas, à part.*

Il ne s'adresse pas mal !

LE CAPITAINE.

Vous voulez que je favorise un tel dessein ! Vous exigez de mon amitié une si lâche complaisance.

CRISPIN *à don Alonse.*

Pour qui nous prenez-vous ?

DON ALONSE *au capitaine.*

Ah ! je ne médite rien qui doive vous révol-

ter. Je ne veux seulement que lui peindre l'affreux état où sa cruauté me réduit.

CRISPIN *branlant la tête*

Votre valet.

DON ALONSE.

Et vous ferez avec moi.

LE CAPITAINE *se radoucissant.*

C'est une autre chose.

CRISPIN.

Bon pour cela.

LE CAPITAINE.

A cette condition, cher ami, je ne puis refuser de vous servir. Venez donc ce soir au logis.

DON ALONSE.

Ce n'est pas tout, j'ai aussi à vous parler d'une affaire qui touche votre honneur & le mien.

LE CAPITAINE *prenant feu.*

Expliquez - vous. Ne me déguisez rien. Qu'est-ce ?

DON ALONSE.

J'ai appris que, depuis quelques jours, il rôdoit autour de ce jardin un cavalier qui en veut à Léonor.

CRISPIN *bas, à part.*

Ahi, ahi, ahi !

DON ALONSE.

Et, sur le rapport qu'on m'en a fait, j'ai lieu de croire qu'il cherche à la féduire.

LE CAPITAINE.

Grands dieux ! que m'apprenez-vous ?

CRISPIN.

Ventrebleu ! ce n'est point là une de ces minuties qu'il faut regarder avec un microscope.

LE CAPITAINE.

Vengeance, don Alonse, vengeance ! Vous êtes frère, & je suis amant : vous favez à quoi ces deux qualités nous engagent. Ne laissons pas davantage vieillir le mal ; il deviendrait peut-être incurable.

CRISPIN.

Je ne fais pas même si l'on ne s'avise pas trop tard d'y remédier.

DON ALONSE.

Voici l'heure où le cavalier a coutume de venir au Pardo. Nous pouvons lui demander raison...

LE CAPITAINE.

Lui demander raison, oui, c'est le droit. Comment se nomme-t-il ?

DON ALONSE.

Je ne fais.

LE CAPITAINE.

Où demeure-t-il ?

DON ALONSE.

Je l'ignore.

LE CAPITAINE.

Cela étant, don Alonse, nous ne pouvons nous venger tout-à-l'heure.

DON ALONSE.

Pourquoi ? Ne suffit-il pas qu'il ait, à mon infu, des desseins sur ma sœur ?

LE CAPITAINE.

Non, cela ne suffit pas.

CRISPIN.

Oh que non ! Voilà de mes jeunes gens qui ne demandent qu'à ferrailler !

LE CAPITAINE.

Il faut auparavant que vous sachiez s'il est gentilhomme, ou non ; s'il est marié, ou s'il ne l'est pas.

CRISPIN.

S'il a père & mère, ou s'il est orphelin.

DON ALONSE.

Dans un moment nous apprendrons tout cela de sa propre bouche.

LE CAPITAINE.

Autre erreur. Il pourroit nous cacher la vérité.

DON ALONSE.

Vous êtes trop régulier, don Lope ; & mon repentiment ne me permet pas d'attendre.

LE CAPITAINE.

Contraignez-vous, don Alonse. Je ne souffrirai point que vous blessiez les loix de la bienfiance.

CRISPIN.

Périssent mille honneurs de fille, plutôt que de voir choquer nos règles ?

LE CAPITAINE.

Croyez-moi, faisons observer & fuivre notre homme ; & quand nous saurons qui il est, nous irons le trouver chez lui. S'il a eu des intentions criminelles, nous punirons son audace, & , s'il n'a eu que des vues légitimes, nous lui ferons savoir que Léonor m'est promise, & je le fommerai de se défaire de ses prétentions.

DON ALONSE *à part*.

Il faut bien que je me prête à sa délicatesse (*haut*.) J'y consens. Il s'agit donc de charger de cet emploi quelque homme adroit.

LE CAPITAINE.

Crispin nous en rendra bon compte.

CRISPIN *bas, à part.*

La mauvaise commission.

DON ALONSE.

Laiſſons-le donc ici en ſentinelle, & venez vous repoſer chez moi. (*Il ſort & entre dans le jardin.*)

*Le capitaine veut ſuivre don Alonſe;
Crispin l'arrête.*

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Attendez, feigneur ; un mot. Il me vient un petit ſcrupule.

LE CAPITAINE.

Sur quoi ?

CRISPIN.

Sur la commission que vous me donnez ; j'y trouve quelque choſe qui ne s'accorde pas, ce me ſemble, avec le galant-homme.

LE CAPITAINE.

Quoi ?

CRISPIN.

En épiant ce cavalier, ſi par malheur j'en apprenois plus que nous n'en voulons ſavoir,

j'exposerois Léonor à la fureur de son frère, & je romprois en même tems votre mariage avec elle. A votre avis, n'y a-t-il pas là-dedans... un je ne fais quoi, qui... qui n'est pas bien ?

LE CAPITAINE.

Au contraire, Crispin, rien n'est plus louable, car, supposé que Léonor, à l'insu de son frère, fût disposée à écouter le galant (ce qui ne peut être) tu rendrois un grand service à don Alonse, à moi, & à Léonor même, en nous avertissant.

CRISPIN.

Je puis donc, sans répugnance, me mêler de cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Hé! oui.

CRISPIN.

Bon. Je respire. Je deviens, à votre école, diablement chatouilleux sur le point-d'honneur.

LE CAPITAINE.

Cela me fait plaisir. Si tu continues, je ferai quelque chose de toi.

Don Lope entre dans le jardin.

SCÈNE VIII.

CRISPIN *seul.*

Ça, faisons semblant de nous promener. Observons bien tous les cavaliers qui viendront

ici, & principalement ceux qui me paraîtront des dénicheurs de merles²... Ho, ho ! j'en vois déjà deux qui s'approchent de ce jardin.

SCÈNE IX.

CRISPIN, DON LUIS, CLARIN.

DON LUIS *bas, à Clarin.*

Arrêtons, Clarin. Laissons passer cet homme-là.

CLARIN *bas, à don Luis.*

Comme il nous regarde !

DON LUIS *bas.*

Il m'est suspect.

CRISPIN *à part.*

Ils m'examinent. C'est assurément le gaillard que j'ai ordre d'observer.

CLARIN *bas.*

Il a toute l'encolure d'un espion.

DON LUIS *bas.*

Allons à lui. Il faut savoir ce qu'il a dans l'ame.

CRISPIN *à part.*

Ils viennent à moi.

CLARIN *à Crispin.*

Écoutez, l'ami. Que faites-vous là ?

CRISPIN à *Clarín*.

Je prends le frais; je me promène; je fais provision de fanté.

DON LUIS à *Crispin*.

A d'autres! Tu m'as l'air d'être ici pour faire quelque mauvais coup.

CRISPIN à *don Luis*.

J'y fuis plutôt pour empêcher qu'on n'en fasse.

CLARIN *prenant Crispin au collet*.

Camarade, il faut parler net.

CRISPIN à *Clarín*.

Parler net? Parbleu! il me semble que je parle assez net.

CLARIN *le menaçant*.

Par la mort...!

DON LUIS.

Doucement, Clarín. Ne lui fais aucune violence. Il va nous avouer franchement la chose.

CRISPIN à *don Luis*.

Quelle chose? Je n'ai rien à vous avouer.

CLARIN.

Tu ne veux donc pas jafer? (*frappant Crispin*.) Tiens, voilà le prix de ta discrétion.

CRISPIN *criant*.

Haï ! haï ! haï !

DON LUIS *à Crispin*.

Pendard ! je vois, à ta physionomie, qu'on t'a mis ici pour observer si quelqu'un en veut à certaine dame qui demeure dans ce jardin.

CRISPIN.

Vous voyez cela, à ma physionomie ?

DON LUIS.

Clairement.

CRISPIN.

Et moi, je vois, à la vôtre, que vous ne venez au Pardo que pour parler à cette certaine dame. Il y a bien des physionomies parlantes, comme vous voyez.

DON LUIS.

Tu es donc un espion de don Alonse de Guzman ?

CRISPIN.

Je ne dis pas cela.

DON LUIS.

Si je favois que tu le fusses, je te donnerois cent coups.

CRISPIN.

Sur ce pied-là, je n'ai garde de l'être.

DON LUIS.

Qui que tu fois, prends la peine de te retirer,
& ne t'amuse point à nous regarder.

CLARIN.

Si tu ne disparois à nos yeux dès ce moment,
je te couperai les oreilles.

CRISPIN.

Oh ! je vous les abandonne, si vous m'y rat-
trapez ; ferviteur. (*A part en s'en allant.*) Je vais
me cacher dans un endroit, où ils ne me ver-
ront pas, & je les guetterai en dépit d'eux.

SCÈNE X.

DON LUIS, CLARIN.

CLARIN.

Enfin, nous l'avons écarté. Nous pouvons
nous entretenir librement. C'en est donc fait,
feigneur don Luis ? Vous ne pensez plus à
Estelle d'Alvarade ?

DON LUIS.

Non, Clarin ; cesse de m'en parler.

CLARIN.

Je ne vous comprends pas. Après un long
séjour en Flandres, vous revenez à Madrid tou-
jours amoureux d'Estelle. En arrivant, vous

passiez par cette promenade; vous voyez par hafard Léonor, qui fortoit de ce jardin, & la vue dans un instant vous rend infidèle.

DON LUIS.

Ah! Clarin, fommes-nous maîtres de nos cœurs: Laisse-moi m'abandonner à ma nouvelle passion. Tout semble la favoriser. Je fuis écouté de la fœur de don Alonfe; & je viens de terminer la facheufe affaire qui m'obligeoit depuis deux ans à vivre loin de Madrid fous le nom de don Carlos.

CLARIN.

Vous pouvez donc maintenant apprendre à Léonor que vous êtes don Luis Pachéco?

DON LUIS.

C'est ce que je prétends lui découvrir aujourd'hui; mais, en même tems, je la prierai de garder le fecret fur mon retour.

CLARIN.

D'où vient cela, s'il vous plaît?

DON LUIS.

C'est qu'Eftelle est nièce du capitaine don Lope de Caftro.

CLARIN.

Quoi! de ce grand redresseur de torts, qui fe rendoit médiateur de toutes les querelles qui arrivoient dans l'armée, & à qui vous avez fauvé la vie dans la dernière bataille?

DON LUIS.

Oui, ce capitaine est oncle d'Estelle.

CLARIN.

Malpeste ! Vous avez raison. Quoique ce capitaine vous doive la vie, il seroit homme à vous chicaner sur l'affront que vous faites à la beauté de sa nièce.

DON LUIS.

Voilà justement ce que je veux éviter. Don Lope est d'un caractère si singulier, que je n'ai pas voulu lui faire la moindre confidence de mes affaires ; il est bon qu'il ignore mon arrivée dans cette ville, jusqu'à ce que je sois sûr d'obtenir Léonor.

CLARIN.

C'est bien dit. Après cela nous le verrons venir.

DON LUIS.

Tais-toi. La suivante de Léonor paroît. Vast-en, & reviens me joindre dans une heure.

Clarín sort.

SCÈNE XI.

DON LUIS, BÉATRIX.

BÉATRIX *à part.*

A la fin le voici.

DON LUIS.

Hé bien, Béatrix, aurai-je bientôt le plaisir de revoir ta maîtresse ?

BÉATRIX.

Non, feigneur don Carlos. Je viens même vous dire, de sa part, que vous ne la verrez plus.

DON LUIS.

Qu'entends-je ?

BÉATRIX.

Son frère veut qu'elle épouse un de ses amis. Elle ne peut désormais avoir d'entretien avec vous.

DON LUIS.

Quelle affreuse nouvelle ! La fortune ne m'a donc flatté d'abord, que pour me faire sentir plus vivement sa rigueur ! Ma chère Béatrix, je te conjure d'avoir pitié de moi.

BÉATRIX.

Mais, vraiment, je vous plains fort.

DON LUIS.

J'implore ton secours. Engage Léonor à m'accorder un dernier entretien. Je reconnoîtrai bien ce bon office.

BÉATRIX.

Je ne doute pas de votre générosité : je vou-

drois bien vous rendre ce service ; mais il pourroit me coûter cher ?

DON LUIS.

Te coûter cher !

BÉATRIX.

En pouvez-vous douter ? Je perdrois pour jamais la confiance de ma maîtresse : elle croiroit que vous m'auriez gagnée par des prières, & que je vous servirois au préjudice de son devoir.

DON LUIS.

Elle ne croira point cela.

BÉATRIX.

D'ailleurs, supposons que Léonor se rende aux instances que je lui ferai de vous parler, don Alonso pourra découvrir tout le mystère : ma maîtresse en fera quitte pour une réprimande, & Béatrix fera mise à la porte.

DON LUIS.

Ne te mets point ces chimères-là dans l'esprit.

BÉATRIX.

Ne ferai-je pas bien avancée ? Je perdrai, tout d'un coup, le fruit de huit longues années de service.

DON LUIS.

Oh ! si ce malheur t'arrivoit, je suis en état de t'en consoler.

BÉATRIX.

Je suis bien persuadée de votre bon cœur.

DON LUIS.

Je prendrais foin de ta fortune.

BÉATRIX.

Ne m'en dites pas davantage. Vos promesses m'ébranlent. Adieu, je me retire.

DON LUIS *l'arrêtant.*

Ah ! ma chère Béatrix, ne m'abandonne point.

BÉATRIX.

Je veux être fourde à vos prières.

DON LUIS *lui présentant sa bague.*

Tiens ; en attendant mieux, fais-moi le plaisir de recevoir ce diamant.

BÉATRIX.

Vous m'allez faire chasser.

DON LUIS.

Prends-le, je t'en conjure. Attends ta maîtresse en ma faveur.

BÉATRIX *prenant le diamant.*

Que vous êtes féduifant, seigneur don Carlos !

DON LUIS.

Préviens mon désespoir.

BÉATRIX.

Je n'y puis plus résister, votre douleur me perce l'ame. Allons, je veux vous servir, quelque chose qu'il en puisse arriver. Vous parlerez encore une fois à Léonor.

DON LUIS.

Tu me rends la vie par cette promesse.

BÉATRIX.

Mais je m'apperçois qu'en rêvant aux moyens de vous fatiguer, j'ai pris votre bague sans y penser. Comme la rêverie préoccupe !

(Elle fait semblant de vouloir la lui rendre.)

DON LUIS.

Non, je t'en prie, Béatrix ; garde-la, pour l'amour de moi.

BÉATRIX.

Allez-vous-en, de peur de surprise ; & revenez ici à l'entrée de la nuit.

Don Luis fort.

SCÈNE XII.

BÉATRIX *seule, & considérant le diamant.*

Je n'en doute plus, cet homme-là doit avoir de la naissance. Il a des manières engageantes. Je veux épouser ses intérêts.

(Elle met la bague à son doigt.)

SCÈNE XIII.

BÉATRIX, LÉONOR.

BÉATRIX.

Il vient enfin de faire retraite.

LÉONOR.

Tu l'as donc renvoyé ?

BÉATRIX.

Oui, madame ; & notre conversation, je vous assure, a été bien vive.

LÉONOR.

A-t-il paru fort sensible à la nécessité de me perdre ?

BÉATRIX.

Cela n'est pas concevable. Il a pris la fortune à partie ; il s'est plaint de son étoile dans des termes... Si vous l'eussiez entendu comme moi, il vous auroit fait pitié.

LÉONOR.

Hélas ! à quoi lui eût servi ma pitié ?

BÉATRIX.

A quoi, madame ? Oh ! la pitié d'une fille n'est jamais infructueuse. La mienne, par exemple, lui a remis l'esprit.

LÉONOR.

Comment donc cela ?

BÉATRIX.

Il s'est plaint, comme je vous l'ai dit ; il a foupiré, il a gémì. J'ai été si touchée de sa douleur, que je lui ai donné rendez-vous ici ce soir. Voyez ce que fait la compassion !

LÉONOR.

En vérité, Béatrix, vous êtes une extravagante de lui avoir donné rendez-vous...

BÉATRIX.

Il l'a bien fallu. Il vouloit se tuer, dans le désespoir où il étoit.

LÉONOR.

Quoi ! je vous charge de congédier un homme avec qui je veux rompre tout commerce, & vous osez le flatter encore de quelque espérance.

BÉATRIX.

Hé ! non, madame, il n'espère plus rien ; & il ne veut plus vous voir, que pour vous dire un éternel adieu.

LÉONOR.

Vous ne deviez pas l'entendre. En un mot, il falloit exécuter mes ordres à la rigueur.

BÉATRIX.

Je conviens que j'ai tort ; mais que voulez-vous ? Ce pauvre garçon m'a fendu le cœur.

LÉONOR.

Vous êtes bien compatissante ! Oh ! pour cela, Béatrix, vous avez fait une grande sottise de ne m'en avoir pas débarrassée.

BÉATRIX.

Ho bien ! puisque cela vous fait tant de peine, j'aurai bientôt dégagé ma parole. Don Carlos n'est pas encore si loin, qu'on ne puisse le joindre ; je vais courir après lui, & l'envoyer au diable.

(Elle fait quelques pas, comme pour aller après don Luis.)

LÉONOR *l'appelant.*

Béatrix.

BÉATRIX *revenant.*

Que me voulez-vous ?

LÉONOR.

Tu es trop vive quelquefois. Ne vas pas, dans ton emportement, lui parler d'une manière malhonnête.

BÉATRIX.

Vous ferez contente.

LÉONOR.

Dans le fond, je n'ai pas sujet de me plaindre de lui ; & c'est assez de lui dire simplement, qu'il ne me convient plus de l'écouter.

BÉATRIX.

Cela suffit.

(Elle fait encore semblant de vouloir courir après don Luis.)

LÉONOR *la rappelant.*

Attends, Béatrix, attends.

BÉATRIX *revenant.*

Encore ?

LÉONOR.

Recommande-lui bien de ne pas même paroître aux environs de notre jardin. Fais-lui sentir la conséquence...

BÉATRIX.

Oui. Mais, pendant que vous donnez de si amples instructions, le cavalier s'éloigne, & je ne pourrai pas le rattraper.

LÉONOR.

Il n'y a qu'à le laisser. Aussi bien je songe qu'il est plus à propos qu'il vienne au rendez-vous.

BÉATRIX.

Je pense aussi que cela vaudra beaucoup

mieux. Je ne suis pas entêtée, moi, de mes opinions.

LÉONOR.

Courir après un homme, feroit une démarche qui pourroit être mal expliquée.

BÉATRIX.

Vous avez raison. Il fera moins dangereux que je lui parle tantôt ; & je compte bien réparer ma faute.

LÉONOR.

Tant mieux. Entre nous, je me défie de ta fermeté.

BÉATRIX.

Franchement, je n'en ai pas plus qu'il ne m'en faut.

LÉONOR.

Tu te laisseras encore attendrir.

BÉATRIX.

Écoutez, je n'en voudrois pas jurer.

LÉONOR.

Je crois que je ferai obligée de lui parler moi-même.

BÉATRIX.

Je favois bien qu'il faudroit en venir là. Au reste, que risquez-vous, en parlant à don Carlos ? Vous ne l'aimez plus.

LÉONOR *soupirant.*

Ah, Béatrix.

BÉATRIX.

Ah ! je vous entends. Vous êtes lasse de trahir votre conscience, n'est-il pas vrai ?

LÉONOR.

Que tu es cruelle de me plaifanter !

BÉATRIX.

Que vous êtes méchante de m'avoir grondée !

Léonor & Béatrix rentrent dans le jardin.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II.

*Le théâtre représente encore le Pardo, comme
au premier acte.*

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ALONSE, LE CAPITAINE.

DON ALONSE.



OUS vous en allez?

LE CAPITAINE.

Je suis obligé de vous quitter pour un moment. Je viens de me souvenir que deux cavaliers doivent se battre demain : je vais régler le tems, le lieu, & les conditions du combat. Je viendrai vous retrouver après cela.

DON ALONSE.

Vous êtes le maître. Sans adieu.

Le capitaine sort.

SCÈNE II.

DON ALONSE *seul.*

J'ai beau parcourir des yeux cette promenade,

je n'y vois pas Crispin... Mais je crois l'apercevoir...

SCÈNE III.

CRISPIN, DON ALONSE.

DON ALONSE.

Je ne me trompe pas, c'est Crispin qui s'avance. Nous allons savoir s'il a bien fait sa commission. Hé bien, mon ami?...

CRISPIN.

Ouf ! laissez-moi prendre haleine.

DON ALONSE.

As-tu vu le cavalier qu'on t'a ordonné d'épier ?

CRISPIN.

Comme j'ai l'honneur de vous voir, & son valet aussi.

DON ALONSE.

Que cette nouvelle me cause de joie ! Dans quelle rue est-il logé ? Comment le nomment-on ?

CRISPIN *hésitant*.

C'est ce que je ne puis vous apprendre.

DON ALONSE.

C'est-à-dire, traître ! que tu n'as pas voulu le fuivre.

CRISPIN.

Pardonnez-moi ; c'est lui qui n'a pas voulu que je le fuivisse. Il s'est approché de moi avec son valet, pour me dire que si je ne me retirois, ils me donneroient cent coups ; & ils m'en ont donné quelques-uns à compte, pour faire voir qu'ils aiment à tenir leur parole.

DON ALONSE.

Le butor ! Il s'y fera pris mal-adroitement.

CRISPIN.

Non, monsieur, je vous le proteste.

DON ALONSE.

Tais-toi, maraud ! Tu mériterois que dans ma juste colère...

CRISPIN.

Ne me frappez pas ; je ne suis plus votre valet. Vous ne pouvez vous défaire de vos vieilles habitudes.

DON ALONSE.

Je rentre. Je ne pourrois m'empêcher de t'affommer.

SCÈNE IV.

CRISPIN *seul*.

Je suis un heureux commissionnaire. J'ai pensé être étrillé des deux côtés. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE V.

CRISPIN, BÉATRIX.

BÉATRIX *appelant*.

St, st, Crispin !

CRISPIN.

Que vous plaît-il, ma princesse ?

BÉATRIX.

Te faire une petite question. Es-tu franc, es-tu sincère ?

CRISPIN.

Comme un Italien.

BÉATRIX.

Don Alonse te parloit tout-à-l'heure avec action. Ma maîtresse & moi n'étions-nous pas intéressées dans votre entretien ?

CRISPIN.

Je n'ai rien de caché pour ma chère Béatrix. D'ailleurs, don Alonse a des manières qui ne m'engagent point à être discret. Oui, ma mignonne, il a appris de vos nouvelles : prenez vos mesures là-dessus.

BÉATRIX.

Quoi ! Il auroit découvert ?...

CRISPIN.

Il fait tout, vous dis-je.

SCÈNE VI.

CRISPIN, BÉATRIX, CLARIN.

CRISPIN *appercevant Clarin, à Béatrix.*

Mais, qui est ce garçon qui vient à nous ?

CLARIN *à lui-même.*

Mon maître n'est plus ici. Que peut-il être devenu ?

BÉATRIX *bas, à Crispin.*

C'est le valet de don Carlos, apparemment.

CRISPIN *à part.*

C'est un de mes drôles de tantôt.

CLARIN *à lui-même.*C'est notre espion. Il est là, ma foi, avec une fille fort jolie. (*Il salue Crispin & Béatrix.*)CRISPIN *à part.*

Il me salue humblement. Est-ce qu'il me craindrait ?

CLARIN *à lui-même.*

Approchons-nous d'eux.

CRISPIN *à part.*

Il n'a peut-être fait le brave, que parce qu'il étoit soutenu par son maître. Approfondissons un peu cela.

CLARIN *haut, abordant Crispin.*

Monfieur...

CRISPIN *fièrement, à Clarin.*

Monfieur! (*à part.*) Je le crois poltron; il faut que je l'infulte.

CLARIN.

J'envie votre bonheur; car, felon toutes les apparences, cette charmante perfonne eft de vos amies.

CRISPIN *d'un ton brusque, à Clarin.*

Qu'en voulez-vous dire?

CLARIN.

Rien. Je vous en fais mon compliment. Elle s'est rendue fans doute au mérite brillant qu'on voit briller en vous.

CRISPIN.

Ce ne font pas vos affaires.

CLARIN.

J'en demeure d'accord. Mais...

CRISPIN.

Mais, mais, vous n'êtes qu'un fot.

CLARIN.

Vous recevez bien mal les politesses qu'on vous fait.

CRISPIN.

Je veux les recevoir mal, moi. Ton maître n'est pas ici pour te défendre, fanfaron ; il faut que je te repasse en taille-douce.

BÉATRIX *le retenant.*

Que veux-tu faire, Crispin ?

CRISPIN *à Béatrix.*

Je veux lui couper le visage.

BÉATRIX.

Arrête-toi donc.

CLARIN *à Béatrix.*

Ne le retenez pas, la belle ; il n'est pas si méchant que vous le pensez.

CRISPIN *s'agitant.*

Têtebleu ! Ventrebleu !

BÉATRIX.

Quel emportement !

CLARIN.

Lâchez la bride à sa fureur.

CRISPIN.

Je ne ferai pas content que je ne l'aie enterré.

BÉATRIX *le lâchant.*

Ho bien ! fuis donc ton impétuosité, puisqu'on ne peut t'arrêter.

CRISPIN à *Clarín*.

Ho, ho ! ce n'est point à moi qu'on passe la plume par le bec³.

CLARIN à *Crispin*.

On ne vous retient plus.

CRISPIN.

Il ne faut pas trop m'échauffer la bile, tu-dieu !

CLARIN.

Sais-tu bien que tes menaces ne m'épouvantent point, maraud ?

CRISPIN.

Moi, maraud ? Un élève du capitaine don Lope de Castro ?

CLARIN.

Coquin !

CRISPIN.

Coquin, un nourisson du point-d'honneur ?

CLARIN.

Belître.

CRISPIN.

Belître ! Vous vous perdez au moins.

CLARIN.

Misérable !

CRISPIN.

Vous vous coupez la gorge.

CLARIN.

Gueux !

CRISPIN.

Vous êtes mort.

CLARIN.

Oh ! c'en est trop. (*Lui donnant un soufflet.*)
Tiens, fat ! la patience m'échappe.

CRISPIN *portant la main à sa joue.*

Vous appelez cela de la patience qui
s'échappe ?

CLARIN.

Tu l'appelleras comme il te plaira. Mais une
autre fois répons plus poliment aux personnes
qui te feront l'honneur de te parler. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VII.

BÉATRIX, CRISPIN.

BÉATRIX *riant.*

Voilà un maroufle bien brutal ! Traiter de la
forte un bon enfant comme toi !

CRISPIN.

Mais, Béatrix, je suis en peine de savoir une
chose. Quand il m'a frappé, avoit-il la main
ouverte ou fermée ?

BÉATRIX.

Hé ! pourquoi voudrois-tu savoir cela ?

CRISPIN.

Pourquoi, morbleu ! Si c'est un soufflet, c'est un affront fait à mon honneur.

BÉATRIX.

Et si c'est un coup de poing, ce n'est donc rien ?

CRISPIN.

Non. Un coup de poing, un coup de pied au cul, se donnent sans conséquence ; mais un soufflet !

BÉATRIX.

Diantre, un soufflet ! On n'y fauroit donner une bonne explication, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Dis-moi donc, Béatrix, si c'est un soufflet que j'ai reçu.

BÉATRIX.

Tu dois mieux le savoir que moi.

CRISPIN.

J'étois distrait dans le moment.

BÉATRIX.

Moi, j'étois fort attentive, & je puis t'affurer que c'est un soufflet avec toutes les circonstances.

CRISPIN.

Cela étant, je suis bien aise de m'être possédé dans l'action ; la vengeance en fera plus éclatante.

BÉATRIX.

Je n'en doute nullement.

CRISPIN.

Peu s'en est fallu que je n'aie cédé au premier mouvement, & violé nos règles ; car je suis trop chaud & trop bouillant.

BÉATRIX.

Il y a paru.

CRISPIN.

S'il eût réitéré, il y auroit eu du sang répandu.

BÉATRIX.

Oui, car il t'auroit cassé le nez.

CRISPIN.

Je vais, de ce pas, chercher mon maître, & le consulter. Cette affaire-là aura de grandes suites.

BÉATRIX.

Tu m'as l'air de la mener loin.

CRISPIN.

Je ne voudrois pas être dans la peau de mon ennemi. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

BÉATRIX *seule, riant.*

Le vaillant Champion ! Il a bien profité des leçons de son maître.

SCÈNE IX.

BÉATRIX, LÉONOR.

LÉONOR.

Que faisais-tu donc-là avec Crispin ?

BÉATRIX.

Il vient de m'apprendre une agréable nouvelle.

LÉONOR.

Quoi ?

BÉATRIX.

Il m'a dit que le seigneur don Alonse est informé de notre intrigue avec don Carlos.

LÉONOR.

Est-il possible ? Sur ce pied-là, je ne m'exposerai point à parler ce soir à ce cavalier.

BÉATRIX.

Hé ! d'où vient ?

LÉONOR.

Mon frère pourroit nous surprendre.

BÉATRIX.

Il ne vous surprendra pas dans une maison d'amie.

LÉONOR.

Tu as raison. Mais à qui nous adresser ?

BÉATRIX *révant*.

Attendez... je l'ai trouvé. Adressons-nous à Estelle d'Alvarade. C'est la personne qu'il nous faut.

LÉONOR.

A Estelle ! Tu n'y penses pas, Béatrix. Estelle est nièce du capitaine don Lope, à qui je suis destinée ; elle loge même chez lui depuis quelques jours.

BÉATRIX.

Qu'importe ? Deux bonnes amies n'y regardent pas de si près, quand il s'agit de se prêter la main. De plus, elle ne fera pas fâchée que son oncle meure dans le célibat.

LÉONOR.

Vas donc chez elle, pour la prier, de ma part, de trouver bon que je reçoive ce soir dans son appartement don Carlos.

BÉATRIX.

J'y vais tout-à-l'heure.

SCÈNE X.

LÉONOR, BÉATRIX, ESTELLE,
JACINTE.

BÉATRIX *appercevant Estelle, à Léonor.*
Mais quel bonheur ! la voici elle-même.

ESTELLE.

Je vous ai reconnue de loin, ma chère Léonor ; & j'ai quitté des dames avec qui je me promenois, pour venir vous embrasser. (*Elles s'embrassent.*) Hé bien, mes enfans, quelles nouvelles ?

BÉATRIX *à Estelle.*

Vous venez fort à propos, madame, pour nous tirer d'un embarras.

ESTELLE *à Léonor.*

Ouvrez-moi votre cœur. Depuis un an que nous nous voyons, mon amitié doit vous être connue. Dans quel embarras êtes-vous ?

LÉONOR *à Estelle.*

Je voudrois avoir un entretien avec un cavalier nommé don Carlos, qui me rend des soins depuis quelques jours ; mais on nous observe, & je ne fais où je pourrai le voir.

ESTELLE.

Vous n'osez l'introduire chez vous ?

LÉONOR.

Vous ne me le conseillerez pas.

ESTELLE.

J'aime mieux vous prêter mon appartement que de vous donner un si mauvais conseil.

BÉATRIX.

Nous vous prenons au mot.

ESTELLE.

Hélas ! que ne puis-je voir aussi mon cher don Luis Pachéco, dont l'absence me met au désespoir ! Il y a deux ans qu'une affaire d'honneur le tient éloigné de Madrid. Je ne reçois point de ses nouvelles, & j'attends en vain son retour.

LÉONOR.

Mon frère ne vous verra-t-il jamais sensible à sa passion ?

ESTELLE.

J'y aurois peut-être répondu, si le souvenir de don Luis ne la traversoit point.

BÉATRIX.

Sans don Carlos, nous aimerions peut-être aussi le seigneur don Lope.

ESTELLE *embrassant Léonor.*

Adieu, Léonor, je vais rejoindre ma compa-

gnie. Jacinte aura soin de vous introduire ce soir chez moi par une porte secrète.

Léonor & Béatrix rentrent chez elles.

SCÈNE XI.

ESTELLE, JACINTE.

JACINTE.

Voilà Léonor bien contente.

ESTELLE.

Je suis ravie de pouvoir lui faire plaisir : c'est le meilleur caractère de fille que je connoisse.

SCÈNE XII.

ESTELLE, JACINTE, CLARIN.

CLARIN à *lui-même*.

Où diable est donc mon maître ? Je ne le vois point à cette promenade.

ESTELLE à *Jacinte, en regardant Clarin*.

Les traits de cet homme-là ne me font pas inconnus.

CLARIN à *lui-même*.

Voici une dame qui me lorgne. Mon air la frappe, à ce qui me semble.

JACINTE *bas, à Estelle.*

Comme il vous confidère, madame ! on diroit qu'il vous connoît.

ESTELLE.

Eh ! c'est Clarin. C'est le valet de don Luis.

CLARIN *à lui-même, & voulant fuir.*

Ventrebleu ! c'est Estelle d'Alvarade. La maudite rencontre !

ESTELLE.

C'est toi, Clarin ? approche, mon enfant ; est-ce que tu ne me remets pas ?

CLARIN *bas.*

Que trop. (*Haut, à Estelle.*) Pardonnez-moi.

ESTELLE.

Don Luis est donc à Madrid ? Quelle joie ! Pourquoi ne l'ai-je pas encore vu ?

CLARIN *d'un air embarrassé.*

Madame... (*A part.*) Que lui dirai-je ?

ESTELLE.

Parle, Clarin, réponds-moi. Satisfais ma curiosité.

CLARIN *pleurant, à Estelle.*

Don Luis n'est point à Madrid, madame... hui, hui, hui, hui, hui !

ESTELLE.

Tu pleures, mon ami ! Quel malheur m'annoncent tes larmes ?

CLARIN *redoublant ses pleurs.*

Hin, hin, hin, hin, hin !

ESTELLE.

Explique-toi donc. Tu jettes dans mon cœur un effroi mortel.

CLARIN.

Il ne faut plus songer au feigneur don Luis.

ESTELLE.

Que dis-tu ? Que lui feroit-il arrivé ?

CLARIN.

Hélas !

JACINTE à *Clarín.*

Seroit-il mort ?

CLARIN à *Jacinte.*

Pis que cela ; il est...

ESTELLE.

Achève.

CLARIN à *Estelle.*

Marié.

ESTELLE.

Juste ciel !

JACINTE.

Marié !

CLARIN.

Oui, il s'est marié à Bruxelles. Il a épousé la veuve d'un officier flamand.

ESTELLE.

Le perfide !

JACINTE.

Le traître !

ESTELLE.

Il a pu trahir ses sermens ?

(Elle tombe dans une profonde rêverie.)

CLARIN.

C'est ce que je lui reprochai la veille de ses noces : « Seigneur don Luis, lui dis-je, la larme
« à l'œil, songez-vous bien à ce que vous allez
« faire ? Voulez-vous causer la mort à madame
« Estelle, à qui vous avez donné votre foi,
« & qui vous aime si tendrement ? »

JACINTE.

Et que répondit-il à cela ?

CLARIN.

Ce qu'il répondit ? *(Grossissant la voix.)*
« Monsieur Clarin, mêlez-vous de vos affaires.
« Estelle vous a-t-elle payé pour entrer si chau-
« dement dans ses intérêts ? »

JACINTE.

Le petit scélérat !

CLARIN.

Le lendemain de son mariage, je lui dis d'un air fier & méprisant : « Fi, seigneur ! cela est « indigne. Je vous demande mon congé. Je ne « veux plus servir un homme sans honneur, « sans probité. » Là-dessus je le quitte. Je fors de Bruxelles & je reviens à Madrid, le cœur gonflé de soupirs, en maudissant la veuve de l'officier flamand.

ESTELLE.

Clarín, c'est assez.

CLARIN *bas, à part.*

Si cela pouvoit la détacher de mon maître !
(*Haut.*) Adieu, madame.

ESTELLE *fouillant dans sa poche.*

Attends, mon enfant. Il n'est pas juste que la douleur me fasse oublier ce que je te dois pour avoir pris mon parti.

CLARIN.

Vos manières me pénètrent. Je sens renouveler toute l'affliction que j'avois à Bruxelles.

ESTELLE.

Je suis cause que tu as quitté l'infidèle don Luis. Tiens, voilà pour te dédommager de ce

que je t'ai fait perdre. (*Elle lui donne de l'argent.*)

CLARIN *recommençant à pleurer.*

Ah ! ah ! ah ! je ne puis digérer la trahison de don Luis. Je vais chercher quelque retraite pour y pleurer, tant que cela durera.

SCÈNE XIII.

ESTELLE, JACINTE.

ESTELLE.

Voilà, Jacinte, ce don Luis dont je t'entretenois si souvent.

JACINTE.

J'étranglerois un homme comme cela.

ESTELLE.

Je me laissois consumer d'ennui, pendant que le volage... Mais c'en est fait ; la douleur fait place à la colère, & je ne respire plus que vengeance.

JACINTE.

Votre ressentiment est juste ; mais remettez-vous. J'apperçois le seigneur don Lope, votre oncle. Il vient ici. Dissimulez.

ESTELLE.

Non, non ; je ne puis me contraindre. D'ail-

leurs, pourquoi lui ferais-je un mystère de l'outrage que j'ai reçu? Il doit le sentir comme moi-même...

SCÈNE XIV.

ESTELLE, JACINTE, LE CAPITAINE,
CRISPIN.

ESTELLE *au capitaine*.

Ah! Seigneur, je suis trahie! Un amant parjure met sur mon front une honte éternelle.

CRISPIN *à part*.

Auroit-elle reçu un soufflet?

LE CAPITAINE *à Estelle*.

Expliquez-vous, ma nièce; quel affront vous a-t-on fait?

ESTELLE.

Un cavalier, depuis trois ans, a reçu ma foi; & je viens d'apprendre que le traître s'est marié à Bruxelles.

LE CAPITAINE.

Certes, le trait est noir.

CRISPIN.

Fi! voilà un procédé bien français.

ESTELLE.

Sa trahison ne demeurera pas impunie.

Quand parmi les hommes je ne trouveroïs point de vengeur, le perfide ne sauroit m'échapper. Conduite par ma fureur, j'irai le chercher à Bruxelles, & moi-même je lui percerai le cœur.

CRISPIN.

Quelle fille ! Elle chasse de race, ma foi.

LE CAPITAINE.

Calmez vos transports, Estelle. Votre injure me touche autant que vous. Dites-moi seulement le nom du cavalier.

ESTELLE.

Il se nomme don Luis Pachéco.

LE CAPITAINE.

Cela suffit. Je me charge de vous venger.

ESTELLE.

Vous irez en Flandres ?

CRISPIN.

Il iroit au Japon, madame, pour moins que cela.

LE CAPITAINE.

Je partirai fitôt que j'aurai fini une affaire qui demande ici ma présence. Allez, ayez l'esprit en repos là-dessus.

Estelle & Jacinte s'en vont.

SCÈNE XV.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN *à part*.

Puisque mon maître est si prompt à se charger des vengeances d'autrui, il faut que je remette la mienne entre ses mains.

LE CAPITAINE.

Je vais rentrer chez don Alonse, & lui annoncer une nouvelle si favorable à son amour. Toi, Crispin, vas m'attendre au logis.

CRISPIN.

J'y vais... Mais, seigneur capitaine, un petit mot, s'il vous plaît.

LE CAPITAINE.

Que me veux-tu ?

CRISPIN.

Je veux vous instruire d'un différend qui offre une belle matière à vos décisions.

LE CAPITAINE.

Ho, ho ! quel différend peut-il être arrivé qui ne soit pas encore venu à ma connoissance ?

CRISPIN.

Dans ce même endroit où nous voici, j'ai

reçu un soufflet qui m'a fait voir vingt chandelles.

LE CAPITAINE.

Qui ? toi, Crispin ?

CRISPIN.

Oui, moi, votre élève dans la science des procédés.

LE CAPITAINE.

Voilà une action bien hardie !

CRISPIN.

Je l'ai trouvée si téméraire, si insolente, que je n'ai presque pas senti le coup.

LE CAPITAINE.

Cet affront me regarde.

CRISPIN.

Affurément : on ne sauroit faire du mal aux pieds, que la tête ne s'en ressente.

LE CAPITAINE.

Donner un soufflet à mon domestique, c'est m'offenser directement.

CRISPIN.

Directement, oui, directement. Ho, ho ! monsieur l'olibrius⁴, vous n'avez qu'à vous bien tenir ; mon affaire est en bonne main.

LE CAPITAINE.

J'en dois tirer raison.

CRISPIN.

Sans doute. C'est à cause de cela que je n'ai pas voulu me venger moi-même.

LE CAPITAINE.

J'approuve ta retenue.

CRISPIN *à part.*

Je suis hors d'intrigue.

LE CAPITAINE.

Qui est l'offenseur ? Est-il noble ?

CRISPIN *haut.*

Hé ! non, non. Allez, ne craignez rien. Ce n'est qu'un valet.

LE CAPITAINE.

Oh ! si l'offenseur n'est pas noble, l'honneur ne me permet pas de mettre l'épée à la main contre lui : mais ce qui m'est défendu, à moi, t'est permis à toi, comme tu peux le voir dans mon chapitre des *soufflets roturiers*.

CRISPIN.

Ho bien ! puisque vous ne pouvez me venger, il n'y a qu'à laisser cela là. Je m'en vengerai par le mépris. Aussi-bien c'est la vengeance des belles ames.

LE CAPITAINE *le regardant de travers.*

Que dis-tu ?

CRISPIN.

Un soufflet, au bout du compte, n'est pas la mort d'un homme.

LE CAPITAINE.

Comment, faquin ! Est-ce le langage d'un homme nourri chez moi ?

CRISPIN.

C'est le langage d'un homme sensé.

LE CAPITAINE.

Écoute. Je n'ai qu'un mot à te dire. Songe à te montrer digne valet de don Lope ; ou bien prépare-toi à mourir sous le bâton.

CRISPIN.

L'alternative est consolante !

LE CAPITAINE.

Opte tout-à-l'heure. Détermine-toi.

CRISPIN.

C'en est fait, je prends mon parti. Vos paroles m'inspirent une fureur martiale. Je vais, comme un lion, chercher mon ennemi.

LE CAPITAINE.

Ah ! j'aime à t'entendre parler de la sorte.

CRISPIN.

Je cours, je vole... Mais, attendez : une réflexion m'arrête tout court.

LE CAPITAINE.

Hé! quelle?

CRISPIN.

Je songe que j'ai reçu le foufflet en rendant service à don Alonse. C'est le valet de l'amant de sa sœur qui me l'a donné.

LE CAPITAINE.

Tu ne m'avois pas dit cette circonstance.

CRISPIN.

Non, vraiment ; je n'y ai pas pensé.

LE CAPITAINE.

Don Alonse a part à l'offense.

CRISPIN.

N'est-il pas vrai ? Il doit joindre cela aux autres fujets qu'il a de se plaindre du cavalier, & venger le tout ensemble. Ainsi la chose ne me regarde plus.

LE CAPITAINE.

Elle te regarde toujours, mon ami. Don Alonse, étant gentilhomme, ne peut pas tirer

raison de cette offense. Tu dois te venger, tant par rapport à toi, que par rapport à lui, & même aussi par rapport à moi.

CRISPIN.

Il y a bien des rapports dans cette affaire-là.

LE CAPITAINE.

Vas, mon enfant, vas rétablir ton honneur.

CRISPIN.

C'est-à-dire : Crispin, vas te faire tuer.

LE CAPITAINE.

Ne remets point le pied dans ma maison, que tu n'aies réparé l'outrage que tu as reçu. Il ne me convient pas d'avoir un domestique déshonoré.

Le capitaine entre chez don Alonse.

SCÈNE XVI.

CRISPIN, *seul.*

J'avois bien affaire aussi d'aller lui parler de ce maudit soufflet. Mais le vin est tiré, il faut le boire. Allons, Crispin, anime-toi. Après tout, ton ennemi n'a peut-être pas plus de cœur

qu'un autre, quand il verra une épée nue, il aura autant de peur que toi. Pourquoi non ? Faisons-en l'épreuve. Ça, représentons-nous que je le rencontre. Parlons-lui d'un ton de grenadier : Ah ! te voilà, pendart, te voilà !... (*Il change de ton.*) Je vous demande pardon, monsieur Crispin. J'étois ivre quand je vous ai souffleté. (*D'un ton rude.*) Tu étois ivre, maraud ! Ha, ha ! Voici de mes gens qui ne sont braves que lorsqu'ils ont bu ! Mets l'épée à la main, gueux, & défends toi... (*Il allonge des estocades.*) Tic, tac... Sa lame est bonne, & il se défend bien ; mais j'en viendrai à bout. Pare-moi celle-ci : une, deux, trois, paf ! tiens, misérable, vas te faire panfer... (*D'un ton pleureur.*) Ah ! vous m'avez crevé un œil... (*D'un ton rude.*) Bon ; tant mieux, méchant borgne ; je veux t'arracher l'autre. Il faut mourir.

SCÈNE XVII.

CLARIN, CRISPIN.

CRISPIN *appercevant Clarin.*

Ahi, ahi, ahi !

CLARIN *lui mettant la main sur l'épaule.*

Qui doit mourir ?

CRISPIN *à part.*

Ouf ! je ne le croyois pas si près de moi.

CLARIN.

Je vous trouve l'épée à la main !

CRISPIN.

Je viens de bourrer un certain quidam qui m'avoit insulté.

CLARIN.

Je suis ravi. J'aime les braves gens, & je suis prêt à vous faire raison du soufflet que j'ai pris la liberté de vous appliquer fur...

CRISPIN.

Il s'est battu avec beaucoup de valeur. Il faut rendre justice à ses ennemis.

CLARIN.

Cela est généreux. Hâtons-nous, je vous prie, tandis que nous sommes seuls.

CRISPIN.

Je suis encore tout essoufflé de mon dernier combat ; laissez-moi respirer.

CLARIN.

Dépêchons-nous donc.

CRISPIN.

Quoi ?

(Déclamant.)

« Sortir d'une bataille, & combattre à l'instant ! »

Me prenez-vous pour un cid ?

CLARIN.

Non, ma foi, non. Je vois bien que vous n'êtes rien moins qu'un cid. Le ciel vous a donné bien peu de courage.

CRISPIN.

Vous devez l'en remercier.

CLARIN *lui donnant des soufflets.*

Vous méritez d'être souffleté.

CRISPIN.

D'accord.

CLARIN *lui donnant des nafardes.*

Nafardé.

CRISPIN.

Soit.

CLARIN *lui donnant des croquignoles.*

Croquignolé.

CRISPIN.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLARIN.

Puisque vous ne voulez pas vous battre, vous

trouverez bon que je vous donne des coups de bâton. Vous savez que c'est la règle.

CRISPIN.

Oui. Vous avez donc lu cela dans notre livre?

CLARIN.

Mot pour mot.

CRISPIN.

Il en faut passer par-là, car je suis rigide observateur de nos règles... (*Tendant le dos à Clarin.*) Allons, monfieur, fuivez-les.

CLARIN *après lui avoir donné des coups de bâton.*

C'est ainfi que je les donne.

CRISPIN.

C'est ainfi que je les reçois.

CLARIN.

Je vous ferai tâter de mon épée, si vous n'êtes pas content de cela.

CRISPIN.

Oh! je ne suis pas difficile à contenter.

CLARIN *s'en allant.*

Adieu, frère.

CRISPIN *le saluant profondément.*

Monfieur, je suis votre serviteur très humble.

SCÈNE XVIII.

CRISPIN *seul.*

Il croyoit que je lâcherois pied devant lui. Il a été bien attrapé. Je lui ai tenu tête jusqu'au bout. Il est vrai que j'ai été battu ; mais les armes sont journalières ; &, au reste, voilà mon affaire vidée.

FIN DU SECOND ACTE.





ACTE III.

Le théâtre représente l'appartement du capitaine don Lope. Cet appartement a l'air d'une salle d'armes : on y voit quantité de fleurets, de plastrons & autres ustensiles concernant les armes. Il y a deux flambeaux sur une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

LE CAPITAINE.



U'EST-CE, Crispin ? Tu as l'air bien content.

CRISPIN.

Ah ! seigneur capitaine, j'ai une agréable nouvelle à vous annoncer.

LE CAPITAINE.

Je la lis dans tes yeux.

CRISPIN.

Vous voyez en moi votre vivante image. Je viens de terminer mon affaire très-heureusement.

LE CAPITAINE.

As-tu tué ton homme ?

CRISPIN.

Non ; mais il y a bien eu des coups donnés & reçus.

LE CAPITAINE.

De quelle manière s'est passée la chose ?

CRISPIN.

Je vais vous le dire en deux mots. J'ai rencontré mon ennemi. Nous avons parlé de nous battre. L'un de nous deux a refusé lâchement de tirer l'épée ; & l'autre, suivant nos règles, lui a donné vingt coups de bâton.

LE CAPITAINE.

Tu as bien fait de le traiter ainsi.

CRISPIN.

Après cela, mon drôle ne m'a pas demandé son reste. Il s'est retiré, & m'a laissé maître du champ de bataille.

LE CAPITAINE.

Tu as fait prendre la fuite à ton ennemi ?

CRISPIN.

Oui, vraiment, il m'a montré les talons.

LE CAPITAINE.

Tu me ravis par ce discours, mon cher Cris-

pin. Viens, mon fils, viens que je t'embrasse. Je veux que tu deviennes un des plus vaillans hommes du royaume.

CRISPIN.

J'y ai beaucoup de dispositions.

LE CAPITAINE.

Et, dès à présent, je te fais l'arbitre des démêlés de la populace.

CRISPIN.

Grand merci.

(Déclamant.)

« Tôt ou tard la valeur reçoit sa récompense. »

LE CAPITAINE.

Ma joie est extrême d'apprendre que tu te sois vengé : car enfin, mon ami, une injure est un pesant fardeau.

CRISPIN.

Très-pesant.

LE CAPITAINE.

Dans quelle affreuse situation se trouve un homme qui a été offensé, & qui n'est pas encore vengé !

CRISPIN.

J'ai passé par-là. Peste, c'est une horrible situation !

LE CAPITAINE.

Il a dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche. Il est bourrelé.

CRISPIN.

Souffleté.

LE CAPITAINE.

Déchiré.

CRISPIN.

Nafardé.

LE CAPITAINE.

Dévoré.

CRISPIN.

Croquignolé.

LE CAPITAINE.

Mais, quand il a goûté la douceur de la vengeance...

CRISPIN.

Ho, ho !

LE CAPITAINE.

Quel foulagement !

CRISPIN.

Quel plaisir !

LE CAPITAINE.

Que son ame est contente !

CRISPIN.

Elle nage dans la joie.

LE CAPITAINE.

Par exemple, quelle fatifaction n'as-tu pas présentement.

CRISPIN.

Oui, parbleu ! je fuis fort fatifait. Je ne voudrois pas être à recommencer.

SCÈNE II.

UN ESPION, LE CAPITAINE,
CRISPIN.

CRISPIN.

Mais voici un de nos efions. Que vient-il nous apprendre ?

L'ESPION.

Il y a bien des affaires, feigneur capitaine.

LE CAPITAINE *à l'efpion.*

Qu'eft-il arrivé ?

L'ESPION.

Un chevalier de Calatrava , nommé don Martin d'Avalos , a voulu donner , cette nuit , une férénade à une fille de qualité ; & un de fes rivaux eft venu , par jaloufie , déconcerter le concert. On s'eft battu comme tous les diables de part & d'autre , & l'on a trouvé ce matin fur le carreau...

LE CAPITAINE *avec précipitation.*

Hé bien, sur le carreau?

L'ESPION.

Deux guitarres brisées en mille pièces.

CRISPIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha ; quel carnage!

LE CAPITAINE *à Crispin.*

Il y a bien-là de quoi rire! Je trouve le cas très-grave, moi. On ne doit point troubler des férénaides. L'usage en est légitime & consacré. Je prétends m'informer à fond de cette affaire.

CRISPIN.

Vous ferez fagement. Il faut découvrir ces perturbateurs de la galanterie nocturne, & leur faire payer les guitarres.

SCÈNE III.

UN SICILIEN, LE CAPITAINE,
CRISPIN, L'ESPION.

LE CAPITAINE.

Quel étranger entre ici? Voyons ce qui l'amène.

L'espion se retire.

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, CRISPIN,
UN SICILIEN.

LE SICILIEN *saluant le capitaine.*

Seigneur, sur la réputation que vous avez...
CRISPIN *au Sicilien, l'interrompant & le saluant.*

Seigneur, je suis votre ferviteur de tout mon cœur.

LE SICILIEN *à Crispin.*

Bon jour... (*Au capitaine.*) Seigneur, sur la réputation que vous avez d'être le premier homme du monde...

CRISPIN *l'interrompant encore.*

Je suis ravi de vous voir en bonne santé.

LE SICILIEN *regarde fèvèrement Crispin & reprend ensuite son discours.*

D'être le premier homme du monde pour lever les scrupules que l'honneur fait naître quelquefois dans les âmes sensibles aux injures ; je viens exprès des extrémités de la Sicile à Madrid, pour vous prier de me conseiller dans un embarras où je me trouve.

LE CAPITAINE *au Sicilien.*

Volontiers. De quoi s'agit-il ?

CRISPIN.

Parlez. Nous vous écoutons.

LE SICILIEN.

Vous savez mieux que personne combien l'honneur d'un gentilhomme est délicat & facile à blesser.

LE CAPITAINE.

Ha , ha !

CRISPIN.

Malpeste !

LE SICILIEN.

L'honneur est une glace, que le moindre soufflé ternit.

CRISPIN.

L'honneur est une prune, qu'on ne fauroit toucher sans en ôter la fleur.

LE SICILIEN.

Je suis natif de Catania près du Mont-Gibel, & je me nomme Lupardi. En lisant un vieux bouquin, j'ai trouvé qu'un homme qui portoit mon nom a été tué en duel autrefois, & il

n'est point fait mention dans le volume que la mort ait été vengée.

LE CAPITAINE.

Il y a peut-être plusieurs tomes ?

LE SICILIEN.

Pardonnez-moi.

CRISPIN.

Et avez-vous vu toutes les éditions ?

LE SICILIEN.

Le livre n'en a jamais eu qu'une.

CRISPIN.

Il a donc cela de commun avec bien des ouvrages.

LE CAPITAINE.

Comment s'appeloit le meurtrier de votre Lupardi ?

LE SICILIEN.

Il s'appeloit Perichichipinchi.

CRISPIN *riant*.

Perichichirichinpi.

LE SICILIEN *à Crispin*.

Perichichichipinchi.

LE CAPITAINE.

Voici ce que vous avez à faire. Il faut que vous cherchiez quelque cavalier qui porte ce nom, & que vous lui fassiez un appel.

CRISPIN.

Cela est dans les formes.

LE SICILIEN *au capitaine.*

J'ai pensé comme vous, & j'ai d'abord fait des perquisitions dans la Sicile. De-là j'ai passé dans le royaume de Naples, & j'ai parcouru toute l'Italie; mais je n'ai point trouvé ce que je cherchois.

LE CAPITAINE.

Cela est malheureux.

CRISPIN.

Rien n'est plus défolant !

LE SICILIEN.

J'étois enfin de retour chez moi, fort mortifié d'avoir perdu mes pas, & résolu d'abandonner une vengeance qu'il m'étoit impossible de tirer; mais l' inexorable point-d'honneur m'est venu faire un crime du repos où je voudrois demeurer; &, las d'être en proie aux secrets reproches qu'il me faisoit sans cesse, j'ai pris la résolution de continuer ma recherche.

LE CAPITAINE *à Crispin.*

Ah ! mon ami, quelle délicatesse !

CRISPIN *au capitaine.*

Oui, parbleu ! ce gentilhomme observe les points & les virgules de notre recueil.

LE SICILIEN.

J'ai deffein, après avoir foigneusement tâché de déterrer quelque Perichichichipinchi en Espagne, de me rendre aux Pays-Bas, d'aller en France, en Allemagne, & de faire enfin le tour de l'Europe ; mais si je ne tire aucun fruit d'un si long voyage, pensez-vous que je puisse, en fûreté d'honneur, en demeurer là ?

LE CAPITAINE *au Sicilien.*

Je ne le crois pas.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

LE CAPITAINE.

Je ne me contenterois pas d'avoir fait le tour de l'Europe, je passerois aux Indes.

CRISPIN.

Je galoperois par toute la terre habitable pour n'avoir rien à me reprocher.

LE SICILIEN.

Seigneur capitaine, on m'avoit bien dit que vous étiez roide fur l'article. Je vous remercie de vos confeils. Adieu. Je ne retournerai point en Sicile, que je n'aie fait tout ce que l'intérêt de mon nom attend de moi.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, CRISPIN.

CRISPIN.

Le feigneur Lupardi va bien battre du pays.
Il court grand risque de ne revoir jamais le
Mont-Gibel.

LE CAPITAINE.

C'est un brave homme ; & je fouhaite qu'il
rencontre...

SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, CRISPIN,
DON ALONSE.

LE CAPITAINE.

Mais voici don Alonse, mon beau-frère futur.

DON ALONSE.

Seigneur capitaine, je viens vous fommer de
me tenir parole.

LE CAPITAINE à don Alonse.

Quand il en fera tems, je vous introduirai
dans l'appartement de ma nièce. Allons dans
mon cabinet attendre cet heureux moment.

(Ils sortent tous.)

Le théâtre change en cet endroit & représente l'appartement d'Estelle, éclairé de quantité de bougies.

SCÈNE VII.

ESTELLE, LÉONOR.

ESTELLE.

Vous voyez, ma chère Léonor, si ma douleur est juste.

LÉONOR.

Je ne puis revenir de ma surprise.

ESTELLE.

Hommes perfides & scélérats ! quand vous nous faites des sermens, que nous sommes fottes d'y ajouter foi !

LÉONOR.

Quelle ingratitude !

ESTELLE.

Je souhaite que vous soyez plus heureuse que moi ; mais, après ce qui m'est arrivé, je crois qu'il y a peu de fond à faire sur les promesses d'un amant.

LÉONOR.

Votre exemple, il est vrai, doit m'effrayer :

mais s'il est quelque homme au monde qui ne ressemble point aux autres, c'est don Carlos.

ESTELLE.

Vous avez donc trouvé le phénix.

LÉONOR.

Sa seule physionomie confond toutes les réflexions qu'on peut faire contre son sexe.

ESTELLE.

Sa physionomie, dites-vous? Oh! prenez-y garde, Léonor. Don Luis en a une à tromper toute la terre.

SCÈNE VIII.

ESTELLE, LÉONOR, BÉATRIX.

BÉATRIX à Léonor.

Madame!

LÉONOR.

Hé bien, Béatrix!

BÉATRIX.

Je vous amène don Carlos.

(Elle fait entrer don Luis & se retire ensuite.)

LÉONOR.

Vous allez voir, Estelle, que je n'ai pas fait un mauvais choix.

SCÈNE IX.

ESTELLE, LÉONOR, DON LUIS,
le nez enveloppé dans son manteau.

DON LUIS *à lui-même, reconnoissant Estelle.*

Juste ciel ! où me suis-je laissé conduire ? C'est Estelle !

LÉONOR.

Don Carlos, vous n'avez rien à craindre ici.
Découvrez-vous.

DON LUIS *à lui-même.*

Comment me tirer de ce mauvais pas ?

ESTELLE.

Seigneur, n'ayez là-dessus aucune inquiétude.

DON LUIS *haut, tout déconcerté.*

Pardonnez, mesdames, si je vous quitte pour un instant ;... j'ai oublié... une affaire pressée... J'ai deux mots à dire à un ami, qui...

LÉONOR.

Quel discours ! Avez-vous perdu l'esprit, don Carlos ? Pourquoi vous troublez-vous ?

DON LUIS.

Madame !...

LÉONOR.

Finissons. Découvrez-vous. Je le veux.

DON LUIS *faisant un pas pour s'en aller.*
Je vais revenir dans un moment.

(On entend du bruit à la porte.)

LÉONOR.

Qu'entends-je ?

ESTELLE.

On ouvre ! O ciel ! on entre !

LÉONOR *à part.*

Que vois-je ? c'est mon frère. Je suis perdue !

SCÈNE X & dernière.

ESTELLE, LÉONOR, DON LUIS, DON
ALONSE, LE CAPITAINE, CRISPIN.

ESTELLE *s'avançant vers la porte.*

Quel audacieux peut venir ?...

DON ALONSE.

Ne vous alarmez pas, madame ; un amant
foumis & respectueux ne doit point... Mais
quel objet s'offre à mes regards ? Un homme
avec ma sœur & ma maîtresse !

LE CAPITAINE à *lui-même, se frottant les yeux.*
Est-ce une illusion ?

ESTELLE.

Don Alonse chez moi...! (*Au capitaine.*) Et c'est vous, seigneur, qui l'introduisez !

LE CAPITAINE à *Estelle.*

Ma présence doit vous rassurer. Mais que fait ici ce cavalier ?

CRISPIN.

Ouf !

DON ALONSE.

Cet inconnu qui prend soin de se cacher, offense mon honneur ou mon amour.

CRISPIN *bas.*

Notre livre fera consulté.

DON ALONSE *mettant la main sur la garde de son épée.*

Il faut qu'il éprouve le châtiment que mérite sa témérité.

LÉONOR *tremblante, à elle-même.*

Que vont-ils faire ?

ESTELLE *saisissant le bras de don Alonse.*

Arrêtez, don Alonse. Songez au respect que vous me devez.

LÉONOR *au capitaine.*

Seigneur don Lope, de grâce, calmez...

LE CAPITAINE.

Écoutez. Point de bruit. Voici de quelle manière on peut accommoder la chose.

ESTELLE *à part.*

Il va dissiper cet orage.

LÉONOR *à part.*

Puisse-t-il nous tirer de peine !

CRISPIN *à part.*

L'oracle va parler.

LE CAPITAINE.

Crispin, ferme la porte. Et vous, don Alonse faites tous vos efforts pour tuer ce cavalier tout-à-l'heure.

LÉONOR *faisant un cri.*

Ah !

ESTELLE.

O dieu !

LE CAPITAINE.

Et si, par malheur, il vous tue, je suis ici pour le tuer après. Par ce moyen, votre mort fera vengeance & votre honneur satisfait.

CRISPIN *à part.*

Voilà un tempérament de notre façon.

LÉONOR *au capitaine.*

Comment ! vous voulez, que, dans mon appartement même...

LE CAPITAINE *à Estelle.*

Oui, ma nièce, il faut que cela soit. En pareille rencontre, c'est ainsi qu'on en doit user.

CRISPIN *à Estelle.*

C'est l'ordre, madame, c'est la règle.

ESTELLE.

Que dira-t-on de moi dans le monde ?

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille sur cela ; mon témoignage suffit pour faire taire la médifance. Allons, feigneurs cavaliers, battez-vous à votre aise.

CRISPIN.

Oui, tuez-vous, égorgez-vous à votre aise. Mon maître est dans son élément.

Don Alonse & don Luis mettent l'épée à la main.

LÉONOR.

A l'aide !

ESTELLE.

Au secours !

LE CAPITAINE *arrêtant les cavaliers.*

Attendez, don Alonse ; je fais réflexion que vous ne connoissez pas ce cavalier.

DON ALONSE *au capitaine.*

Que m'importe ?

LE CAPITAINE.

Il faut connoître l'offenseur. (*A don Luis.*)
Seigneur inconnu, découvrez-vous, & apprenez-nous qui vous êtes.

DON LUIS.

Malgré les intérêts qui m'obligent à me cacher, je vais donc me faire connoître. (*Il se découvre.*)

ESTELLE.

Ah ! C'est don Luis !

LE CAPITAINE.

Que vois-je ? don Carlos !

ESTELLE *à don Luis.*

Qui t'amène ici, traître ? Viens-tu séduire mon amie, & couronner par là ta trahison ?

DON ALONSE *à Estelle.*

Madame, laissons-là les discours. Je vais vous venger d'un infidèle, en punissant un suborneur.

LE CAPITAINE.

Doucement, don Alonse. Ce don Luis m'est connu sous le nom de don Carlos. C'est mon meilleur ami. C'est lui qui m'a sauvé la vie en Flandres. Je dois défendre la sienne.

CRISPIN à *don Alonso*.

Oui, nous périrons à ses côtés.

DON ALONSE au capitaine.

Mais, don Lope, il est votre rival ; & de plus, vous avez promis de venger votre nièce de l'infidélité de don Luis.

LE CAPITAINE *révant*.

Il est vrai.

DON ALONSE.

Faut-il donc compter pour rien votre parole ?

LE CAPITAINE.

Non.

CRISPIN à *part*.

Oh ! ma foi, pour le coup, notre recueil est en défaut.

LE CAPITAINE à *don Luis*.

Don Carlos, ou plutôt don Luis, puisque c'est votre véritable nom, je sens toute l'obligation que je vous ai, mais l'honneur veut que mon bras s'arme contre vos jours. Je suis au désespoir d'en venir là avec vous. Pourquoi faut-il que vous soyez si coupable ? (*Il tire l'épée.*)

DON LUIS.

En quoi, don Lope, suis-je donc coupable ?

LE CAPITAINE.

En quoi? malgré la foi jurée, vous abandonnez ma nièce, vous vous mariez à Bruxelles, & vous revenez à Madrid séduire Léonor, ma maîtresse.

DON LUIS.

Je ne suis point marié. C'est une fable que mon valet a inventée dans l'embarras où il s'est trouvé en rencontrant Estelle.

LE CAPITAINE.

Oh! puisque vous n'êtes pas marié, c'est une autre affaire. Il est aisé de nous accorder.

DON ALONSE.

Et comment cela?

LE CAPITAINE.

Don Luis n'a qu'à rendre son cœur à ma nièce, & l'épouser dès demain.

DON ALONSE.

L'épouser! Il faut donc que je me venge des soins que don Luis a rendus à ma sœur sans mon aveu, & qu'en même tems je lui dispute le cœur d'Estelle.

LE CAPITAINE à *don Alonse*.

Soit; mais si vous ôtez la vie à don Luis, je ferai obligé d'attaquer la vôtre.

CRISPIN.

Il y a aussi bien des rapports dans cette affaire-ci.

ESTELLE.

C'est à moi de finir tous ces débats... (*Au capitaine.*) Seigneur don Lope, je vous rends votre parole. Je ne souhaite plus d'être vengée. Je ne vois plus en don Luis un amant chéri : son inconstance a rendu mon cœur libre, & je donne ma main au seigneur don Alonse.

DON ALONSE à *Estelle*.

Ah ! madame, en récompensant ma constance, vous me faites oublier tous les maux que j'ai soufferts depuis quatre ans.

LE CAPITAINE.

Depuis quatre ans ! Vous avez donc soupiré pour Estelle avant don Luis ?

DON ALONSE.

Oui, seigneur.

LE CAPITAINE.

Eh ! que ne le disiez-vous d'abord ? Vous levez, par-là, tous les obstacles. C'est la date qui doit décider entre deux rivaux d'un mérite égal.

LÉONOR au capitaine.

Suivez donc vous-même vos règles, seigneur capitaine, & cédez-moi à don Luis.

LE CAPITAINE.

Que je vous cède à don Luis ?

LÉONOR.

Oui vraiment. Il n'y a que trois jours que vous m'aimez, & il y en a huit qu'il me rend des foins.

CRISPIN *au capitaine.*

Vous n'avez pas le mot à dire à cela.

LE CAPITAINE.

Non. Puisque l'honneur l'ordonne, l'amour a beau s'y opposer : il faut sacrifier à l'honneur jusqu'à son bonheur même. Je souscris à la félicité de Pachéco.

DON LUIS.

Par ce sacrifice, don Lope, vous paierez avec usure le service que je vous ai rendu.

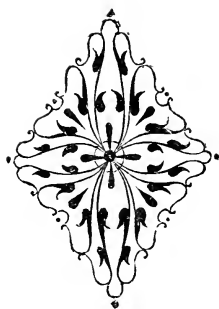
LE CAPITAINE.

O Point-d'honneur ! Que tu as de pouvoir sur les belles ames !

CRISPIN.

O Point-d'honneur ! que tu es sensible aux épaules !

FIN.



CRISPIN,
RIVAL DE SON MAITRE,
COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois en 1707.

ACTEURS.

M. ORONTE, bourgeois de Paris.

VALÈRE, amant d'Angélique.

M. ORGON, père de Damis.

CRISPIN, valet de Valère.

LABRANCHE, valet de Damis.

M^{me} ORONTE, femme de M. Oronte.

ANGÉLIQUE, sa fille, promise à Damis.

LISETTE, suivante d'Angélique.

La Scène est à Paris.



CRISPIN,
RIVAL DE SON MAÎTRE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRISPIN, VALÈRE.

VALÈRE.

H ! te voilà, bourreau !

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALÈRE.

Coquin !

CRISPIN.

Laiïfons-là, je vous prie, nos qualités. De
quoi vous plaingnez-vous ?



VALÈRE.

De quoi je me plains, traître ? Tu m'avois demandé congé pour huit jours, & il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir ?

CRISPIN.

Parbleu ! monsieur, je vous fers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus à se plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrois bien favoir d'où tu peux venir ?

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine avec un chevalier de mes amis faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition ?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province, par la manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d'argent ; & tu dois être en état de m'en prêter.

CRISPIN.

Non, Monsieur ; nous n'avons pas fait une

heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fond de garçon que voilà ? Écoute : Crispin, je veux bien te pardonner le passé ; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence !

VALÈRE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils ? Ce gros marchand, à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffes qu'il vous a fournies, auroit-il obtenu sentence contre vous ?

VALÈRE.

Non.

CRISPIN.

Ah ! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur qui vous avoit fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui.

VALÈRE.

Ce n'est point cela, Crispin. Je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh ! oh ! Et de qui, par aventure ?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de monsieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue : peste, la jolie figure ! son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis, & qui est très-riche.

VALÈRE.

Oui ; il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

L'adorable personne qu'Angélique !

VALÈRE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille ? Elle fait vos sentimens ?

VALÈRE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez son père, j'ai si bien fait, qu'elle me voit d'un œil favorable : mais Lifette, sa femme-de-chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Eh ! que vous a-t-elle dit, cette défespérante Lifette ?

VALÈRE.

Que j'ai un rival, que monfieur Oronte a donné fa parole à un jeune homme de province qui doit inceffamment arriver à Paris pour époufer Angélique.

CRISPIN.

Et qui eft ce rival ?

VALÈRE.

C'eft ce que je ne fais point encore. On appela Lifette dans le tems qu'elle me difoit cette fâcheufe nouvelle, & je fus obligé de me retirer fans apprendre fon nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas fitôt propriétaires des trois belles maifons de monfieur Oronte.

VALÈRE.

Vas trouver Lifette de ma part, parle-lui ; après cela nous prendrons nos mefures.

CRISPIN.

Laiſſez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis. (*Il fort.*)

SCÈNE II.

CRISPIN, *seul*.

Que je suis las d'être valet ! ah ! Crispin, c'est ta faute ; tu as toujours donné dans la bagatelle : tu devrois présentement briller dans la finance. Avec l'esprit que j'ai, morbleu ! J'aurois déjà fait plus d'une banqueroute ¹.

SCÈNE III.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

N'est-ce pas là Crispin ?

CRISPIN.

Est-ce Labranche que je vois ?

LABRANCHE.

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN.

C'est Labranche, ou je meure ! L'heureuse rencontre ! Que je t'embrasse, mon cher. Franchement ne te voyant plus paroître à Paris, je craignois que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LABRANCHE.

Ma foi, mon ami, je l'ai échappé belle, depuis

que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle ?

CRISPIN.

Tudieu ! Qu'avois-tu donc fait ?

LABRANCHE.

Une nuit je m'avifai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays. Comme il n'entendoit pas le françois, il crut que je lui demandois la bourse ; il crie au voleur, le guet vient ; on me prend pour un fripon ; on me mène au Châtelet ; j'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines !

LABRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage, sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai ?

LABRANCHE.

On étoit furieusement prévenu contre moi ; mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connoître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissans amis.

LABRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois ; tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers.

LABRANCHE.

Non, ventrebleu ! Je me suis remis dans le service. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non ; je suis, comme toi, un fripon honoraire. Je suis rentré dans le service aussi ; mais je fers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages ; je ne suis pas trop content de ma condition.

LABRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi. Je me suis retiré à Chartres, j'y fers un jeune homme appelé Damis ; c'est un aimable garçon ; il aime le jeu, le vin, les femmes ; c'est un homme universel ; nous faisons ensemble toutes sortes de débauches ; cela m'amuse, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN.

L'innocente vie !

LABRANCHE.

N'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Affurément. Mais dis-moi, Labranche, qu'est-tu venu faire à Paris ? Où vas-tu ?

LABRANCHE.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez monsieur Oronte ?

LABRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique promise à ton maître ?

LABRANCHE.

Monsieur Orgon, père de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours, j'y étois avec lui ; nous allâmes voir monsieur Oronte qui est de ses anciens amis, & ils arrêterent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LABRANCHE.

Oui : le contrat est déjà signé des deux pères & de madame Oronte ; la dot, qui est de vingt mille écus en argent comptant, est toute prête ; on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah ! Parbleu, cela étant, Valère mon maître n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LABRANCHE.

Quoi, ton maître ?

CRISPIN.

Il est amoureux de cette même Angélique : mais, puisque Damis...

LABRANCHE.

Oh ! Damis n'époufera point Angélique, il y a une petite difficulté.

CRISPIN.

Eh ! quelle ?

LABRANCHE.

Pendant que son père le marioit ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc ?

LABRANCHE.

Il aimoit une jeune personne avec qui il avoit fait les choses... de manière qu'au retour du bon homme Orgon, il s'est fait en secret une assemblée de parens. La fille est de condition. Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh ! cela change la thèse.

LABRANCHE.

J'ai trouvé les habits de nocés de mon maître tous faits ; j'ai ordre de les emporter à Chartres, aussitôt que j'aurai vu monsieur & madame Oronte, & retiré la parole de monsieur Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de monsieur Orgon !

LABRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris. Sans adieu, Crispin ; nous nous reverrons.

CRISPIN.

Attends, Labranche, attends, mon enfant ; il me vient une idée... Dis-moi un peu ; ton maître est-il connu de monsieur Oronte ?

LABRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu ! si tu voulois, il y auroit un beau coup à faire ; mais après ton aventure du Châtelet je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE.

Non non ; tu n'as qu'à dire. Une tempête effuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? Est-ce que tu voudrois faire passer ton maître pour Damis ? Et lui faire épouser.....

CRISPIN.

Mon maître ! Fi donc ! Voilà un plaissant gueux, pour une fille comme Angélique. Je lui destine un meilleur parti.

LABRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LABRANCHE.

Malepeste ! Tu as raison ; cela n'est pas mal imaginé au moins.

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LABRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LABRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LABRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LABRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je disparaîtrai, avant qu'on en vienne aux éclaircissomens.

LABRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi ?

LABRANCHE.

Tu parles de disparaître avec la dot, sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh ! nous disparaîtrons ensemble.

LABRANCHE.

A cette condition là, je te fers de croupier. Le coup, je l'avoue, est un peu hardi ; mais mon audace se réveille, & je sens que je suis né pour les grandes choses. Où irons-nous cacher la dot ?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LABRANCHE.

Je crois qu'elle fera mieux hors du royaume, qu'en dis-tu ?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est monsieur Oronte.

LABRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CRISPIN.

Et madame Oronte ?

LABRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans, une femme qui s'aime, & qui est d'un esprit tellement incertain, qu'elle croit dans le même moment le pour & le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour...

LABRANCHE.

Tu peux te servir de ceux de mon maître. Oui, justement, tu es à-peu-près de sa taille.

CRISPIN.

Peste ! il n'est pas mal fait.

LABRANCHE.

Je vois fortir quelqu'un de chez monsieur Oronte : allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, & que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez monfieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Lifette, depuis que Valère m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore ; & je sens que, si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse ! entre dans ma situation, Lifette. Que dois-je faire ? conseille-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi ?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux fortes de conseils ; l'un, d'oublier Valère ; & l'autre, de vous roidir contre l'autorité paternelle : vous avez trop d'amour pour fuivre le premier, j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second ; cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Lifette, tu me désespères.

LISETTE.

Attendez, il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour & ma conscience ; oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire ?

LISETTE.

Avouons-lui tout : elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse ; flattons-là, caressons-là ; dans le fond elle a de l'amitié pour vous, & elle obligera peut-être monsieur Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lifette ; mais je crains...

LISETTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Tu connois ma mère ; son esprit a si peu de fermeté.

LISETTE.

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier : n'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois ; retirez-vous pour un moment ; vous reviendrez quand je vous en ferai signe.

ANGÉLIQUE *se retire au fond du théâtre.*

SCÈNE V.

M^{me} ORONTE, LISETTE, ANGÉLIQUE,
dans le fond du théâtre.

LISETTE *sans faire semblant de voir M^{me} Oronte.*

Il faut convenir que madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

M^{me} ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette.

LISETTE.

Ah ! madame ! je ne vous voyois pas ! ces paroles que vous venez d'entendre, font la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiselle Angélique au sujet de son mariage.

Vous avez, lui disois-je, la plus judicieuse de toutes les mères, la plus raisonnable.

M^{me} ORONTE.

Effectivement, Lifette, je ne ressemble guère aux autres femmes : c'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

M^{me} ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde ; je mets en fait que, si votre fille avoit de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

M^{me} ORONTE.

Moi la contraindre ! moi gêner ma fille ! à Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentimens. Dites-moi, Lifette, auroit-elle de l'aversion pour Damis ?

LISETTE.

Eh ! mais...

M^{me} ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, ma-

dame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

M^{me} ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur.

LISETTE.

Oh ! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez monsieur Oronte la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au siège de Candie.

M^{me} ORONTE.

Il est vrai ; & , si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurois jamais épousé monsieur Oronte.

LISETTE.

Hé bien ! madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siège de Candie.

M^{me} ORONTE.

Eh ! qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire ?

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

M^{me} ORONTE.

Qui ? Valère ?

LISETTE.

Lui-même.

M^{me} ORONTE.

A propos (vous m'en faites souvenir) il nous regardoit hier, Angélique & moi, avec des yeux si passionnés ! Êtes-vous bien assurée, Lifette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux ?

LISETTE *ayant fait signe à Angélique de s'approcher.*

Oui, madame, il me l'a dit lui-même ; & il m'a chargée de vous prier, de sa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE *s'approchant, à sa mère.*

Pardonnez, madame, si mes sentimens ne sont pas conformes aux vôtres ; mais vous savez...

M^{me} ORONTE *à Angélique.*

Je fais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvemens de son cœur sur les vues de ses parens ; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot, j'agréé la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE à *madame Oronte*.

Ce n'est pas assez, madame ; monsieur Oronte est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas avec vigueur...

M^{me} ORONTE.

Oh ! n'ayez point d'inquiétude là-dessus ; je prends Valère sous ma protection, ma fille n'aura point d'autre époux que lui, c'est moi qui vous le dis. Mon mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, M^{me} ORONTE,
LISETTE.

M^{me} ORONTE à *son mari*.

Vous venez fort à propos, monsieur ; j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE à *sa femme*.

Ah, ah ! peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résolution ?

M^{me} ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique, Valère la demande : il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis ; mais il est gentil-

homme ; & en faveur de la noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE *bas à madame Oronte.*

Bon.

M. ORONTE.

J'estime Valère ; & sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerois très-volontiers ma fille, si je le pouvois avec honneur ; mais cela ne se peut pas, madame.

M^{me} ORONTE.

D'où vient, monsieur ?

M. ORONTE.

D'où vient ? Voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami ? Avez-vous quelque fujet de vous plaindre de lui ?

M^{me} ORONTE.

Non. !

LISETTE *bas, à madame Oronte.*

Courage ; ne mollifiez point.

M. ORONTE.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront ? Songez que le contract est signé, que tous les préparatifs sont faits, & que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée, pour s'en dédire ?

M^{me} ORONTE.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE.

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

M^{me} ORONTE.

Oh ! je ne m'y oppose pas.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Mort de ma vie ! est-ce là une femme ? elle ne contredit point.

M^{me} ORONTE.

Vous le voyez, Lisette ; j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE *bas, à madame Oronte.*

Oui, vraiment, voilà un amant bien protégé !

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, M^{me} ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

J'aperçois le valet de Damis.

LABRANCHE.

Très-humble serviteur à monfieur & à madame Oronte ; serviteur très-humble à mademoifelle Angélique ; bon jour, Lifette.

M. ORONTE.

Hé bien, Labranche, quelle nouvelle ?

LABRANCHE à *monfieur Oronte*.

Monfieur Damis, votre gendre & mon maître, vient d'arriver de Chartres : il marche fur mes pas, j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE *bas, à elle-même*.

O ciel !

M. ORONTE.

Je l'attendois avec impatience. Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les termes où nous en fommes, doit-il faire ces façons-là ?

LABRANCHE.

Oh ! monfieur, il fait trop bien vivre, pour en ufer fi familièrement avec vous : c'est le garçon de France qui a les meilleures manières ; quoique je fois fon valet, je n'en puis dire que du bien.

M^{me} ORONTE à *Labranche*.

Est-il poli, est-il fage ?

LABRANCHE à *madame Oronte*.

S'il est fage, madame ? il a été élevé avec la

plus brillante jeuneffe de Paris : tudieu ! c'est une tête bien fenfée.

M. ORONTE.

Et monfieur Orgon n'est-il pas avec lui ?

LABRANCHE à *monfieur Oronte.*

Non, monfieur : de vives atteintes de goutte l'ont empêché de fe mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bon-homme !

LABRANCHE.

Cela l'a pris fubitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit. (*Il donne une lettre à monfieur Oronte.*)

M. ORONTE *lit le deffus de la lettre.*

« A monfieur, monfieur Craquet, médecin,
« dans la rue du Sépulcre. »

LABRANCHE *reprenant la lettre.*

Ce n'est point cela, monfieur.

M. ORONTE *riant.*

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de fes malades.

LABRANCHE *tire plusieurs lettres & en lit les adreffes.*

J'ai plusieurs lettres que je me fuis chargé de rendre à leurs adreffes. Voyons celle-ci. (*Il lit.*)
« A monfieur Bredouillet, avocat au parlement,

« rue des Mauvaises-Paroles. » Ce n'est point encore cela, passons à l'autre. (*Il lit.*) « A mon-
« sieur Gourmandin, chanoine de... » Ouais, je ne trouverai point celle que je cherche. (*Il lit.*)
« A monfieur Oronte. » Ah ! voici la lettre de monfieur Orgon... (*Il la donne.*) Il l'a écrite d'une main si tremblante, que vous n'en reconnoîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnoissable.

LABRANCHE.

La goutte est un terrible mal. Le ciel vous en veuille préserver, aussi bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lifette & toute la compagnie.

M. ORONTE *lit.*

« Je me dispoisois à partir avec Damis ; mais
« la goutte m'en a empêché. Néanmoins, comme
« ma présence n'est point absolument nécessaire
« à Paris, je n'ai pas voulu que mon indisposi-
« tion retardât un mariage qui fait ma plus
« chère envie, & toute la consolation de ma
« vieillesse. Je vous envoie mon fils, servez-lui
« de père comme à votre fille. Je trouverai bon
« tout ce que vous ferez.

« De Chartres,

« Votre affectionné serviteur,

« ORGON. »

Que je le plains !

SCÈNE VIII.

CRISPIN, *dans le fond*; ANGÉLIQUE,
M. ORONTE, LABRANCHE,
M^{me} ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE à *Labranche*.

Mais qui est ce jeune homme qui s'avance?
ne ferait-ce point Damis?

LABRANCHE à *M. Oronte*.

C'est lui-même. (*A madame Oronte.*) Qu'en
dites-vous, madame? n'a-t-il pas un air qui
prévient en sa faveur?

M^{me} ORONTE à *Labranche*.

Il n'est pas mal fait, vraiment.

CRISPIN *appelant*.

Labranche?

LABRANCHE à *Crispin*.

Monfieur.

CRISPIN.

Est-ce là monfieur Oronte, mon illustre
beau-père?

LABRANCHE.

Oui, vous le voyez en propre original.

M. ORONTE à *Crispin*.

Soyez le bien venu, mon gendre, embrassez-moi.

CRISPIN *embrassant M. Oronte*.

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser. (*Montrant madame Oronte*.) Voilà sans doute l'aimable enfant qui m'est destinée?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme ; voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeste la jolie famille ! (*regardant Angélique*) je ferois volontiers ma femme de l'une, (*regardant madame Oronte*) & ma maîtresse de l'autre.

M^{me} ORONTE à *Crispin*.

Cela est trop galant. (*A Lisette*.) Il paroît avoir de l'esprit.

LISETTE.

Et du goût même.

CRISPIN à *madame Oronte*.

Quel air ! quelle grâce ! quelle noble fierté ! ventrebleu ! Madame, vous êtes toute adorable. Mon père me le disoit bien : tu verras madame Oronte, c'est la beauté la plus piquante.

M^{me} ORONTE.

Fi donc.

CRISPIN *à part.*

La plus délag..... (*haut.*) Je voudrois, dit-il, qu'elle fût veuve, je l'aurois bientôt épousée.

M. ORONTE *riant.*

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

M^{me} ORONTE *à Crispin.*

Je l'estime infiniment, monsieur votre père, que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous !

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce ! il se promettoit bien de danser la bourée avec madame Oronte.

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce mariage : car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE *à Labranche.*

Hé ! mais toutes les conditions sont arrêtées entre nous, & signées ; il ne reste plus qu'à terminer la chose & compter la dot.

CRISPIN *à M. Oronte.*

Compter la dot ; oui, c'est fort bien dit. Labranche ! permettez que je donne une com-

mission à mon valet. (*A part, à Labranche.*) Vas chez le marquis. (*Bas.*) Vas-t-en arrêter des chevaux pour cette nuit, tu m'entends. (*Haut.*) Et tu lui diras que je lui baise les mains.

LABRANCHE *fortant.*

J'y vole.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN,
M^{me} ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE à *Crispin.*

Revenons à votre père ; je suis très-affligé de son indisposition ; mais, satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi un peu des nouvelles de son procès.

CRISPIN *d'un air inquiet, appelle :*
Labranche !

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous ?

CRISPIN *bas, à lui-même.*

Maugrebleu de la question !... (*Haut.*) J'ai oublié de chercher Labranche... (*Bas, à lui-même.*) Il devoit bien me parler de ce procès-là.

M. ORONTE.

Il reviendra. Hé bien ? ce procès a-t-il enfin été jugé ?

CRISPIN à *M. Oronte*.

Oui, dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné ?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure.

M^{me} ORONTE.

Le ciel en soit loué !

CRISPIN.

Mon père avoit cette affaire à cœur ; il auroit donné tout son bien aux juges plutôt que d'en avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'argent ; n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Je vous en réponds ; mais la justice est une si belle chose qu'on ne fauroit trop l'acheter.

M. ORONTE.

J'en conviens ; mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Ah ! cela n'est pas concevable : il avoit affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appellez-vous, de tous les hommes ? Il m'a dit que sa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie étoit une femme, d'accord ; mais cette femme avoit dans ses intérêts un certain vieux normand qui lui donnoit des conseils : c'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de discours ; laissons-là les procès ; je ne veux m'occuper que de mon mariage, & que du plaisir de voir madame Oronte.

M. ORONTE

Hé bien ! allons, mon gendre, entrons ; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN *donnant la main à madame Oronte.*

Madame !

M^{me} ORONTE.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille : Damis a du mérite.

(Crispin, M. Oronte & M^{me} Oronte sortent.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! que vais-je devenir ?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de monsieur Damis ; cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Lifette, tu fais mes sentimens, montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE *pleurant.*

La pauvre enfant !

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort ?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur.

ANGÉLIQUE.

Lifette, ma chère Lifette !

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je fuis si tou-

chée, que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conseil ; & je vous vois si affligée, que vous ne manqueriez pas de le fuivre.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, VALÈRE,
dans le fond.

VALÈRE *à lui-même.*

Crispin m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours, il m'a dit qu'il méditoit un stratagème ; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE *à Angélique.*

Valère vient.

VALÈRE.

Je ne me trompe point ; c'est elle-même. (*S'approchant.*) Belle Angélique, de grâce, apprenez-moi vous-même ma destinée ? Quel fera le fruit... Mais quoi ! vous pleurez l'une & l'autre.

LISETTE.

Hé ! oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALÈRE.

Qu'est-ce que j'entends ?

LISETTE.

Et, dès ce soir, il épouse ma maîtresse.

VALÈRE.

Juste ciel !

LISETTE.

Si, du moins, après son mariage, elle demeurait à Paris, passe encore ; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer ensemble vos déplaisirs ; mais pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

VALÈRE.

J'en mourrai. Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde ?

LISETTE.

On le nomme Damis.

VALÈRE.

Damis !

LISETTE.

C'est un homme de Chartres.

VALÈRE.

Je connois tout ce pays-là, & je ne fache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de monsieur Orgon.

LISETTE.

Justement, c'est le fils de monsieur Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah ! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère ?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique. Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres.

LISETTE.

Bon !

ANGÉLIQUE.

Vous vous moquez, Valère. Damis est ici qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE.

Il est en ce moment au logis avec monsieur & madame Oronte.

VALÈRE.

Damis est de mes amis, & il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il ?

VALÈRE.

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrètement ! oh, oh ! approfondissons un peu cette affaire, il me paroît qu'elle en vaut bien la peine. Allez, monsieur, allez chercher cette lettre, & ne perdez point de temps.

VALÈRE *s'en allant.*

Dans un moment, je suis de retour.

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle ; je suis fort trompée, si nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous servira du moins à faire suspendre pour quelque temps votre mariage. Je vois venir monsieur Oronte ; pendant que je la lui apprendrai, courez-en faire part à madame votre mère.

SCÈNE XIII.

LISETTE, M. ORONTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Lifette.

LISETTE.

Oui, monsieur; il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

M. ORONTE.

Et quoi?

LISETTE.

Par ma foi, Damis est un plaisant homme, de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une !

M. ORONTE.

Explique-toi, Lifette.

LISETTE.

Damis est marié, il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon ! cela se peut-il, Lifette ?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur ; Damis l'a mandé lui-même à Valère, qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non monsieur, je vous assure. Valère est allé quérir la lettre, il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Hé ! monsieur, pourquoi ne le croirez-vous pas ? Les jeunes gens ne font-ils pas aujourd'hui capables de tout ?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils font plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon temps.

LISETTE.

Que favons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats, qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots ? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment, quelque attention ? Si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois du moins être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison.

SCÈNE XIV.

LISETTE, M. ORONTE, LABRANCHE,
dans le fond.

M. ORONTE.

Je vois paroître le valet de Damis ; il faut que je le fonde finement. Retire-toi, Lifette, & me laisse avec lui.

LISETTE *s'en allant.*

Si cette nouvelle pouvoit se confirmer !

SCÈNE XV.

M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, Labianche, viens-çà... Je te trouve une phyfionomie d'honnête homme.

LABRANCHE.

Oh ! monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma phyfionomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise. Écoute ; ton maître a la mine d'un verd galant.

LABRANCHE.

Tudieu ! c'est un joli homme. Les femmes en font folles, il a un certain air libre qui les charme. Monsieur Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LABRANCHE.

Que dites-vous ?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité : je fais tout ; je fais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres.

LABRANCHE *à part*.

Ouf !

M. ORONTE.

Tu te troubles ; je vois qu'on m'a dit vrai, tu es un fripon.

LABRANCHE.

Moi, monsieur ?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard ! je suis instruit de votre dessein, & je prétends te faire punir comme complice d'un projet si criminel.

LABRANCHE.

Quel projet, monsieur ! Que je meure, si je comprends...

M. ORONTE.

Tu feins d'ignorer ce que je te veux dire, traître ! Mais, si tu ne me fais tout-à-l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LABRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur ; je ne n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler ? (*Il appelle vers sa maison.*) Holà, quelqu'un ! qu'on me fasse venir un commissaire.

LABRANCHE *le retenant.*

Attendez, monsieur, point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Allons, éclaircissions-nous tous deux de sang-froid. Ça, qui vous a dit que mon maître étoit marié ?

M. ORONTE.

Qui ? Il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valère.

LABRANCHE.

A Valère, dites-vous ?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela ?

LABRANCHE *riant*.

Rien : parbleu ! le trait est excellent ! Ah, ha ! monsieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi !

M. ORONTE.

Comment ! Qu'est-ce que cela signifie ?

LABRANCHE *riant*.

On nous l'avoit bien dit, qu'il nous régalerait tôt ou tard d'un plat de sa façon : il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LABRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement, ce Valère aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le fais bien.

LABRANCHE.

Lifette est dans ses intérêts : elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir

la recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là.

M. ORONTE.

Il est vrai.

LABRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait ? Ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié. Valère même montre une lettre supposée qu'il dit avoir reçue de mon maître ; & tout cela, vous m'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE *bas, à part.*

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LABRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lifette gagnera l'esprit de sa maîtresse, & lui fera faire quelque mauvais pas ; après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE *bas, à part.*

Hon, hon ! ce raisonnement est assez raisonnable.

LABRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés, monsieur Oronte est homme d'esprit, homme de tête ; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu !

LABRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE *haut*.

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître n'est point marié. Admirez un peu la fourberie de Valère ! il assure qu'il est intime ami de Damis, & je vais parier qu'ils ne se connoissent seulement pas.

LABRANCHE.

Sans doute. Malepeste ! monsieur, que vous êtes pénétrant ! comment ! rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures.

SCÈNE XVI.

CRISPIN *dans le fond, sortant de la maison de monsieur Oronte* ; M. ORONTE, LABRANCHE.

M. ORONTE *à Labranche*.

J'aperçois ton maître : je veux rire avec lui de son prétendu mariage ; ah, ah, ah, ah.

LABRANCHE *affectant de rire.*

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

M. ORONTE *riant, à Crispin.*

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous ? Que cela est plaissant ! on m'est venu donner avis (mais avis comme d'une chose assurée) que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres.

LABRANCHE *riant & faisant des signes à Crispin.*

Hé, hé, hé, hé ; il n'y a rien de si plaissant.

CRISPIN *affectant de rire à M. Oronte.*

Ho, ho, ho, ho ; cela est tout à fait plaissant.

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, feroit assez sot pour donner là-dedans ; mais moi, serviteur.

LABRANCHE.

Oh, diable ! monsieur Oronte est un des plus grands génies !

CRISPIN.

Je voudrois favoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule.

LABRANCHE *à Crispin.*

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN *faisant l'étonné.*

Valère ! qui est cet homme-là ?

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne le connoît pas... (*A Crispin.*) Hé, là, c'est ce jeune homme que tu fais... que vous savez, dis-je... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Ah ! oui, oui, je m'en souviens ; à telles enseignes, qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, & qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en joue la fille de monsieur Oronte, & que ses créanciers font des vœux très-ardens pour la prospérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment ! ils n'ont qu'à s'y attendre !

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Il n'est pas sot, ce Valère ; il n'est, parbleu, pas sot.

M. ORONTE *à Labranche.*

Je ne suis pas bête, non plus, je ne suis pas sembleu, pas bête ; & , pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire. (*Il va pour sortir & revient sur ses pas.*) Ou plutôt, Damis, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec M. Orgon, de vous

donner vingt-mille écus en argent comptant : mais voulez-vous prendre, pour cette somme, ma maison du fauxbourg saint Germain, elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN à *M. Oronte*.

Je suis homme à tout prendre ; mais, entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LABRANCHE.

L'argent, comme vous savez, est plus portable.

M. ORONTE à *Labranche*.

Affurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres, je voudrois bien l'acheter.

LABRANCHE.

Ah ! Monsieur, la belle acquisition ! si vous aviez vu cette terre-là, vous en feriez charmé.

CRISPIN.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, & je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante-mille.

LABRANCHE.

Du moins, monsieur, du moins. Comment ! sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on

pèche, chaque année, pour deux mille francs de goujon.

M. ORONTE.

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. (*A Crispin.*) Écoutez, j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservais pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparaître; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN *embrassant M. Oronte.*

Ah ! quelle bonté, monsieur Oronte ! je n'en perdrai jamais la mémoire ; une éternelle reconnaissance... mon cœur... enfin, j'en suis tout pénétré.

LABRANCHE.

Monsieur Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent ; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme. (*Il va pour sortir.*)

CRISPIN *l'arrêtant.*

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent ! je veux que, dans une heure, vous épousiez ma fille.

CRISPIN *riant.*

Ah, ah, ah ; que cela fera plaifant.

LABRANCHE.

Oui, oui, c'est cela qui fera tout-à-fait drôle.

SCÈNE XVII.

CRISPIN, LABRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclairciffement avec Angélique ; & qu'il connoiffe Damis.

LABRANCHE.

Ils fe connoiffent fi bien, qu'ils s'écrivent ; comme tu vois ; mais, grâce à mes foins, monfieur Oronte eft prévenu contre Valère, & j'efpère que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il foit défabusé.

CRISPIN *regardant vers le fond du théâtre.*
O ciel !

LABRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin ?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LABRANCHE.

Le fâcheux contre-tems !

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, VALÈRE, LABRANCHE.

VALÈRE *dans le fond.*

Je puis, avec cette lettre, entrer chez monsieur Oronte. Mais je vois un jeune homme, feroit-ce Damis ? Abordons-le ; il faut que je m'éclaircisse. (*Il s'approche.*) Juste ciel, c'est Crispin.

CRISPIN.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici ? ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de monsieur Oronte ? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagème pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi ?

VALÈRE.

Je fais le nom de mon rival, il s'appelle Damis ; je n'ai rien à craindre, il est marié.

CRISPIN.

Damis marié ! Tenez, monsieur, voilà son

valet que j'ai mis dans vos intérêts : il va vous dire de ses nouvelles.

VALÈRE à *Labranche*.

Seroit-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable ? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes ?...

(*Il lit la lettre de Damis.*)

« De Chartres.

« Vous saurez, cher ami, que je me suis
« marié en cette ville ces jours passés. J'ai
« épousé secrètement une fille de condition.
« J'irai bientôt à Paris, où je prétends vous
« faire, de vive voix, tout le détail de ce ma-
« riage.

« DAMIS ».

LABRANCHE à *Valère*.

Ah ! Monsieur, je suis au fait. Dans le tems que mon maître vous a écrit cette lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage ; mais monsieur Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au père de la fille, & a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÈRE.

Damis n'est donc point marié ?

LABRANCHE.

Bon !

CRISPIN.

Eh ! non.

VALÈRE.

Ah ! mes enfans, j'implore votre secours. Quelle entreprise as-tu formée, Crispin ? Tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire. Ne me laisse pas plus long-tems dans l'incertitude. Pourquoi ce déguisement ? Que prétends-tu faire en ma faveur ?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris ; il n'y fera que dans deux jours : je veux, avant ce tems-là, dégouter monfieur & madame Oronte de son alliance.

VALÈRE.

De quelle manière ?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup d'extravagances, je tiens des discours infensés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père & la mère d'Angélique. Vous connoissez le caractère de madame Oronte, elle aime les louanges ; je lui dis des duretés qu'un petit maître n'oseroit dire à une femme de robe.

VALÈRE.

Hé bien ?

CRISPIN.

Hé bien ! je ferai & dirai tant de sottises, qu'avant la fin du jour, je prétends qu'ils me

chassent, & qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALÈRE.

Et Lifette entre-t-elle dans ce stratagème?

CRISPIN.

Oui, monsieur; elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah! Crispin, que ne te dois-je pas?

CRISPIN.

Demandez, par plaisir, à ce garçon-là, si je joue bien mon rôle.

LABRANCHE.

Ah! monsieur, que vous avez là un domestique adroit! c'est le plus grand fourbe de Paris, il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal, à la vérité; & si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance, je vous le promets.

CRISPIN.

Eh monsieur, laissez-là les promesses; songez que si l'on vous voyoit avec nous, tout seroit perdu. Retirez-vous, & ne paroissez point ici d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis ; je me repose sur vos soins.

LABRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur ; éloignez-vous vite, abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon fort...

CRISPIN.

Que de discours !

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN *le repoussant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

SCÈNE XIX.

CRISPIN, LABRANCHE.

LABRANCHE.

Enfin il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LABRANCHE.

Nous avons eu une alarme assez chaude. Je mourois de peur que monsieur Oronte ne nous surprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignois aussi ; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre ? As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit ?

LABRANCHE *regardant de loin.*

Oui.

CRISPIN.

Bon. Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LABRANCHE *regardant toujours.*

Le chemin de Flandres ; oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention ?

LABRANCHE.

Je regarde... oui... non... ventrebleu ! feroit-ce lui ?

CRISPIN.

Qui, lui ?

LABRANCHE.

Hélas ! voilà toute la figure.

CRISPIN.

La figure de qui ?

LABRANCHE.

Crispin, mon pauvre Crispin, c'est M. Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis ?

LABRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

LABRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchainés contre la dot.

CRISPIN.

Il vient ici, il va entrer chez monsieur Oronte, & tout va se découvrir.

LABRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible. Vas m'attendre à l'auberge.

(Crispin sort.)

SCÈNE XX.

LABRANCHE, *seul.*

Ce que je crains le plus, c'est que monfieur Oronte ne forte, pendant que je lui parlerai.

SCÈNE XXI.

M. ORGON, LABRANCHE.

M. ORGON à *lui-même.*

Je ne fais quel accueil je vais recevoir de monfieur & de madame Oronte.

LABRANCHE *bas, à lui-même.*

Vous n'êtes pas encore chez eux. (*Haut.*)
Serviteur à monfieur Orgon.

M. ORGON *haut.*

Ah ! je ne te voyois pas, Labranche.

LABRANCHE.

Comment, monfieur, c'est donc ainfi que vous furprenez les gens ! Qui vous croyoit à Paris ?

M. ORGON.

Je fuis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que je parlasse moi-même à monfieur

Oronte, & qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LABRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienféances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver monsieur & madame Oronte.

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LABRANCHE.

Rendez grâces au ciel de me rencontrer ici à propos pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment ! les as-tu déjà vus, toi, Labranche ?

LABRANCHE.

Hé, oui, morbleu, je les ai vus : je fors de chez eux. Madame Oronte est dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi ?

LABRANCHE.

Contre vous. Hé, quoi ! a-t-elle dit, monsieur Orgon nous manque de parole ; qui l'auroit cru ? Ma fille désormais ne doit plus espérer d'établissement.

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille ?

LABRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison ? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnemens bourgeois. « On ne croira point dans le monde, « a-t-elle dit, que Damis ait été obligé d'épouser « une fille de Chartres ; on dira plutôt que « monsieur Orgon a approfondi nos biens, « & que, ne les ayant pas trouvés solides, il a « retiré sa parole. »

M. ORGON.

Fi donc ! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LABRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens. Elle a les yeux dans la tête ; elle ne connoît personne, elle m'a pris à la gorge, & j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et monsieur Oronte ?

LABRANCHE.

Oh ! pour monsieur Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui ; il m'a donné seulement deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, Labranche ; peuvent-ils être capables d'un pareil emportement ; & doivent-

ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils ? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances ?

LABRANCHE.

Pardonnez-moi, je leur ai dit que, monsieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparoit à vous faire un procès, que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison ?

LABRANCHE.

Bon, rendus ! Ils sont bien en état de se rendre. Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres tout-à-l'heure.

M. ORGON.

Non, Labranche, je veux les voir, & leur représenter si bien les choses, que... (*Il va pour entrer chez monsieur Oronte*).

LABRANCHE *le retenant*.

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure ; je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévifager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LABRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils feront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison ; ils feront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LABRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non ; viens Labranche ; je les verrai demain. (*Il sort*).

LABRANCHE.

Je marche sur vos pas.

(*Labranche seul.*)

SCÈNE XXII.

LABRANCHE *seul*.

Ou plutôt je vais trouver Crispin. Nous voilà, pour le coup, au-dessus de toutes les difficultés. Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot : il me fâche de la partager avec un associé ; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'ap-

partient de droit toute entière. Comment tromperai-je Crispin ? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique. Ce fera sa femme une fois : il aime, & il est homme à fuivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je démènerai avec le solide. Mais, non. Rejetons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en fait aussi long que moi. Il pourroit bien quelque jour avoir sa revanche. D'ailleurs, ce feroit aller contre nos loix. Nous autres gens d'intrigues, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes-gens. Voici monsieur Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire ; quel bonheur d'avoir éloigné d'ici monsieur Orgon !
(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monsieur ; Valère est honnête-homme, & vous devez approfondir...

M. ORONTE.

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je fais que vous êtes dans les intérêts de Valère ; & je suis fâché que vous n'ayez pas inventé en-

semble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi, monsieur ! vous vous imaginez...

M. ORONTE.

Non, Lifette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper. Moi ! je suis le plus pauvre génie du monde. Allez, Lifette, dites à Valère qu'il ne fera jamais mon gendre : c'est de quoi il peut affurer messieurs ses créanciers. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LISETTE *seule.*

Ouais ! que signifie tout ceci ? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration. (*Elle rêve.*)

SCÈNE XV.

LISETTE, VALÈRE.

VALÈRE *à lui-même.*

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne fais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point

paroître ici ; car enfin, au lieu de détruire son stratagème, je pourrois l'appuyer.

LISETTE *apercevant Valère.*

Ah, monsieur !

VALÈRE.

Hé bien, Lifette ?

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-tems. Où est la lettre de Damis ?

VALÈRE.

La voici ; mais elle nous fera inutile. Dis-moi plutôt, Lifette, comment va le stratagème.

LISETTE.

Quel stratagème ?

VALÈRE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin ! qu'est-ce que c'est que ce Crispin ?

VALÈRE.

Hé, parbleu ! c'est mon valet.

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALÈRE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette : Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne fais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALÈRE.

Ah, c'en est trop ; je perds patience ; je suis au désespoir.

SCÈNE XVI.

LISETTE, ANGÉLIQUE, M^{me} ORONTE,
VALÈRE.

M^{me} ORONTE.

Je suis bien aise de vous trouver, Valère, pour vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres ?

VALÈRE à *madame Oronte*.

Supposer ; moi, madame ! Qui peut m'avoir rendu un si mauvais office auprès de vous ?

LISETTE à *madame Oronte*.

Hé, madame ! monsieur Valère n'a rien supposé ; il y a de la manigance dans cette affaire.

SCÈNE XVII.

LISETTE, ANGÉLIQUE, M. ORONTE,
M. ORGON, M^{me} ORONTE, VALÈRE.

LISETTE.

Mais voici monsieur Oronte qui revient ;
monsieur Orgon est avec lui. Nous allons tout
découvrir.

M. ORONTE *dans le fond.*

Il y a de la friponnerie là-dedans, monsieur
Orgon.

M. ORGON *dans le fond.*

C'est ce qu'il faut éclaircir, monsieur Oronte.

M. ORONTE *s'approchant, à sa femme.*

Madame, je viens de rencontrer monsieur
Orgon, en allant chez mon notaire : il vient,
dit-il, à Paris pour retirer sa parole ; Damis
est effectivement marié.

M. ORGON *à madame Oronte.*

Cela est vrai, madame ; & quand vous faurez
toutes les circonstances de ce mariage, vous
excuserez...

M. ORONTE.

Monsieur Orgon n'a pu se dispenser d'y con-
sentir. Mais ce que je ne comprends pas,

c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

M^{me} ORONTE à *M. Oronte*.

Cependant il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE à *M. Orgon*.

Et Labranche, ce même valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON à *M. Oronte*.

Labranche, dites-vous? Ah, le pendard! Je ne m'étonne plus s'il m'a tout à l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, & que vous l'aviez maltraité, lui.

M^{me} ORONTE.

Le menteur!

LISETTE *bas, à part*.

Je vois l'enclouûre, ou peu s'en faut.

VALÈRE *bas, à part*.

Mon traître se feroit-il joué de moi?

M. ORONTE.

Nous allons approfondir cela ; car les voici tous deux.

SCÈNE XXVIII & dernière.

LISSETTE, ANGÉLIQUE, M. ORONTE,
CRISPIN, LABRANCHE, M. ORGON,
M^{me} ORONTE, VALÈRE.

CRISPIN.

Hé bien, monsieur Oronte, tout est-il prêt ?
Notre mariage... Ouf ! qu'est-ce que je vois ?

LABRANCHE à *Crispin*.

Ahi, nous sommes découverts, sauvons-nous.
(*Labranche & Crispin veulent se retirer.*)

VALÈRE *les arrêtant*.

Oh ! vous ne nous échapperez pas, messieurs
les maraudeurs, & vous serez traités comme vous
le méritez.

(*Valère met la main sur l'épaule de Crispin,
M. Oronte & M. Orgon se saisissent de
Labranche.*)

M. ORONTE.

Ah, ah ! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON à *Labranche*.

Dis-nous, méchant. Qui est cet autre fripon que tu fais passer pour Damis ?

VALÈRE à *M. Orgon*.

C'est mon valet.

M. ORONTE.

Un valet, juste ciel, un valet !

VALÈRE.

Un perfide qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices !

CRISPIN à *Valère*.

Doucement, monsieur, doucement ; ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON à *Labranche*.

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne ?

LABRANCHE à *M. Orgon*.

Allons, monsieur, allons bride en main, s'il vous plaît, ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudrais soutenir que tu n'es pas un maître fripon ?

LABRANCHE *d'un ton pleureur.*

Je fuis un fripon ; fort bien ! Voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection !

VALÈRE *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord non plus, toi que tu es un fourbe, un scélérat ?

CRISPIN *d'un ton emporté.*

Scélérat, fourbe ; que diable ! Monsieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout.

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres !

M. ORONTE *à Labranche & à Crispin.*

Que direz-vous pour vous justifier, misérables ?

LABRANCHE *à M. Oronte.*

Tenez, voilà Crispin, qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN.

Labranche vous expliquera la chose en deux mots.

LABRANCHE.

Parle, Crispin ; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, Labranche ; tu les auras bientôt défabufés.

LABRANCHE.

Non, non ; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN.

Hé bien ! messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur & madame Oronte de l'alliance de monsieur Orgon, & les mettre par-là dans une disposition favorable pour mon maître ; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire : ce n'est pas ma faute une fois.

M. ORONTE à *Crispin*.

Cependant si on t'avoit laissé faire, tu aurois poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille.

CRISPIN à *M. Oronte*.

Non, monsieur, demandez à Labranche : nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE à *Crispin* & à *Labranche*.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir ; puisque Damis est marié, il étoit inutile que Crispin fît le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Hé bien ! messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocens, faites-nous donc grâce, comme à des coupables. Nous implorons votre bonté. (*Il se met à genoux devant M. Oronte.*)

LABRANCHE *se mettant à genoux.*

Où, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN.

Franchement la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies, pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non, votre audace ne demeurera point impunie.

LABRANCHE à M. Oronte.

Eh ! monsieur ; laissez-vous toucher ; nous vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte.

CRISPIN.

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante.

M^{me} ORONTE.

Ces pauvres garçons me font pitié ; je demande grâce pour eux.

LISETTE *bas, à part.*

Les habiles fripons que voilà !

M. ORGON *à Crispin & à Labranche.*

Vous êtes bien heureux, pendards, que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE.

J'avois grande envie de vous faire punir ; mais puisque ma femme le veut, oublions le passé : aussi-bien je donne aujourd'hui ma fille à Valère, il ne faut songer qu'à se réjouir. (*Aux valets.*) On vous pardonne donc ; & même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je ferai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN *se relevant.*

Oh ! monsieur, nous vous le promettons.

LABRANCHE *se relevant.*

Oui ! monsieur, nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit : mais il en faut faire un meilleur usage ; & , pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires. J'obtiendrai pour toi, Labranche, une bonne commission.

LABRANCHE.

Je vous réponds, monsieur de ma bonne volonté.

M. ORONTE.

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monsieur, [de mériter, par ma complaisance, toutes les bontés du parein.

M. ORONTE.

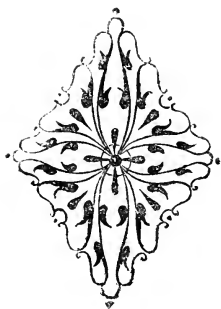
Ne demeurons pas ici plus long-tems. Entrons. J'espère que monsieur Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille.

M. ORGON.

J'y veux danser avec madame Oronte.

*M. Orgon donne la main à M^{me} Oronte,
& Valère à Angélique.*

FIN.



LA TONTINE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Je présentai cette pièce aux Comédiens en 1708. Ils la reçurent, & ils se disposoient à la jouer ; mais je la retirai pour des raisons que le public se passera bien de savoir, & elle n'a été représentée qu'au mois de février 1732.

ACTEURS.

M. TROUSSE-GALANT, médecin.

M. BOLUS, apothicaire.

ÉRASTE, amant de Marianne.

CRISPIN, valet d'Éraсте.

AMBROISE, valet de M. Trouffe-Galant.

MARIANNE, fille de M. Trouffe-Galant.

FROSINE, suivante de Marianne.

TROUPES DE SOLDATS.

La Scène est à Paris, chez M. Trouffe-Galant.



LA TONTINE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.



N vérité, monsieur Trousse-Galant, vous êtes un habile homme. Depuis trente-cinq ans que je suis dans la pharmacie, foi d'apothicaire, je n'ai point vu de médecin qui raisonnât plus solidement que vous.

M. TROUSSE-GALANT.

Je possède, je l'avoue, parfaitement mes auteurs. Je fais la médecine à fond. Personne

n'a pénétré plus avant que moi dans les secrets de la nature... Mais laissons-là les louanges : je ne les puis souffrir. Je vous amène chez moi pour vous parler d'une affaire importante pour nous deux. Vous voulez bien auparavant que je m'informe si, pendant que j'ai été en ville, personne ne m'est venu demander... Frosine, holà ! Frosine !

SCÈNE II.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS,
FROSINE.

FROSINE *accourant à la voix de monsieur Trouffe-Galant.*

Comme vous criez ! hé bien, monsieur, que me voulez-vous ?

M. TROUSSE-GALANT *à Frosine.*

Ne m'est-on pas venu chercher de la part de madame la baronne de Tronfec ?

FROSINE.

Non, monsieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Tant mieux. C'est signe que le dernier remède n'a pas produit un mauvais effet. Et de chez

monfieur Bonnegriffe le procureur, a-t-on envoyé?

FROSINE.

Oui, monfieur.

M. TROUSSE-GALANT.

Bon. C'est pour me dire apparemment que la tifane rafraîchiffante que je lui fis prendre hier au foir, l'a guéri de fa pleurésie.

FROSINE.

Oui; car le pauvre homme eft mort cette nuit. Son maître-clerc en furie eft venu pour vous apprendre cette nouvelle. Il vous a maudit monfieur Bolus & vous. J'ai voulu prendre votre parti. Il m'a dit un million d'injures. Heureusement je fuis faite à cela. Je l'ai écouté de fang-froid.

M. TROUSSE-GALANT.

De quoi peut-on fe plaindre? j'ai fait faigner le malade plus de vingt fois. Je l'ai rafraîchi. Il devoit guérir fuivant nos anciens.

FROSINE.

Et mourir fuivant les modernes.

M. TROUSSE-GALANT.

Retirez-vous, impertinente. Il vous fied bien à vous de parler contre les docteurs en médecine! laissez ce foin-là aux chirurgiens.

Frosine fort.

SCÈNE III

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS.

M. BOLUS.

Entre-nous, monsieur Trouffe-Galant, je n'ai pas bonne opinion de cette tisane rafraîchissante que vous me faites faire pour les pleurétiques.

M. TROUSSE-GALANT.

Effectivement en voilà douze qu'elle m'emporte, sans compter monsieur Bonnegriffe.

M. BOLUS.

Et sans compter aussi madame Trouffe-Galant, votre épouse, à qui vous la baillâtes l'année passée.

M. TROUSSE-GALANT.

Il est vrai.

M. BOLUS.

Ça mériterait quelque attention.

M. TROUSSE-GALANT.

Point du tout. Un bon médecin va toujours son train, sans se rendre à des épreuves qui blessent des principes établis & reçus dans l'école.

M. BOLUS.

C'est une autre chose.

M. TROUSSE-GALANT.

Je n'en démordrai jamais.

M. BOLUS.

Vous ferez sagement.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons à l'affaire dont je veux vous parler. Vous savez, monsieur Bolus, que je vous ai toujours regardé comme mon meilleur ami.

M. BOLUS.

Vous me rendez justice. J'étois bien serviteur de feu monsieur votre père, & c'est moi qui lui ai fourni les drogues dans la maladie dont il est mort.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en suis redevable. Aussi je ne perds pas une occasion de vous en marquer ma reconnaissance & de vous faire plaisir. J'ordonne beaucoup de remèdes.

M. BOLUS.

Oh ! pour cela, oui.

M. TROUSSE-GALANT.

Je purge votre boutique de toutes vos drogues inutiles ; & , quand il s'agit de faire entrer dans mes ordonnances des drogues chères, je ne manque pas d'en mettre toujours cinq ou six scrupules plus qu'il ne faut,

M. BOLUS.

Et moi, j'en mets toujours sept ou huit moins que vous n'en ordonnez. Par-là je fauve la vie au malade, & conserve votre réputation.

M. TROUSSE-GALANT.

De plus, comme nous en sommes convenus, j'ordonne des remèdes imaginaires, que je dis qu'on ne trouve que chez vous. Je loue la bonté, la propreté & la fidélité de vos compositions.

M. BOLUS.

De mon côté je ne m'épargne point à vous louer. Je rapporte de vous des cures extraordinaires, dont j'affure avoir été témoin.

M. TROUSSE-GALANT.

C'est ainsi qu'il faut en user.

M. BOLUS.

Et je vous envoie tous les malades qui viennent dans ma boutique, en vous élevant jusqu'aux nues, & en décriant tous les autres médecins de Paris sans exception.

M. TROUSSE-GALANT.

Enfin, nous nous rendons mutuellement tous les services qu'un médecin & un apothicaire bien unis ont coutume de se rendre. Oh ! ça, pour achever de cimenter notre amitié, vous ne devinerez jamais ce que je me suis avisé de faire. J'ai mis dix mille francs à la tontine,

M. BOLUS.

A la tontine, vous !

M. TROUSSE-GALANT.

Non sur ma tête ; mais sur celle d'un garçon de soixante ans, à qui vous n'en donneriez pas quarante. C'est le parent d'un de mes fermiers ; un homme d'une complexion vigoureuse, & qu'il a fortifiée encore par quelques campagnes qu'il a faites, tant en Allemagne qu'en Italie.

M. BOLUS.

Hé bien ?

M. TROUSSE-GALANT.

J'ai placé mon argent sous son nom ; après quoi, nous avons passé, par-devant notaire, un bon acte, par lequel il me cède à moi & aux miens, tout ce qui doit lui revenir de la tontine : comme de mon côté je m'engage à le nourrir chez moi toute sa vie.

M. BOLUS.

Cela n'est pas mal imaginé.

M. TROUSSE-GALANT.

Un garçon de cette nature-là entre mes mains deviendra immortel.

M. BOLUS.

Il n'en faut nullement douter.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais, supposons qu'il ne vive que... mettons les choses au pis-aller, cent ans, par exemple.

M. BOLUS.

Au pis-aller, oui, cent ans.

M. TROUSSE-GALANT.

N'est-il pas certain que, dans quinze ou vingt ans d'ici, il se trouvera doyen de sa classe?

M. BOLUS.

Selon toutes les apparences.

M. TROUSSE-GALANT.

Cinq ans après, il ne restera plus que lui. Par conséquent, je jouirai de tout le revenu pendant vingt bonnes années.

M. BOLUS.

Ce raisonnement est clair. Ah ! que vous avez fait un bon emploi de votre argent ! Quand vous l'auriez mis au denier deux il ne feroit pas mieux placé.

M. TROUSSE-GALANT.

Je suis ravi que vous approuviez ce projet de fortune. Vous y êtes intéressé au moins ; car j'ai résolu de vous faire épouser ma fille.

M. BOLUS.

Monfieur, c'est un honneur que...

M. TROUSSE-GALANT.

Laiffrons-là les compliments. Et, pour dot, je vous donne la moitié de ce revenu immense qui ne fauroit nous échapper. Je vais vous faire voir le garçon dont il s'agit. Vous conviendrez que c'est une pâte d'homme excellente. (*Il rentre chez lui pour un moment.*)

SCÈNE IV.

M. BOLUS *seul*.

Que ce docteur a d'esprit ! il y a des gens qui le croient un peu fou, mais ce qu'il vient de faire va bien les défabufer.

SCÈNE V.

M. TROUSSE - GALANT, M. BOLUS,
AMBROISE.

M. TROUSSE-GALANT *revenant avec Ambroïse,*
à M. Bolus.

Considérez-moi ce garçon-là. Vit-on jamais de corps mieux proportionné ?

M. BOLUS *à M. Trouffe-Galant.*

Non ; il a tout l'embonpoint nécessaire.

M. TROUSSE-GALANT.

Que dites-vous de ces yeux ?

M. BOLUS.

Ah ! qu'ils font vifs !

M. TROUSSE-GALANT.

Comment trouvez-vous sa charnure ?

M. BOLUS.

Admirablement belle.

M. TROUSSE-GALANT à *Ambroïse*.

Ouvre la bouche. (*A M. Bolus.*) Voyez ces dents : qu'elles font saines & bien rangées !

M. BOLUS.

Il n'en a pas perdu une.

M. TROUSSE-GALANT à *Ambroïse*.

Fais un peu entendre ta voix.

AMBROÏSE.

Hem, hem, hem.

M. BOLUS.

C'est un tonnerre ! La bonne constitution !

M. TROUSSE-GALANT à *M. Bolus*.

Tâtez-lui le poulx. Il l'a ferme & toujours égal.

M. BOLUS *ayant tâté le poulx d'Ambroïse*.

Il a tous les signes d'une longue vie,

M. TROUSSE-GALANT.

Regardez cette poitrine.

M. BOLUS.

Quelle largeur ! Que vous avez fait-là une bonne affaire, monsieur le docteur !

M. TROUSSE-GALANT.

Nous allons nous enrichir, monsieur Bolus.

M. BOLUS.

C'est un Pérou que nous avons là.

M. TROUSSE-GALANT à *Ambroise*.

Parle, Ambroise, dis-moi : hier au soir, lorsque tu te mis au lit, fus-tu long-tems sans t'endormir ?

AMBROISE à *M. Trouffe-Galant*.

D'abord que j'eus la tête sur le chevet, crac, je m'affoupis.

M. BOLUS.

Sommeil aisé.

AMBROISE.

Et je ne me suis éveillé que fort tard ce matin.

M. TROUSSE-GALANT à *M. Bolus*.

Et profond ; avec un appétit toujours égal & que j'ai soin de soumettre aux règles de la sobriété,

AMBROISE.

Oh ! pour cela, monsieur le docteur, vous me faites vivre bien sobrement... (*Il bâille.*)

M. TROUSSE-GALANT.

Comme il bâille ! Hom ! ce bâillement ne signifie rien de bon. Cela dénote une plénitude de vaisseaux, la tension des muscles, l'extension du diaphragme avec un épanchement irrégulier des esprits animaux. Il faut remédier à ce dérangement par une copieuse saignée.

AMBROISE *d'un ton pleureur.*

Encore une saignée, miséricorde !

M. TROUSSE-GALANT.

Précédée d'un lavement composé de plantes émollientes, pour empêcher que les fucs grossiers ne succèdent au sang que l'on doit tirer. Allez vite, monsieur Bolus, préparez vous-même ce clistère, & l'apportez.

M. BOLUS.

Je ferai bientôt de retour.

M. TROUSSE-GALANT.

Le plutôt qu'il vous sera possible. L'affaire est sérieuse, & veut de la diligence.

M. Bolus fort.

SCÈNE VI.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE.

AMBROISE.

Ne vous lasserez-vous point de me tourmenter, monsieur le docteur ? Il n'y a que trois jours que je suis entre vos mains, vous m'avez déjà fait saigner deux fois.

M. TROUSSE-GALANT.

Le sang n'est pas nécessaire à la conservation de la vie. Je fais ce que je fais. J'ai plus d'intérêt que tu vives que toi-même. Écoute, mon ami, aussitôt que tu auras été saigné, je te ferai bien déjeuner.

AMBROISE.

Ah ! bon pour cela.

M. TROUSSE-GALANT.

Je te veux donner quelque chose d'appétissant. Que mangerois-tu bien, par exemple ?

AMBROISE.

Je mangerois bien d'une bonne fricassée de pieds de mouton.

M. TROUSSE-GALANT.

Fi ! Quel mauvais génie te pousse à désirer

un aliment si détestable. C'est une chair visqueuse & adhérente à l'estomach.

AMBROISE.

Il me semble pourtant avoir ouï dire que les apothicaires en faisoient des gelées.

M. TROUSSE-GALANT.

D'accord. Mais, entre nous, ils les vendent & les font passer pour des fucs & des précis de viandes exquisés.

AMBROISE.

Hé bien ! faites-moi mettre à la broche une bonne Oie.

M. TROUSSE-GALANT.

Rien n'est plus indigeste.

AMBROISE.

Donnez-moi donc des fauciffes de cochon.

M. TROUSSE-GALANT.

Cela est trop salé.

AMBROISE.

Trop salé, trop doux, trop crud, trop cuit ; que diable voulez-vous donc que je mange ?

M. TROUSSE-GALANT.

Une once de fromage mou.

AMBROISE.

Du fromage mou !

M. TROUSSE-GALANT.

Avec deux ou trois verres de tisane hépatique.

AMBROISE.

Je suis mort. Je suis enterré.

SCÈNE VII.

M. TROUSSE-GALANT, AMBROISE,
FROSINE.

FROSINE.

Monfieur, il y a là-bas un homme qui demande à vous parler.

M. TROUSSE-GALANT *fortant*.

Voyons ce qu'il nous veut.

SCÈNE VIII.

AMBROISE, FROSINE.

AMBROISE *soupirant*.

Ahi !

FROSINE.

Tu soupirez ! D'où vient cela, mon pauvre Ambroise ?

AMBROISE.

On va me faigner encore & me donner...

(Il fait le geste de donner un lavement.)

FROSINE.

Qu'as-tu donc ?

AMBROISE.

On dit que j'ai l'extension du diaphragme, les muscles, & je ne fais combien d'autres maux encore ; & , si, pourtant je ne sens rien de tout cela.

FROSINE.

Tant pis, mon ami, tant pis, quand on ne sent point son mal.

AMBROISE.

Depuis que je suis dans cette maison, j'ai perdu plus de sang que dans toutes mes campagnes.

FROSINE.

Je le crois.

AMBROISE.

Monsieur Trouffe-Galant prétend me faire survivre à toute ma classe : mais s'il continue à me traiter comme il le fait, il ne touchera pas seulement le premier quartier.

FROSINE.

La chose est possible.

AMBROISE.

Dites plutôt assurée. Quand j'échapperois à la faignée, je n'échapperai point à la diète.

FROSINE.

Il est constant que la frugalité règne dans tes repas.

AMBROISE.

Hé ! comment diable y résister ? Il me tient enfermé & me traite en malade, il rogne & compte mes morceaux. Il me défend même le vin. Maugrebleu de ses principes ! Il feroit mieux de laisser agir la nature.

FROSINE.

En effet, défendre le vin à un rentier de la troisième classe, c'est défendre les femmes à un homme de la seconde.

AMBROISE.

Frosine, ma chère Frosine, es-tu capable de pitié ?

FROSINE.

Sans doute. Que puis-je faire pour toi ?

AMBROISE.

Tu disposes de tout dans la maison. Si tu veux me donner une bouteille de vin, je te devrais la vie.

FROSINE.

Le ciel m'en préserve ! Puisqu'on t'interdit le vin, c'est une preuve que le vin t'est contraire.

AMBROISE.

Je t'en conjure à genoux.

FROSINE.

Prière inutile.

AMBROISE.

Donne-moi seulement une chopine.

FROSINE.

Pas une goutte.

AMBROISE.

Ah, cruelle ! si je n'avois que vingt-cinq ans, tu m'offrirois la clef de la cave.

FROSINE.

Je n'en voudrois pas jurer.

SCÈNE IX.

AMBROISE, FROSINE, M. TROUSSE-
GALANT.

M. TROUSSE-GALANT *voyant Ambroise aux
genoux de Frosine.*

Oh, oh ! monsieur Ambroise ! comme vous vous passionnez ! tudieu ! ce n'est pas ainsi

qu'on doit se préparer à recevoir un lavement. Allons, retournez à votre chambre, & vous y tenez tranquille, en attendant monsieur Bolus. Voyez un peu le drôle ! il lui en faut vraiment !

Ambroïse rentre.

SCÈNE X.

M. TROUSSE-GALANT, FROSINE.

FROSINE.

Vous ne savez pas, monsieur, ce qu'il me demandoit à genoux ?

M. TROUSSE-GALANT.

Cela n'est pas difficile à deviner. Ah, le pendard !

FROSINE.

Il croyoit m'enjoler, avec ses paroles douces & suppliantes ; mais je ne suis pas fille à me laisser aller.

M. TROUSSE-GALANT.

Fort bien, Frosine ; point de faiblesse humaine.

FROSINE.

Je l'aurois laissé crever plutôt que de lui rien accorder.

M. TROUSSE-GALANT.

Il faut bien t'en garder... Je prétends qu'il vive avec une retenue...

FROSINE *à part*.

Nous ne nous entendons pas.

M. TROUSSE-GALANT.

Oh ! ça, Frosine, on me vient chercher pour aller voir un gros chantre qui a la fièvre, & qui ne veut point boire de tisane ; mais avant que je sorte, je ferois bien aise de parler à ma fille : fais-la descendre.

SCÈNE XI.

M. TROUSSE-GALANT *seul*.

Je pourrois trouver un parti plus considérable pour Marianne que monsieur Bolus ; quelque gentilhomme ruiné, par exemple, ou quelque conseiller ; mais il me faudroit payer les dettes de l'un, ou acheter la charge de l'autre ; au lieu que je me défais de ma fille à meilleur marché.

SCÈNE XII.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE,
FROSINE.

MARIANNE.

Que fouhaitez-vous de moi, mon père ?

M. TROUSSE-GALANT à *Marianne*.

Vous apprendre une chose, qui, je crois, ne vous fera pas défagréable : j'ai résolu de vous marier. Je vous ai choisi pour époux un homme qui ne vous donnera que de la fatifaction, un homme qui a toute la fageffe imaginable.

MARIANNE *en foupirant*.

O ciel !

FROSINE *en foupirant*.

Ahi !

M. TROUSSE-GALANT *regardant fa fille*.

Il a toute la prudence...

MARIANNE *bas*.

Que je fuis malheureufe !

M. TROUSSE-GALANT *regardant Frosine*.

Toute la maturité d'efprit.

FROSINE *bas*.

Nous voilà bien partagées !

M. TROUSSE-GALANT.

Ouais ! Que fignifie donc ceci, s'il vous plaît ? Je ne vous ai point encore nommé le gendre dont j'ai fait choix ; je ne vous en dis que du bien, & vous faites toutes deux la grimace.

FROSINE à *M. Trouffe-Galant*.

Ce n'est pas le bien que vous en dites qui

nous chagrine ; c'est le désagrément qui y est attaché.

M. TROUSSE-GALANT à *Frosine*.

Comment ! le désagrément ?

FROSINE.

Eh ! oui, monsieur, ces bonnes qualités ne conviennent qu'à un vieillard. Faites-nous plutôt un vilain portrait de quelque joli jeune homme.

M. TROUSSE-GALANT.

Mais ce n'est point un vieillard que je destine à ma fille ; c'est monsieur Bolus.

MARIANNE *avec surprise*.

Monsieur Bolus !

FROSINE *sur le même ton*.

Monsieur Bolus !

M. TROUSSE-GALANT.

Oui, monsieur Bolus. Il n'a que cinquante ans. Ce n'est qu'à cet âge-là que l'on commence d'avoir du mérite.

FROSINE.

Un homme de mérite ne convient donc point à mademoiselle Marianne ; & je vais vous le prouver. Pour connoître le prix d'un époux plein de mérite & de raison, ne faut-il pas que l'épouse ait l'esprit mûr ? Or, mademoi-

felle ne l'a pas encore ; mais si vous lui donnez à présent un jeune homme, dans vingt ans d'ici elle aura de la raison & un mari raisonnable.

M. TROUSSE-GALANT.

Le beau raisonnement ! Une fille sage ne doit point examiner l'époux qu'on lui propose ; elle ne doit considérer que le plaisir de faire une chose agréable à son père. Entendez-vous, Marianne ? Qu'à mon retour je vous trouve disposée à recevoir la main de monsieur Bolus. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

L'as-tu bien entendu, Frosine ? Est-il un malheur égal au mien ? Ce n'est pas assez de perdre l'espérance d'être à Érasme, il faut encore me résoudre à devenir femme de monsieur Bolus.

FROSINE.

La pilulle est amère assurément.

MARIANNE.

Érasme, cher Érasme, quel fera ton désespoir quand tu fauras cette nouvelle !

FROSINE.

Hélas ! je crois déjà le voir qui s'afflige avec vous. Quelle vive douleur paroît dans ses yeux ! Que de pleurs coulent des vôtres ! j'en ai le frisson pour le vieil apothicaire.

MARIANNE.

Que tu plaifantes mal à propos !

FROSINE.

Je ne plaifante point. Je ne fais, comme vous, que me représenter l'avenir : mais je le regarde dans un point de vue différent. Vous n'envisagez que le désespoir, & moi que la consolation. Je lis dans l'avenir plus agréablement que vous.

MARIANNE.

Tu te trompes, Frofine. Si je suis assez malheureuse pour être à monsieur Bolus, j'en gémirai sans doute, mais je remplirai mon sort. Plus j'aurai à souffrir, plus ma vertu s'affermira.

FROSINE.

Je fais bien que la vertu s'épure dans les souffrances ; mais elle s'y laisse aussi quelquefois corrompre.

MARIANNE.

J'entends du bruit. Quelqu'un vient.

SCÈNE XIV.

MARIANNE, FROSINE, ÉRASTE,
CRISPIN.

FROSINE à *Marianne*.

Eh ! mademoiselle, c'est Éraсте !

CRISPIN.

C'est lui-même, Frosine, & ton aimable
Crispin.

FROSINE à *Eraсте & à Crispin*.

Vous arrivez ici, messieurs, fort à propos
pour nous aider à détourner l'orage qui nous
menace. Monsieur Trouffe-Galant a promis sa
fille à monsieur Bolus.

CRISPIN.

A ce vieux camard d'apothicaire qui travaille
dans sa boutique avec des lunettes ?

FROSINE.

Justement.

ÉRASTE.

Cela est-il possible ?

FROSINE.

Si possible, que ce mariage se doit faire
incessamment.

ÉRASTE à *Marianne*.

Hé ! mademoiselle, vous laisserez-vous entraîner à l'autel, sans faire le moindre effort en ma faveur ?

MARIANNE.

Quels efforts, Éraсте, pouvez-vous attendre de moi ?

CRISPIN.

Parbleu ! mesdames, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'à notre auberge. Nos chevaux sont tout prêts..... Nous vous enleverons toutes deux.

FROSINE.

C'est bien dit. Laissons-nous enlever. Tout est pardonnable dans le premier mouvement.

MARIANNE.

Vous extravaguez, Frosine.

ÉRASTE.

Crispin, je t'en conjure, cherche dans ta tête quelque stratagème qui puisse prévenir cette union funeste.

CRISPIN.

C'est à quoi je vais rêver. Rêve aussi de ton côté, Frosine, toi qui es d'une si grande ressource pour les coups de partie.

FROSINE à *Crispin*.

J'y consens. Échauffons-nous à l'envi l'imagination.

CRISPIN.

Hé bien ! qu'imagines-tu ?

FROSINE.

Oh ! donne-toi patience.

CRISPIN.

Peste soit de l'esprit bouché ! Je ne rêve pas si long-tems, moi. J'ai déjà trouvé le meilleur expédient...

FROSINE.

Voyons.

CRISPIN.

Il n'y a qu'à brouiller monsieur Bolus avec monsieur Trouffe-Galant. N'est-ce pas un moyen sûr de rompre le mariage qu'ils ont arrêté ensemble ?

FROSINE.

Sans contredit.

ÉRASTE.

Cela me paroît bien pensé.

CRISPIN à *Éraste*.

N'est-ce pas ? Oh ! les ruses ne me coûtent rien.

FROSINE.

Mais tu ne dis pas de quelle manière on pourra les brouiller.

CRISPIN.

Ah ! vous avez raison. Comment pourrions-nous en venir à bout ? Attendez : quelque malade depuis peu ne feroit-il pas mort entre leurs mains ?

FROSINE.

Oui vraiment ; ils viennent d'expédier monsieur Bonnegriffe, le procureur.

CRISPIN.

Cela est heureux. Il faut dire à monsieur Trouffe-Galant que monsieur Bolus dit que c'est l'ordonnance du médecin qui a fait mourir le malade, & l'on dira en même tems à l'apothicaire que le médecin rejette la faute sur la composition.

ÉRASTE.

J'approuve cette idée.

FROSINE.

Elle ne vaut rien.

MARIANNE à *Frosine*.

Pourquoi donc ?

FROSINE à *Marianne*.

Elle ne vaut rien, vous dis-je. Monsieur Bolus & monsieur Trouffe-Galant sont intimes amis. Il y a dix ans qu'ils tuent les plus honnêtes gens de Paris, sans avoir le moindre démêlé

sur cela, & vous voulez qu'ils se brouillent pour un procureur?

CRISPIN.

Il me vient un autre artifice. Oh! pour celui-ci, il est immanquable. Est-il vrai que monsieur Trouffe-Galant a mis dix mille francs à la tontine, sur la tête d'un payfan?

FROSINE à *Crispin*.

Rien n'est plus véritable.

CRISPIN.

Tant mieux. Cela m'inspire un dessein dont je tiens la réussite infaillible. Je voudrois parler à ce payfan.

FROSINE.

Tu vois la porte de sa chambre. Tu peux entrer. Il est seul.

CRISPIN *entrant dans la chambre d'Ambroise*.

Cela suffit. Laisse-moi faire.

SCÈNE XV.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE.

MARIANNE.

Quel peut être le stratagème qu'il médite?

FROSINE à *Marianne*.

Je ne fais ; mais Crispin est un fripon des plus adroits.

ÉRASTE.

Et j'espère que Frosine secondera son industrie.

FROSINE à *Éraste*.

De tout mon pouvoir, & comptez que, si nous n'écartons pas monsieur Bolus, nous retarderons du moins son mariage.

MARIANNE *embrassant Frosine*.

Tu me rappelles à la vie, Frosine.

ÉRASTE *embrassant à son tour Frosine*.

Avec quel transport je me livre à l'espérance que tu nous donnes !

FROSINE.

Je le vois bien.

MARIANNE.

Que ne te devrai-je point, si tu m'arraches à l'odieux mari que mon père me destine ?

FROSINE à *Marianne*.

Nous vous en déferons.

ÉRASTE.

Quelle obligation ne t'aurai-je pas, si tu rends à ma tendresse la divine Marianne ?

FROSINE.

Les pauvres enfans ! ce feroit grand dommage de les féparer ; ils ne demandent qu'à fe joindre.

ÉRASTE.

Voici Crispin qui vient.

SCÈNE XVI.

MARIANNE, ÉRASTE, FROSINE,
CRISPIN.

CRISPIN *au fond du théâtre, parlant
à Ambroïse.*

Oui, tu n'as qu'à faire ce que je t'ai dit, & tu feras délivré de la tyrannie de monfieur le docteur. Jufqu'au revoir. Adieu.

FROSINE *à Crispin.*

Quoi ! tu as déjà entretenu Ambroïse

CRISPIN *à Frosine.*

Je n'avois que deux mots à lui dire. Je l'ai prévenu. Il jouera bien fon rôle, & tout ira le mieux du monde. Mademoifelle Marianne fera, dès aujourd'hui, débarrassée de fon galant furanné, & mariée à mon maître. Et toi, Fro-

fine, je te permets d'élever ta pensée jusqu'à ma possession.

FROSINE.

Hé ! comment prétends-tu faire tous ces miracles ?

CRISPIN.

Je me déguiserai en colonel. Mon maître fera mon major ; & comme monsieur Trouffe-Galant ne nous connoît point, parce que, toutes les fois que nous entrons ici, nous prenons le tems qu'il est chez les malades, je viendrai le consulter sur une maladie supposée... (*Après avoir parlé bas à Frosine.*) Hé bien ! Frosine, toi qui te connois en inventions, que dis-tu de celle-là ?

FROSINE.

Je l'approuve, & c'est tout dire.

ÉRASTE à *Crispin*.

Mais dites-nous donc ce que c'est ?

CRISPIN à *Érasle*.

Je vous en instruirai. Retirons-nous. Les momens sont chers. Je vais tout disposer pour l'exécution de mon projet. (*A Marianne.*) Sans adieu, la belle. (*A Frosine.*) Jusqu'à tantôt, Grifette. (*A Érasle.*) Vous, major, suivez-moi.

Érasle & Crispin sortent.

SCÈNE XVII.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Et tu crois, Frosine, que l'entreprise de Crispin réussira ?

FROSINE.

Indubitablement.

MARIANNE.

Ne me laisse pas languir plus long-tems.
Apprends-moi...

FROSINE.

Chut. Nos amoureux ont bien fait de fortir.
Voici monsieur Bolus. Secondez-moi seulement,
& feignez d'être ravie de l'épouser.

MARIANNE.

Quelle contrainte !

FROSINE.

Ne vous plaignez pas. C'est en être quitte
à bon marché.

SCÈNE XVIII.

MARIANNE, FROSINE, M. BOLUS.

FROSINE.

Ah, ah ! monsieur Bolus, nous avons appris de vos nouvelles ! vous voulez donc épouser ma maîtresse !

M. BOLUS à *Frosine*.

C'est monsieur le docteur qui s'est mis en tête ce mariage. Pour moi, je n'aurois jamais pensé à mademoiselle Marianne, à cause de la disproportion de nos âges.

FROSINE.

Comment, la disproportion ! Vous vous moquez, monsieur Bolus. Savez-vous bien que vous avez toute la fraîcheur d'un homme de vingt-cinq ans !

M. BOLUS.

Oh ! pour à l'égard de ça, je suis encore assez verd, oui.

FROSINE *lui ôte son manteau, & il paroît avec une serviette nouée autour du corps, & une feringue passée dedans.*

FROSINE.

Vous êtes tout aimable. Vous avez les traits

réguliers, le teint beau, l'air noble, de la bonne grâce dans les manières ; & pour la taille, vous en pouvez juger, mademoiselle ; qu'en dites-vous ?

MARIANNE à *Frosine*.

Il est fait à peindre assurément.

FROSINE à *Marianne*.

Cette feringue lui sied à ravir.

MARIANNE.

Elle lui convient mieux qu'une épée.

FROSINE.

Et l'écharpe la plus galante n'auroit pas meilleur air que cette serviette entortillée.

MARIANNE.

Voilà un homme bien ragoutant.

M. BOLUS à *Marianne*.

Il m'est grandement doux, ma belle, d'entendre ces paroles de votre propre bouche : elles distillent dans mon ame un sirop amoureux. Oui, mignonne, je sens naître pour vous déjà toute l'inclination que j'avois pour ma défunte femme. Ne vous a-t-on pas dit, pouponne, de quelle façon nous vivions ensemble, mon épouse & moi ?

MARIANNE à *M. Bolus*.

Non, je vous assure.

M. BOLUS.

C'étoit une union parfaite que la nôtre.

FROSINE à *M. Bolus*.

Contez, contez-nous cela : s'il vous plaît, monsieur : c'est ma folie que d'entendre parler des bons ménages ; ils sont si rares !

M. BOLUS.

Madame Bolus avoit pour moi une affection toute cordiale.

FROSINE.

Vous la méritiez bien, vraiment.

M. BOLUS.

De mon côté, pour correspondre à sa tendresse, j'avois un soin tout particulier de sa santé. Je n'attendois pas qu'elle fût malade pour lui bailler des remèdes. Tous les jours, par précaution, je lui faisois prendre quelque médecine.

FROSINE.

Le charmant petit homme !

M. BOLUS.

Dès qu'elle avoit le moindre mal, je redoublas mes soins & mes recettes. Hélas, la pauvre femme ! elle n'a pas vécu long-temps.

FROSINE.

Je le crois bien.

M. BOLUS.

Elle étoit d'une complexion trop délicate ; mais, si elle est morte, je vous proteste que ce n'est pas faute de remèdes.

FROSINE.

Non ; c'est plutôt la faute des remèdes.

M. BOLUS.

Tant qu'il est resté un souffle de vie, je ne lui ai point épargné les drogues de ma boutique.

FROSINE.

Ah, mademoiselle, quel mari !

MARIANNE.

Il est bien digne des sentimens que j'ai conçus pour lui.

M. BOLUS.

Vous me flattez, mon ange.

FROSINE.

Non, monsieur, je vous jure qu'elle ne vous flatte point.

M. BOLUS.

J'aurois pour vous, bouchonne, les mêmes soins & la même attention que j'ai eus pour la défunte.

MARIANNE.

Que cette promesse est engageante !

M. BOLUS.

Tous les jours, soir & matin, je vous donnerai une petite douceur.

FROSINE.

Cela lui fera plaisir.

M. BOLUS.

Adieu, belle aître ; je suis obligé de vous quitter pour aller trouver Ambroise. Que j'ai d'impatience de vous voir annexée à ma personne ! Quand j'y pense seulement, j'en suis tout joyeux.

FROSINE.

Vous aimez les plaisirs de l'imagination.

M. BOLUS à *Frosine*.

Oui ; mais j'aime encore mieux les plaisirs topiques.

FROSINE à *part*.

Le vieux coquin !

SCÈNE XIX.

MARIANNE, FROSINE.

MARIANNE.

Frosine, quel mortel ! J'ai pour lui plus d'aversion que je n'ai d'amour pour Érasme.

FROSINE.

Vous le haïssez donc bien ?

MARIANNE.

Plutôt que de l'épouser, je me sens capable de me porter aux dernières extrémités.

FROSINE.

Soyez toujours dans cette disposition : elle ne nous fera pas inutile, si nous ne pouvons faire les choses plus honnêtement.

MARIANNE.

Tais-toi, folle : mon père vient.

FROSINE.

Continuons à diffimuler.

SCÈNE XX.

MARIANNE, FROSINE, M. TROUSSE-
GALANT.

M. TROUSSE-GALANT.

Hé bien, Frosine ? dans quelle résolution est votre maîtresse ?

FROSINE à *M. Trouffe-Galant*.

Dans la résolution de vous obéir. Oh ! vraiment, nous avons bien changé de sentiment

depuis tantôt. Nous avons fait attention aux discours judicieux que vous nous avez tenus. Savez-vous bien, monsieur, que vous nous avez mises dans le goût des vieillards.

M. TROUSSE-GALANT *fouriant*.

Tout de bon ?

FROSINE.

Demandez à monsieur Bolus de quelle manière nous l'avons reçu. Nous n'avons présentement des yeux que pour la vieilleffe.

M. TROUSSE-GALANT.

Je ne fais si tu parles sérieusement ; mais dans le fond, il est certain qu'un homme d'un âge un peu avancé vaut mieux que...

FROSINE.

Cent mille fois. Je voudrois qu'on me présentât d'un côté quelque beau vieillard, & de l'autre un jeune morveux de mousquetaire ; je ne balancerois pas, monsieur, je vous l'affure.

M. TROUSSE-GALANT.

En effet, un vieillard a mille complaisances pour sa femme.

FROSINE.

Eh ! oui : au lieu qu'un jeune homme n'en a que pour celle de son voisin. Le vieux mari nous laisse son bien en mourant, & l'autre ne meurt souvent qu'après avoir mangé le nôtre.

M. TROUSSE-GALANT.

Cette fille quelquefois ne raisonne pas mal. Enfin, Marianne, je suis ravi que vous n'ayez plus de répugnance à épouser M. Bolus.

MARIANNE *bas, à elle-même.*

Ah ! que plutôt mille coups de poignard...

M. TROUSSE-GALANT.

Que dit-elle entre ses dents de coups de poignard, Frosine ?

FROSINE.

Elle dit qu'elle se poignardera, monsieur, si on ne lui donne monsieur Bolus : elle en est folle au moins.

M. TROUSSE-GALANT.

Voilà une passion qui est venue bien brusquement !

FROSINE.

Et une passion légitime encore !

M. TROUSSE-GALANT.

Mais c'est une fureur, Frosine.

FROSINE.

Affurément. Quand vous lui auriez défendu d'aimer monsieur Bolus, elle ne l'aimerait pas davantage.

SCÈNE XXI.

M. TROUSSE-GALANT, MARIANNE,
FROSINE, ÉRASTE; CRISPIN *déguisé*.

M. TROUSSE-GALANT.

Quels gens viennent ici ?

FROSINE.

Ce sont deux espèces d'officiers.

CRISPIN à *M. Trouffe-Galant*.

Je cherche monsieur Trouffe-Galant. On dit que c'est une figure boursofflée, une figure ténébreuse. Il faut que ce soit vous.

M. TROUSSE-GALANT à *Crispin*.

C'est moi-même.

CRISPIN.

Ah ! monsieur, que je vous embrasse. Comment ! on ne parle que de vous dans le monde ! On dit que vous êtes un habillissime, & que vos ordonnances sont écrites en beau latin.

M. TROUSSE-GALANT.

Monsieur !

CRISPIN *montrant Marianne & Frosine*.

Hé ! qui sont ces aimables personnes ?

M. TROUSSE-GALANT.

L'une est ma fille, & l'autre sa fuivante.

CRISPIN.

Pour vous montrer que j'honore tout ce qui vous appartient, je veux aussi les embrasser.
(*Il va pour les embrasser.*)

MARIANNE à *Crispin*, le repoussant.

Tout beau, monsieur l'officier.

FROSINE à *Crispin*.

Vous nous prenez pour vos hôtes.

M. TROUSSE-GALANT à *part*.

Ces gens-là sont bien familiers.

CRISPIN.

N'avez-vous qu'une fille ?

M. TROUSSE-GALANT.

Non, monsieur.

CRISPIN.

Tant-pis. Quand elles sont tournées comme celle-là, la marchandise est de défaite.

M. TROUSSE-GALANT.

Aussi vais-je, Dieu aidant, la marier à un apothicaire de mes amis.

CRISPIN.

Fort bien. Vos malades n'ont qu'à s'attendre à beaucoup de clistères & de purgations.

M. TROUSSE-GALANT.

Ils n'en manqueront pas.

CRISPIN.

Plus je regarde votre fille, & plus je trouve qu'elle vous reffemble.

M. TROUSSE-GALANT.

Vous vous moquez.

CRISPIN.

Foi de héros ! c'est votre portrait en mignature ; vous avez tous deux les mêmes yeux, quoique de couleur différente. Son petit nez deviendra grand comme le vôtre ; visage ovale, visage long, il faut avouer qu'il y a des reffemblances étonnantes dans certaines familles.

M. TROUSSE-GALANT.

Venons, s'il vous plaît, monsieur, à ce qui vous amène ici.

CRISPIN.

Vous avez-là une fervante qui me lorgne. Il faut que je fois né pour faire le bonheur d'une foubrette ; car elles m'agacent toutes.

M. TROUSSE-GALANT.

Monsieur, de grâce, dites-moi qui vous êtes.

CRISPIN.

Je suis colonel, & vous voyez avec moi mon major. Je viens vous consulter sur une maladie.

MARIANNE *s'en allant.*

Adieu, monfieur le colonel.

CRISPIN.

Pourquoi vous en allez-vous, les belles ?

FROSINE *s'en allant.*

Nous ne voulons point entendre la conversation d'un officier qui consulte un médecin.

SCÈNE XXII.

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE,
CRISPIN.

CRISPIN à *M. Trouffe-Galant.*

Je vous dirai, monfieur, fans me vanter, que je fuis autant eftimé dans nos troupes, que redouté chez les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT à *Crispin.*

J'en fuis bien aife, & je vous en félicite.

CRISPIN.

Quand il y a quelque coup hardi à tenter, on en honore mon audace. Demandez-le plutôt à mon major.

ÉRASTE à *M. Trouffe-Galant.*

Cela eft vrai.

M. TROUSSE-GALANT.

Je veux le croire.

CRISPIN.

J'ai donc de la gloire de reste & de la réputation tant qu'il vous plaira ; mais vous savez que le corps n'est pas de fer.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous en réponds.

CRISPIN.

Je rapporte d'Allemagne un asthme que j'ai gagné en poursuivant les ennemis.

M. TROUSSE-GALANT.

La cause de votre mal est glorieuse.

CRISPIN.

Voici de quelle manière cet accident m'est arrivé. Je rencontre un parti ennemi, je l'attaque ; il résiste : je redouble mes efforts ; il plie, & prend enfin la fuite. Je le poursuis ; mais tout-à-coup je me sens obligé de m'arrêter. L'haleine me manque. Je bats des flancs. On dit que j'avois les avives. C'étoit un asthme, comme en effet je suis asthmatique depuis ce tems-là.

M. TROUSSE-GALANT *bas, à part.*

Il vient me consulter pour se divertir ; mais je veux me moquer de lui à mon tour. (*Haut.*) Vous souhaitez un remède qui vous soulage ?

CRISPIN.

Bien entendu.

M. TROUSSE-GALANT.

J'en ai d'infailibles que je pourrois vous enseigner ; mais je me fais un scrupule de vous guérir.

CRISPIN.

D'où vient ?

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous conseille de garder votre asthme pour solliciter une pension.

CRISPIN.

Je suivrai votre conseil.

SCÈNE XXIII.

M. TROUSSE - GALANT, CRISPIN, ÉRASTE, AMBROISE ; M. BOLUS *la feringue à la main.*

AMBROISE *fuyant devant M. Bolus.*

Au meurtre ! à l'aide ! au secours ! au feu !

M. TROUSSE-GALANT.

Pourquoi tous ces cris ?

M. BOLUS.

Il a beau faire. Il faudra bien qu'il en passe par-là.

CRISPIN *regardant avec attention Ambroise.*

Que vois-je ? Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu. Oui, ma foi, c'est lui justement, c'est la Rose. Major, ne le reconnoissez-vous pas ?

ÉRASTE *à Crispin.*

C'est la Rose lui-même, qui a servi dans notre régiment, & qui a déserté.

AMBROISE *à Crispin & à Érasle.*

Hé ! oui, messieurs ! c'est moi. Je vous en demande pardon.

CRISPIN *à Ambroise.*

Ah, lâche ! le hasard te trahit & t'offre à ma vengeance.

AMBROISE *à Crispin.*

Mon colonel, ayez pitié de moi.

CRISPIN.

Dis-moi, marouffe ! pourquoi tu as quitté sans congé le régiment.

AMBROISE.

Mon capitaine me donnoit tous les jours tant de coups de bâton, que je n'ai pu y résister.

CRISPIN.

Comment, ventrebleu ! abandonner le champ de Mars, pour avoir reçu des coups de bâton ! Pour te venger de ton capitaine, que n'atten-

dois-tu un jour de bataille?... Holà, major, faites entrer la Furie & ses camarades qui font à la porte.

Éraсте fort.

SCÈNE XXIV.

M. TROUSSE-GALANT, CRISPIN,
AMBROISE, M. BOLUS.

M. TROUSSE-GALANT à *Ambroise*.

Tu ne m'avois pas dit, fripon, que tu avois déferté.

AMBROISE à *M. Trouffe-Galant*.

Je n'ai jamais osé vous le dire, monsieur.

M. TROUSSE-GALANT à *lui-même*.

Dans quel embarras ce misérable me jette !

SCÈNE XXIV.

M. TROUSSE - GALANT, ÉRASTE,
CRISPIN, M. BOLUS, AMBROISE,
TROUPE DE SOLDATS.

UN SOLDAT à *Crispin*,

Qu'y a-t-il, mon colonel ?

CRISPIN *au soldat.*

Il faut, tout-à-l'heure, faire passer cet homme-là par les armes.

M. TROUSSE-GALANT *à Crispin.*

Monsieur, je vous prie de lui pardonner.

M. BOLUS *à Crispin.*

Nous vous en supplions.

CRISPIN *à tous deux.*

Je suis fâché, messieurs, de ne pouvoir vous accorder la grâce : mais quand il s'agit de punir le mépris de la discipline militaire, je suis inexorable.

M. TROUSSE-GALANT.

Je vous guérirai de votre asthme.

CRISPIN.

Il veut m'ôter ma pension.

M. BOLUS.

Je vous fournirai gratis tous les remèdes dont vous aurez besoin pendant votre quartier d'hiver.

CRISPIN.

Non, non. (*Aux soldats.*) Qu'on m'expédie ce drôle-là, sans différer davantage. (*A messieurs Trouffe-Galant & Bolus.*) Vous allez voir, messieurs, qu'un pauvre diable entre mes mains ne languit pas plus long-tems qu'entre les vôtres.

SCÈNE XXVI.

M. TROUSSE-GALANT, M. BOLUS,
ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE,
MARIANNE, FROSINE, TROUPE DE
SOLDATS.

FROSINE.

Quel bruit est-ce que j'entends ? quel tintamarre faites-vous donc ici ?

AMBROISE.

Intercède pour moi, Frosine. On veut me faire mourir pour avoir déserté.

FROSINE à *Crispin & à Érasle*.

Hé ! Messieurs, que ne le laissez-vous entre les mains de M. Trouffe-Galant ?

MARIANNE à *Crispin*.

Accordez-nous la vie, monsieur le colonel.

CRISPIN à *Marianne*.

Point de quartier.

M. TROUSSE-GALANT à *Crispin*.

Laissez-vous fléchir.

FROSINE à *Crispin*.

Nous vous en conjurons tous.

CRISPIN.

Qu'on ne me rompe plus la tête. Gardes, qu'on le faïfiffe.

M. TROUSSE-GALANT *à part.*

Je vois bien qu'il en faut venir au fait avec ces gens-ci. (*Haut.*) Écoutez, monsieur le colonel; je vais vous compter une centaine de pistoles ou environ, & qu'il n'en soit plus parlé.

CRISPIN *à M. Trouffe-Galant.*

Je suis un homme incorruptible.

FROSINE.

Quoi ! monsieur, vous pouvez résister à l'éclat de l'or & d'une belle folliciteuse ?

CRISPIN *à Frosine.*

Comment, si j'y puis résister ! Me prenez-vous pour un homme de robe ?

FROSINE.

Monsieur Trouffe-Galant a mis dix mille francs à la tontine sur la tête de ce garçon-là.

M. TROUSSE-GALANT.

Oui. Voilà pourquoi nous nous intéressons pour lui.

CRISPIN *à M. Trouffe-Galant.*

Je n'y faurois que faire,

FROSINE.

Si vous voulez lui ôter la vie, faites-nous donc périr avec lui.

CRISPIN.

Hé bien ! qu'on les fasse tous passer par les armes.

FROSINE.

Attendez, monsieur le colonel ; il me vient dans l'esprit un moyen d'accommoder les choses.

CRISPIN à *Frosine*.

Quel moyen ?

FROSINE.

Épousez ma maîtresse.

CRISPIN.

Qui ? moi ! Ah ! parbleu, ma mie, si vous n'avez pas d'autre tempérament à nous proposer, la Rose va passer le pas.

ÉRASTE à *Crispin*.

Oh ! c'en est trop, mon colonel. Vous devriez vous rendre à cette condition.

CRISPIN à *Éraсте*.

Cela est aisé à dire, major ; mais, si vous étiez à ma place, le rang de colonel vous feroit tenir un autre langage,

ÉRASTE.

Non, foi de major.

CRISPIN.

Hé bien ! épousez-la, & je consens, à ce prix, d'accorder la grâce au déserteur.

FROSINE à *Érasle*.

Allons, monsieur le major, considérez les charmes de ma maîtresse.

AMBROISE à *Érasle*.

Épousez-la, monsieur le major.

ÉRASTE.

J'ai peu de goût pour le mariage ; mais pour faire plaisir à monsieur le docteur, je veux bien épouser sa fille, pourvu qu'on me donne une dot considérable. Il n'est pas juste que je prenne une femme qui ne m'apporte rien.

CRISPIN à *M. Trouffe-Galant*.

Il a raison, docteur. Il faut, par reconnoissance, lui faire quelque petit avantage. Cédez-lui, par exemple, dès à présent la jouissance de tous vos biens.

M. TROUSSE-GALANT.

Je suis votre serviteur. J'aime mieux qu'Ambroise meure. J'en serai quitte à meilleur marché.

FROSINE.

Monfieur le major, vous paroiffez généreux. Prenez ma maîtrefle aux mêmes conditions qu'on la vouloit donner à monfieur Bolus ; c'est-à-dire, pour la moitié du revenu des dix mille francs que monfieur le docteur a mis à la tontine fur la tête d'Ambroife.

M. TROUSSE-GALANT.

Paffe pour cela.

ÉRASTE.

Pour me prêter à l'accommodement, je veux bien y confentir.

M. BOLUS.

Et moi, je ne m'y oppofe point. Je vous rends votre parole, monfieur le docteur. (*Il fort.*)

SCÈNE XXVII & dernière.

M. TROUSSE-GALANT, ÉRASTE, CRISPIN, AMBROISE, MARIANNE, FROSINE, TROUPE DE SOLDATS.

AMBROISE.

Oui ; mais qui me nourrira du beau-père ou du gendre ?

M. TROUSSE-GALANT à *Ambroïse*.

Ce fera moi. Je te gouvernerai comme j'ai commencé.

AMBROÏSE à *M. Trouffe-Galant*.

Cela étant, j'aime mieux passer par les armes.

ÉRASTE.

Non, Ambroïse, non : je me charge de toi. Monsieur le docteur, j'aurai soin de sa santé ; elle fera mieux entre mes mains qu'entre les vôtres.

CRISPIN.

Il me prend tout-à-coup fantaisie de me marier aussi & d'épouser cette fille-là. (*Montrant Frofine.*)

M. TROUSSE-GALANT à *Crispin*.

Quoi ! monsieur le colonel, vous voulez épouser la suivante, après avoir refusé la maîtresse.

FROSINE.

Pourquoi non ?

CRISPIN.

Je l'ennoblis. Touche là, Frofine : de foubrette, je te fais femme de qualité.

FROSINE.

La métamorphose n'est pas neuve.

FIN.

TURCARET,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1709.

ACTEURS.

M. TURCARET, traitant, amoureux de la baronne.

LE CHEVALIER {
LE MARQUIS { petits-mâtres.

FRONTIN, valet du chevalier.

FLAMAND, valet de M. Turcaret.

M. RAFLE, usurier.

M. FURET, fourbe.

JASMIN, petit laquais de la baronne.

LA BARONNE, jeune veuve, coquette.

M^{me} TURCARET, femme de M. Turcaret.

M^{me} JACOB, revendeuse à la toilette, & sœur de M. Turcaret.

MARINE {
LISETTE { suivantes de la baronne.

La Scène est à Paris, chez la baronne.



TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

ENCORE hier deux cens pistoles !

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE.

Non, madame, je ne puis me taire ; votre conduite est insupportable.



LA BARONNE.

Marine !...

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Hé ! comment veux-tu donc que je fasse, suis-je femme à thésauriser ?

MARINE.

Ce feroit trop exiger de vous ; & cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi ?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger, qui a été tué en Flandres l'année passée. Vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, & il ne vous restoit plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de monsieur Turcaret le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame ?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce monsieur Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, & qu'aussi vous n'aimez

guère ; quoique vous ayez deſſein de l'épouſer, comme il vous l'a promis ; monſieur Turcaret, diſ-je, ne ſe preſſe pas de vous tenir parole, & vous attendez patiemment qu'il accompliſſe ſa promeſſe, parce qu'il vous fait tous les jours quelque préſent conſidérable ; je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis ſouffrir, c'eſt que vous vous ſoyez coiffée d'un petit chevalier joueur, qui va mettre à la réjouiſſance les dépouilles du traitant. Hé ! que prétendez-vous faire de ce chevalier ?

LA BARONNE.

Le conſerver pour ami. N'eſt-il pas permis d'avoir des amis ?

MARINE.

Sans doute, & de certains amis encore dont on peut faire ſon pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouſer, en cas que monſieur Turcaret viſt à vous manquer : car il n'eſt pas de ces chevaliers qui ſont conſacrés au célibat, & obligés de courir au ſecours de Malte ; c'eſt un chevalier de Paris, il fait ſes caravanes dans les lanſquenets.

LA BARONNE.

Oh ! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ſes airs paſ-

fionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien ; & , ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet, Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable ! & tu conclus de là...

MARINE.

Que le maître & le valet font deux fourbes qui s'entendent pour vous duper ; & vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du tems que vous les connoissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage, il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi ; & cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver, avant que de lui découvrir mes sentimens, & je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Affurément ; & je ne cesserai point de vous tourmenter, que vous ne l'ayez chassé de chez

vous : car, enfin, si cela continue, favez-vous ce qui en arrivera ?

LA BARONNE.

Hé ! quoi ?

MARINE.

Monsieur Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami, & il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis ; il cessera de vous faire des présens, il ne vous épousera point ; & , si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un & pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine ; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien, il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès-à-présent un établissement solide ; profitez des prodigalités de monsieur Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde : mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, & vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou mal aisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine; je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien què je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est-là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez, du moins des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; &, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médifance, & l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE.

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé : commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCÈNE II.

LA BARONNE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN *à la baronne.*

Je viens de la part de mon maître & de la mienne, madame, vous donner le bon jour.

LA BARONNE *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN.

Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer.

MARINE *d'un air brusque, à Frontin.*

Bon jour & bon an.

FRONTIN *présentant un billet à la baronne.*

Ce billet que monsieur le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, de certaine aventure...

MARINE *bas à la baronne.*

Ne le recevez pas.

LA BARONNE *prenant le billet.*

Cela n'engage à rien, Marine ; voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE *bas, à la baronne.*

Sotte curiosité!

LA BARONNE *lit.*

« Je viens de recevoir le portrait d'une com-
« tesse; je vous l'envoie & vous le sacrifie.
« Mais vous ne devez point me tenir compte
« de ce sacrifice, ma chère baronne: je suis si
« occupé, si possédé de vos charmes, que je
« n'ai pas la liberté de vous être infidèle. Par-
« donnez, mon adorable, si je ne vous en dis
« pas davantage; j'ai l'esprit dans un accable-
« ment mortel. J'ai perdu tout mon argent,
« & Frontin vous dira le reste.

« LE CHEVALIER. »

MARINE *haut, à Frontin.*

Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN *à Marine.*

Pardonnez-moi; outre les deux cens pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, & le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole: voilà le reste. Oh diable! il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE *à Frontin.*

Où est le portrait?

FRONTIN *donnant le portrait à la baronne.*

Le voici.

LA BARONNE.

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin.

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que nous avons faite, sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une comtesse de lansquenet !

FRONTIN.

Elle agaça mon maître ; il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a, ce matin, envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cottise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN *à Marine.*

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh que non ! vous ne l'ignorez pas. Peste !

vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices ! vous en connoissez bien le prix.

FRONTIN *à la baronne.*

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour monsieur le chevalier ? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil ; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes & d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comtesse, Frontin ; n'est-elle pas plus belle que son portrait ?

FRONTIN.

Non, madame ; & ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière ; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante. Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses juremens étoient des paroles perdues ; mais considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin ?

FRONTIN.

C'est ce que je ne fais pas trop bien ; car elle

a le teint si beau, que je pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente. Mon maître donc, après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage ; il demande ses pistolets.

LA BARONNE.

Ses pistolets, Marine ! ses pistolets !

MARINE.

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN.

Je les lui refuse ; aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE.

Ah ! il s'est blessé, Marine, assurément.

MARINE.

Hé ! non, non ; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN.

Oui, je me jette sur lui à corps perdu.
« Monsieur le chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous
« faire ? vous passez les bornes de la douleur
« du lansquenet. Si votre malheur vous fait

« haïr le jour, conservez-vous du moins, vivez
« pour votre aimable baronne; elle vous a juf-
« qu'ici tiré généreufement de tous vos em-
« barras! & foyez fûr (ai-je ajoûté feulement
« pour calmer fa fureur) qu'elle ne vous laif-
« fera point dans celui-ci. »

MARINE *bas*.

L'entend-t-il, le maraud?

FRONTIN.

« Il ne s'agit que de mille écus une fois;
« monfieur Turcaret a bon dos, il portera bien
« encore cette charge-là. »

LA BARONNE.

Hé bien, Frontin?

FRONTIN.

Hé bien, madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'efpérance! il s'eft laiffé défarmer comme un enfant, il s'eft couché & s'eft endormi.

MARINE.

Le pauvre chevalier!

FRONTIN.

Mais ce matin, à fon réveil, il a fenti renaître fes chagrins; le portrait de la comteffe ne les a point diffipés. Il m'a fait partir fur le champ pour venir ici, & il attend mon retour

pour disposer de son fort. Que lui dirai-je, madame ?

LA BARONNE.

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi, & que, n'étant point en argent comptant... (*Elle veut tirer son diamant.*)

MARINE *la retenant.*

Hé ! madame, y songez-vous ?

LA BARONNE *remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE *à Frontin.*

Et que je suis, de mon côté, très-fâchée de son infortune.

FRONTIN.

Ah ! qu'il fera fâché lui !... (*Bas à part.*)
Maugrebleu de la foubrette !

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN *haut à la baronne.*

C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus monsieur le chevalier : la honte de ne pouvoir payer ses dettes, va l'écarter de vous

pour jamais ; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE.

Prendre la poste, Marine !

MARINE *à la baronne.*

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN.

Adieu, madame.

LA BARONNE *tirant son diamant.*

Attends, Frontin.

MARINE *à Frontin.*

Non, non ; vas-t-en vite lui faire réponse.

LA BARONNE *à Marine.*

Oh ! je ne puis me résoudre à l'abandonner. (*Donnant son diamant à Frontin.*) Tiens, voilà un diamant de cinq cens pistoles que monsieur Turcaret m'a donné ; vas le mettre en gage, & tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. (*Il sort.*)

MARINE.

Ah ! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons.

SCÈNE III.

MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter.

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Hé ! que m'importe après tout que votre bien s'en aille comme il vient ? Ce sont vos affaires, madame ; ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas ! je suis plus à plaindre qu'à blâmer : ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre ; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre ! Ces faiblesses vous conviennent-elles ? Hé, si ! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine ! Puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait.

MARINE.

Le plaissant sacrifice ! que vous êtes facile à tromper ! Mort de ma vie ! c'est quelque vieux portrait de famille ; que fait-on ? de sa grand-mère, peut-être.

LA BARONNE *regardant le portrait.*

Non ; j'ai quelque idée de ce visage-là, & une idée récente.

MARINE *prenant le portrait.*

Attendez... Ah ! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, & que personne ne connut, quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

Tu as raison, Marine ; cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE *rendant le portrait à la baronne.*

A peu près comme monsieur Turcaret. Mais si la comtesse étoit femme d'affaires, on ne vous la sacrifieroit pas, sur ma parole.

SCÈNE IV.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Tais-toi, Marine ; j'aperçois le laquais de monfieur Turcaret.

MARINE *bas, à la baronne.*

Oh ! pour celui-ci paffe, il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chofe, c'eft fans doute un nouveau préfent que fon maître vous fait.

FLAMAND *présentant un petit coffre à la baronne.*

M. Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit préfent. Serviteur, Marine.

MARINE.

Tu fois le bien venu. Flamand ; j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE *montrant le coffre à Marine.*

Confidère, Marine, admire le travail de ce petit coffre ; as-tu rien vu de plus délicat ?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez, je réferve mon admiration

pour le dedans ; le cœur me dit que nous en ferons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE *l'ouvre*.

Que vois-je ? un billet au porteur ? l'affaire est sérieuse.

MARINE.

De combien, madame ?

LA BARONNE.

De dix mille écus.

MARINE *bas*.

Bon ; voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONNE.

Non, ce sont des vers que monsieur Turcaret m'adresse.

MARINE.

Des vers de monsieur Turcaret.

LA BARONNE *lisant*.

« A Philis... quatrain... » Je suis la Philis, & il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici ; écoute.

(Elle lit.)

« Recevez ce billet, charmante Philis,
« Et soyez assurée que mon ame
« Conservera toujours une éternelle flamme,
« Comme il est certain que trois & trois font six. »

MARINE.

Que cela est finement pensé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé. Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine.

Marine sort.

SCÈNE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque chose à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND.

Je n'y manquerai pas, madame, & du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodois de tout ; mais, depuis que je fis chez monsieur Turcaret, je fis devenu délicat, oui.

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

SCÈNE VI.

MARINE, LA BARONNE, FLAMAND.

FLAMAND *apercevant M. Turcaret.*

Le voici, madame, le voici.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MARINE, LA BARONNE,
M. TURCARET.

LA BARONNE.

Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret,

pour vous faire des complimens sur les vers
que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET *riant*.

Oh, oh !

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils font du dernier galant.
Jamais les Voitures, ni les Pavillons n'en ont
fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaifantez apparemment ?

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien
tournés ?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce font pourtant les premiers vers que j'aie
faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de
quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent & ne s'expriment pas ainsi ; on ne fauroit les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir, par curiosité, si je serois capable d'en composer, & l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur ; il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE.

Votre prose, monsieur, mérite aussi des complimens : elle vaut bien votre poésie au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite ; elle est signée & approuvée par quatre fermiers-généraux.

MARINE à *M. Turcaret*.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'académie.

LA BARONNE.

Pour moi je n'approuve point votre prose, monsieur ; & il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET.

D'où vient ?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur ? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet ? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étois en colère contre vous.

M. TURCARET.

Bon ; il n'est que de dix-mille écus.

LA BARONNE.

Comment dix-mille écus ? Ah ! si j'avois su cela, je vous l'aurois renvoyé sur le champ.

M. TURCARET.

Fi donc !

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh ! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE *bas, à part.*

Oh ! pour cela, non.

LA BARONNE.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Hé pourquoi !

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présens, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée ! non, madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE.

Mais vous vous trompez, monsieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET.

Qu'elle est franche ! qu'elle est sincère !

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressemens, qu'à vos soins.

M. TURCARET.

Quel bon cœur !

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET.

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE.

Quoi ! vous forcez fitôt ?

M. TURCARET.

Oui ! ma reine ; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai, dès que je pourrai m'échapper. (*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour !

MARINE *faisant la révérence à M. Turcaret.*

Adieu, monsieur ; je suis votre très-humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine ; il me semble qu'il y a long-tems que je ne t'ai rien donné. (*Il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens ; je donne sans compter, moi.

MARINE.

Et moi je reçois de même, monsieur. Oh ! nous sommes tous deux des gens de bonne foi !

M. Turcaret sort.

SCÈNE VIII.

MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort fatigait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent fujet ! Il a de l'argent, il est prodigue & crédule ; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE.

Oui ; mais par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien monsieur Turcaret.

SCÈNE IX.

MARINE, LA BARONNE,
LE CHEVALIER, FRONTIN.LE CHEVALIER *à la baronne.*

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnaissance ; sans vous, j'aurois violé la foi des

joueurs : ma parole perdoit tout son crédit, & je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour !

MARINE *bas, à elle-même.*

Qu'il est tendre & passionné ! Le moyen de lui refuser quelque chose !

LE CHEVALIER.

Bon jour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre ; Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE *au chevalier.*

Eh ! oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée ; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE *à Marine.*

Taisez-vous, Marine ; vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Hé ! madame, laissez-la parler ; j'aime les gens francs & sincères.

MARINE.

Et moi, je haïs ceux qui ne le font pas.

LE CHEVALIER.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs ; elle a des réparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié ; & je veux vous en donner des marques. (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches.*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais m'en ressouvenir.

FRONTIN à *Marine*.

C'est de l'argent comptant.

MARINE à *Frontin*.

J'ai bien affaire de son argent ! hé ! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER à *la baronne*.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE.

Je ne puis me contraindre, madame ; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, & que monsieur Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine !...

MARINE.

Hé fi, fi ! Madame ; c'est se moquer, de recevoir d'une main, pour dissiper de l'autre. La belle conduite ! Nous en aurons toute la honte, & monsieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh ! pour cela vous êtes trop insolente ; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame, je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente ! ne paroissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à monsieur Turcaret, madame ; &, s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

LA BARONNE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.

LE CHEVALIER à *la baronne*.

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente : vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN.

Oui, madame, vous avez eu raison : comment donc ! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE à *Frontin*.

C'est un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se mêloit de vous donner des conseils ! elle vous auroit gâtée à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire ; mais je suis femme d'habitude, & je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il seroit pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à monsieur Turcaret des impressions qui ne conviendroient ni à vous, ni à moi.

FRONTIN *au chevalier.*

Oh ! diable, elle n'y manquera pas : les foubrettes font comme les bigottes ; elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE *au chevalier.*

De quoi s'inquiéter ? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit, & monsieur Turcaret n'en a guère : je ne l'aime point, & il est amoureux : je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien, madame, il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée, madame ?

LA BARONNE.

Le laquais de monsieur Turcaret est un sot, un benêt dont on ne peut tirer le moindre service, & je voudrais mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs, qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, & les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs ! Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER.

Mais, en effet, Frontin ne vous fera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention, on ne pouvoit rien imaginer de mieux. Par ma foi, monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays sur ma parole.

LA BARONNE.

Il m'a fait présent d'un billet au porteur de dix mille écus : je veux changer cet effet-là de nature ; il en faut faire de l'argent : je ne connois personne pour cela ; chevalier, chargez-vous de ce soin ; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague, je suis bien aise de l'avoir, & vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, madame, & vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER.

Je ne perdrai point de tems, madame, & vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus ! La bonne aubaine, & la bonne femme ? Il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette ?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse qui n'a pas le fou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, & que

son diamant est en gages ; le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet ?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai.

FRONTIN.

Quoi ! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense ?

LE CHEVALIER.

Affurément ; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des momens d'équité ; je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je ferois un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché.

FRONTIN.

Ah ! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire, je croyois que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne fera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, là, son anéantissement ?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien : à ces sentimens généreux je reconnois mon maître.

SCÈNE XII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.

LE CHEVALIER *bas, à Frontin.*

Paix ; Frontin ; voici la baronne.

LA BARONNE.

Allez, chevalier, allez sans tarder davantage, négocier ce billet, & me rendez ma bague le plutôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Madame, Frontin va vous la rapporter incessamment ; mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connoître...

LA BARONNE.

Non, je vous le défends ; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnoissant que le mien !

LA BARONNE *s'en allant.*

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER.

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance ? (*Il conduit la baronne, qui rentre dans son appartement, & il sort.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN *seul.*

J'admire le train de la vie humaine ! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres ; cela fait un ricochet de fourberies le plus plaifant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN *lui donnant le diamant.*



E n'ai pas perdu de tems, comme vous voyez, madame ; voilà votre diamant ; l'homme qui l'avoit en gages me l'a remis entre les mains, dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très-honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine : elle a sérieusement pris son parti ; j'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte ; elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme-de-chambre : je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main ; c'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous la faut : elle verroit tout aller sens-dessus-dessous dans votre maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connois particulièrement ?

FRONTIN.

Très-particulièrement ; nous sommes même un peu parens.

LA BARONNE.

C'est-à-dire, que l'on peut s'y fier.

FRONTIN.

Comme à moi-même ; elle est sous ma tutelle : j'ai l'administration de ses gages & de ses profits, & j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement ?

FRONTIN.

Non ; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Et pour quel sujet ?

FRONTIN.

Elle feroit des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses, un mari & une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires : enfin c'est une maison triste, ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est ?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connoissance, qui, par charité, retire des femmes-de-chambre hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès aujourd'hui ; je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même ; vous en ferez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités, elle chante & joue à ravir de toutes fortes d'instrumens.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli fujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds ; aussi je la destine pour

l'opéra ; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde ; car il n'en faut là que de toutes faites. (*Il s'en va.*)

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

SCÈNE II.

LA BARONNE *seule.*

Cette fille-là me fera d'un grand agrément ; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale.

SCÈNE III

LA BARONNE, TURCARET.

LA BARONNE *appercevant M. Turcaret, à elle-même.*

Mais je vois monsieur Turcaret : ah ! qu'il paroît agité ! Marine l'aura été trouver.

M. TURCARET *essouffé.*

Ouf ! je ne fais par où commencer, perfide !

LA BARONNE *bas, à elle-même.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale ! j'ai appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE *haut*.

Le début est agréable ; & vous employez de fort jolis termes, monsieur !

M. TURCARET.

Laissez-moi parler ; je veux vous dire vos vérités, Marine me les a dites. Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, & qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouser, & pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monsieur, j'aimerois le chevalier.

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, & qu'il ne faisoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse & de la mienne, & que vous lui sacrifiez tous les présens que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une jolie personne ! Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur ?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félonne ! j'ai de quoi vous confondre ; ne me répondez point. Parlez ; qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour ? montrez-le tout-à-l'heure, montrez-le moi.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas le montrer.

M. TURCARET.

Hé ! sur quel ton morbleu ! prétendez-vous donc que je le prenne ? Oh ! vous n'en ferez pas quitte pour des reproches ! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans éclat. Je suis honnête homme, j'aime de bonne foi, je n'ai que des vues légitimes ; je ne crains pas le scandale, moi : ah ! vous n'avez point affaire à un abbé.

LA BARONNE.

Non ; j'ai affaire à un extravagant, à un possédé. Oh bien ! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposerai point, je vous assure.

M. TURCARET.

Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende ! & si je l'ai aussi donné au chevalier ?

M. TURCARET.

Ah ! si je le croyois !

LA BARONNE.

Que vous êtes fou ! en vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET.

Comment donc ! au lieu de se jeter à mes genoux, & de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort !

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah ! vraiment, je voudrois bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela !

LA BARONNE.

Je le ferois, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Et que me pourriez-vous dire, traître ?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien. Ah ! quelle fureur !

M. TURCARET *effoufflé*.

Hé bien ! parlez, madame, parlez, je fuis de fang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc. Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET.

Un faux rapport ! ventrebleu ! ce n'est point...

LA BARONNE.

Ne jurez pas, monfieur, ne m'interrompez pas ; songez que vous êtes de fang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine ?

M. TURCARET.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire ; c'est à cause qu'elle me reprochoit fans cefse l'inclination que j'avois pour vous. « Est-il rien de fi ridicule, me difoit-elle à tous momens, que de voir la veuve

« d'un colonel songer à un monsieur Turcaret,
« un homme sans naissance, sans esprit, de la
« mine la plus basse...

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités ; cette
Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choisir un époux
« entre vingt personnes de la première qualité ;
« lorsque vous refusez votre aveu même aux
« pressantes instances de toute la famille d'un
« marquis dont vous êtes adorée, & que vous
« avez la faiblesse de sacrifier à ce monsieur
« Turcaret. »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite,
monsieur. Ce marquis est un jeune seigneur,
fort agréable de sa personne, mais dont les
mœurs & la conduite ne me conviennent point.
Il vient ici quelquefois avec mon cousin le
chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avoit
gagné Marine, & c'est pour cela que je l'ai
congediée. Elle a été vous débiter mille impos-
tures pour se venger, & vous êtes assez crédule
pour y ajouter foi ! Ne deviez-vous pas, dans
le moment, faire réflexion que c'étoit une ser-

vante passionnée qui vous parloit ; & que, si j'avois eu quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion. Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit ?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord : mais...

LA BARONNE.

Mais, vous avez tort. Elle vous a donc dit, entr'autres choses, que je n'avois plus ce gros brillant, qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, & que vous me forçâtes d'accepter ?

M. TURCARET.

Oh ! oui ; elle m'a juré que vous l'avez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean-de-Vert.

LA BARONNE.

Et, si je vous montrois tout-à-l'heure ce même diamant, que diriez-vous ?

M. TURCARET.

Oh ! je dirois, en ce cas là, que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE.

Le voilà, monsieur ; le reconnoissez-vous ?

Voyez le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah ! que cette Marine-là est une grande scélérate ! Je reconnois la friponnerie & mon injustice ; pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse ?

M. TURCARET.

Hélas ! non. Que je suis malheureux !

LA BARONNE.

Convendez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens. Ah, Marine! coquine de Marine! Vous ne sauriez vous imaginer tous les menfonges que cette pendarde-là m'est venue conter : elle m'a dit que vous & monfieur le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait ; & que fi, aujourd'hui pour demain, je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse !

M. TURCARET.

Elle me l'a dit, c'est un fait constant ; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment !

M. TURCARET.

Oui, madame, j'ai donné là-dedans comme un franc fot ; où diable avois-je l'esprit ?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET.

Si je m'en repens ! (*Se mettant à genoux.*) Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE.

On vous la pardonne : levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie, si vous aviez moins d'amour ; & l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET *se levant.*

Quelle bonté ! Il faut avouer que je suis un grand brutal !

LA BARONNE.

Mais sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous & le chevalier ?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes ?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là : consentez-y ; madame ; j'en fais les moyens.

LA BARONNE.

Et, quels font-ils ?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction !

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes. Ah ! combien de cousins, d'oncles, & de maris j'ai faits directeurs en ma vie ! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, & que ces fortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf ! j'étouffe d'amour & de joie ; vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le persuadez.

LA BARONNE.

Oublions le passé, il faut que je vous fasse une prière.

M. TURCARET.

Une prière ? Oh ! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais ; c'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déjà poussé, si je lui avois trouvé

/

quelque disposition ; mais il a l'esprit trop bonace ; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout ; je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier ; c'est aussi un très-bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame, & vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET,
FRONTIN.

FRONTIN.

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE à *M. Turcaret*.

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET à la baronne.

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoissez bien en physionomies !

M. TURCARET.

J'ai le coup-d'œil infailible. (*A Frontin.*)
Approche, mon ami : dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes ?

FRONTIN à M. Turcaret.

Qu'appellez-vous des principes ?

M. TURCARET.

Des principes de commis ; c'est-à-dire, si tu fais comment on peut empêcher les fraudes, ou les favoriser.

FRONTIN.

Pas encore, monsieur : mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu fais du moins l'arithmétique ; tu fais faire des comptes à parties simples ?

FRONTIN.

Oh ! oui, monsieur ; je fais même faire des parties doubles : j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une, & tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique ?

FRONTIN.

Hé ! oui, d'une écriture que vous connoissez ;
là, d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET *à la baronne.*

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement ; c'est ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET.

Quelle ingénuité ! ce garçon-là, madame, est
bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaîfera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Ho ! qu'oui, madame, ho ! qu'oui ; d'ailleurs,
un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son
chemin. Hors moi & deux ou trois autres, il n'y
a parmi nous que des génies assez communs :
il suffit d'un certain usage, d'une routine que
l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons

tant de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur ; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET à *Frontin*.

Oh ! ça, mon ami ; tu es à moi , & tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître : mais en qualité d'ancien laquais de monsieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé ; il vous donne, & à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très-volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite toutes sortes de ragoûts avec vingt-quatre bouteilles de vin de champagne ; &, pour égayer le repas, vous aurez des voix & des instrumens.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, madame, à telles enseignes que j'ai ordre

de commander cent bouteilles de vin de Surène pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles !

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame ; il y aura huit concertans, quatre italiens de Paris, trois chanteuses & deux gros chantres.

M. TURCARET à *la baronne*.

Il a, ma foi, raison, ce n'est pas trop. Ce repas fera fort joli.

FRONTIN à *M. Turcaret*.

Oh ! diable, quand monsieur le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE à *M. Turcaret*.

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET à *la baronne*.

Qu'il est ingénu ! (à *Frontin*.) Hé bien ! nous verrons cela tantôt. (A *la baronne*.) Et, pour

furcroit de réjouissance, j'amènerai ici monsieur Gloutonneau le poète ; aussi bien je ne saurois manger, si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation ?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange & pense beaucoup : peste ! c'est un homme bien agréable..... Oh ! ça, je cours chez Dautel vous acheter une caisse de porcelaines de Saxe d'une beauté...

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie ne vous jetez point dans une dépense.....

M. TURCARET.

Hé si, madame, si ! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. (*Il sort.*)

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

SCÈNE V.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin, te voilà en train de faire fortune.

FRONTIN.

Oui, madame, & en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'effor à ce génie supérieur...

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille ?

FRONTIN.

Je l'attends, je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras, quand elle fera venue. (*Elle entre dans une autre chambre.*)

SCÈNE VI.

FRONTIN *seul*.

Courage, Frontin, courage, mon ami ; la fortune t'appelle : te voilà placé chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie ! l'agréable perspective ! je m'imagine que

toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... Mais j'apperçois ma pupille.

SCÈNE VII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu fois la bien venue, Lisette; on t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe, & sur tout ce qui s'y doit passer; tu n'as qu'à te régler là-dessus : souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier; c'est-là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

SCÈNE VIII.

LISETTE, FRONTIN ; LE CHEVALIER
dans le fond.

FRONTIN *appercevant le chevalier.*

Le voici qui vient.

LISETTE *à Frontin.*

Je ne l'avois pas encore vu. Ah ! qu'il est bien fait, Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... (*appercevant Lisette.*) Mais que vois-je ? Quelle est cette beauté brillante ?

FRONTIN *au chevalier.*

C'est une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies ?

FRONTIN.

Oui, monsieur ; il y a long-tems que nous nous connoissons ; je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution ! c'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu ! charmante. Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient ?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je ; vous savez toutes mes affaires, & vous me cachez les vôtres : vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER.

La confiance pourtant doit être réciproque : pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte ?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je craignois...

LE CHEVALIER.

Quoi ?

FRONTIN.

Oh ! monsieur, que diable ! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER.

Le maraud ! (*A Lisette.*) Où a-t-il été déter-

rer ce petit minois-là ! Ah, la piquante représentation ! l'adorable grifette !

LISETTE *à part.*

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes !

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses, je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Faisons un troc, Frontin ; cède-moi cette fille-là, & je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, monsieur : j'ai les inclinations roturières ; je m'en tiens à Lifette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Vas, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui, belle Lifette, vous méritez...

LISETTE.

Trêve de douceurs, monsieur le chevalier ; je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue ; vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent, mais il n'est plus à Paris ; des affaires qui lui sont survenues, l'ont obligé d'en sortir brusquement ; ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un agent de change qui te donneroit de l'argent à l'heure même ?

FRONTIN.

Cela est vrai : mais que direz-vous à madame la baronne ! Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage ; car,

enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête, ne se deffaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison ; auffi fuis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi & que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce tems-là cours chez ton agent de change, & fais porter au logis l'argent que tu en recevras : je vais t'y attendre auffitôt que j'aurai parlé à la baronne.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE X.

FRONTIN *seul*.

Je ne manque pas d'occupation, dieu merci. Il faut que j'aille chez le traiteur ; de là, chez l'agent de change ; de chez l'agent de change, au logis ; & puis il faudra que je revienne ici joindre monfieur Turcaret : cela s'appelle, ce me semble, une vie affez agiffante ; mais patience ; après quelque tems de fatigue & de peine, je parviendrai enfin à un état d'aife : alors quelle fatisfaction ! quelle tranquillité d'esprit ! je n'aurai plus que ma conscience à mettre en repos.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.



É bien Frontin ! as-tu commandé le souper ? Fera-t-on grand'chère ?

FRONTIN *à la baronne.*

Je vous en réponds, madame. Demandez à Lifette de quelle manière je régale pour mon compte, & jugez par-là de ce que je fais faire, lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE.

Il est vrai, madame, vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN.

Monsieur le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas ;

& puis je reviendrai ici prendre possession de monsieur Turcaret, mon nouveau maître.

SCÈNE II.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il paroît que vous n'en manquez pas, vous, Lifette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je ferois bien heureuse, madame, si mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous ; mais j'ai un avis à vous donner : je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Surtout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, foyez sincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, madame !

LA BARONNE.

Oui, vous ne combattez pas assez les sentimens que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Hé ! pourquoi les combattre ? Ils sont si raisonnables.

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paroît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable & constante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle & sincère ! on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse ?

LISETTE.

Une comtesse !

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois messieurs les chevaliers ; une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi !

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un chevalier unique en son espèce !

LA BARONNE.

Taifons-nous, j'appерçois monfieur Turcaret.

SCÈNE III.

LISETTE, LA BARONNE,
M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je viens, madame... Oh, oh ! vous avez une nouvelle femme-de-chambre.

LA BARONNE.

Oui, monfieur ; que vous femble de celle-ci ?

M. TURCARET.

Ce qui m'en femble ? elle me revient affez : il faudra que nous faffions connoiffance.

LISETTE.

La connoiffance fera bientôt faite, monfieur.

LA BARONNE à *Lifette*.

Vous favez qu'on foupe ici ; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, & que l'appartement foit bien éclairé.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts du moins.

M. TURCARET.

Je lui en fais bon gré. Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines & de bureaux : ils font d'un goût exquis, je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur ; vous vous connoissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, grâce au ciel, & surtout en bâtimens. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez faire bâtir un hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre

arpens, fix perches, neuf toises, trois pieds & onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle.

M. TURCARET.

Le logis fera magnifique ; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malpeste ! je n'ai garde de faire quelque chose de commun ; je me ferois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Affurément.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *dans le fond* ; LA BARONNE,
M. TURCARET.

M. TURCARET à la baronne.

Quel homme entre ici ?

LA BARONNE à M. Turcaret.

C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit

que Marine avoit épousé les intérêts : je me passerois bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

LE MARQUIS à *lui-même*.

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET à *lui-même*, *reconnoissant le marquis*.

Ah, morbleu ! c'est le marquis de la Tribaudière. La fâcheuse rencontre.

LE MARQUIS à *lui-même*.

Il y a près de deux jours que je le cherche. (*Appervevant M. Turcaret.*) Hé ! que vois-je ?... oui... non... justement... justement... c'est lui-même ; c'est monsieur Turcaret. (*S'approchant.*) Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connoissez ! vous empruntez sur gages. Pafsembleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS.

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus vif ! il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET *bas*, à *lui-même*.

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE.

Vous vous méprenez, monsieur le marquis ; monsieur Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien & d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il ; il aime le bien des hommes & l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis. Il est badin, madame, il est badin : ne le connoissez-vous pas sur ce pied-là ?

LA BARONNE à *M. Turcaret*.

Oui ; je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé ! Morbleu ! madame, personne ne fauroit vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monsieur ? Oh ! je ferois bien ferment du contraire.

LE MARQUIS à *M. Turcaret*.

Ah parbleu ! vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions ; j'ai passé le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame ; je ne fais ce que c'est.

LE MARQUIS *à la baronne.*

Il a raison, cela est fort clair, il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois ; j'avois un brillant de cinq cens louis : on m'adressa à monsieur Turcaret ; monsieur Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain monsieur Ra, ra, Rafle : c'est celui qui tient son bureau d'ufure. Cet honnête monsieur Rafle me prêta, sur ma bague, onze cens trente deux livres six sols & quelques deniers, il me prescrivit un tems pour la retirer : je ne suis pas fort exact, moi ; le tems est passé, mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec monsieur Rafle, je vous prie ; c'est un fripon que j'ai chassé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice ; je ne fais ce que c'est que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante ; c'étoit un des

plus beaux brillans ; il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme... (*Il regarde le diamant de la baronne.*) Hé !... le voilà, madame ; vous vous en êtes accommodée avec monsieur Turcaret, apparemment ?

LA BARONNE *au marquis.*

Autre méprise, monsieur ; je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame ; il a des revendeuses à sa disposition, &, à ce que l'on dit même, dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur, monsieur !

LA BARONNE.

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter ; je suis trop serviteur de monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié ; il étoit laquais de mon grand-père ; il me portoit sur ses bras ; nous jouions tous les jours ensemble ; nous ne nous quittions presque point ; le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens, je me souviens ; le passé est passé, je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE.

De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez monsieur le chevalier.

LE MARQUIS.

Je le cherche partout, madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet ; je ne le trouve nulle part : ce coquin-là se débauche, il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie : pour moi je ne change point : je mène une vie réglée, je suis toujours à table ; j'ai du crédit chez les traiteurs, parce que l'on fait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante & qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitans ; n'est-ce pas, monsieur Turcaret ? (*A la baronne.*) Ma

tante pourtant veut que je me corrige : &, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis ; elle fera toute étonnée de me trouver si raisonnable, car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monsieur le marquis, c'est une nouveauté de vous voir autrement : vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

Je soupai hier avec trois des plus jolies femmes de Paris ; nous avons bu jusqu'au jour ; & j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma toute aimable ; dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis ; prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret ; je n'ai point de rancune au moins : touchez-là, renouvelons notre ancienne amitié ; mais dites un peu à votre âme-damnée, à ce monsieur Raffe, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET

M. TURCARET.

Voilà une mauvaise connoissance, madame ;
c'est le plus grand fou, & le plus grand men-
teur que je connoisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien !

LA BARONNE.

Je m'en suis apperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les mal-honnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il
a dites, que je n'ai pas eu la force de répon-
dre ; ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement ; j'ai admiré
votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier ! Quelle calomnie !

LA BARONNE.

Cela regarde plus monsieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de prêter sur gages ! il vaut mieux prêter sur gages que de prêter sur rien.

LA BARONNE.

Affurément.

M. TURCARET.

Me venir dire à mon nez que j'ai été laquais de son grand-père ; rien n'est plus faux, je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela seroit vrai : le beau reproche ! il y a si long-tems ! cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces fortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez !

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh ! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air & les manières d'une personne de condition, pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, M. TURCARET,
FLAMAND.

FLAMAND.

Monfieur !

M. TURCARET à *Flamand*.

Que me veux-tu ?

FLAMAND.

Il est là qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui, butor ?

FLAMAND.

Ce monsieur que vous favez ; là, ce monsieur... Monsieur chose.

M. TURCARET.

Monsieur chose !

FLAMAND.

Hé oui ! ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, & ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est monsieur Rafle, apparemment ?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monsieur, c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver, qu'il m'attende.

LA BARONNE à *M. Turcaret*.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé ?

M. TURCARET à *la baronne*.

Oui, & c'est pour cela qu'il vient ici : il cherche à se racommoder. Dans le fond, c'est un assez bon-homme, homme de confiance. Je vais favoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE.

Hé! non, non : qu'il vienne ici, monsieur : vous lui parlerez dans cette salle ; n'êtes-vous pas ici chez vous ?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation ; je vous laisse. N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela ; vous ferez contente.

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. TURCARET.

De quoi est-il question, monsieur Rafle ? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici ? Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer, doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance ?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez ; j'y suis le maître. Parlez.

M. RAFLE *regardant dans un bordereau.*

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, & à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peines perdues que ce travail-là ; laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE *après avoir regardé dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, & qui vient de faire banqueroute de deux-cens mille écus...

M. TURCARET.

C'est par mon ordre qu'il... je fais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous ; l'affaire est sérieuse & pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera ; j'ai pris mes mesures, cela fera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quinquempoix, à qui j'ai fait avoir une caisse ?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, & que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles, il n'y a rien de plus juste ; voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose ?

M. RAFLE *après avoir regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme fec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET.

Hé bien ?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi ?

M. RAFLE.

On a surpris fa bonne foi, on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon, trop bon, hé pourquoi diable, s'est-il donc mis dans les affaires ? trop bon, trop bon !

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile !

M. RAFLE.

Et de faire en forte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le foit ; l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts ; je mériterois d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des fots... Je lui ai déjà fait réponse, & lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu !

M. RAFLE *regardant dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre au denier-quatorze¹ cinq mille francs qu'un honnête ferrurier de ma connoissance a amassés par son travail & par ses épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui, cela est bon, je lui ferai ce plaisir-là : allez me le chercher ; je ferai au logis dans un quart-d'heure, qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE *s'en allant & revenant.*

J'oubliois la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET.

Parlez bas, monsieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE.

Je la rencontraï hier dans un fiacre avec une manière de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, & que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET.

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE.

Non : mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, & de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET.

Oh ! ventrebleu, monsieur Raffe, qu'elle le foit : défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cens pistoles du ferrurier ; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE.

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois & le mener chez vous.

M. TURCARET.

Vous m'y trouverez.

SCÈNE IX.

M. TURCARET *seul*.

Malpeste ! ce feroit une fotte aventure ! si madame Turcaret s'avisait de venir en cette maison : elle me perdrait dans l'esprit de la baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCÈNE X.

LISSETTE, M. TURCARET.

LISSETTE.

Madame m'a envoyé favoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant ; ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCÈNE XI.

LISETTE, M. TURCARET, FRONTIN.

FRONTIN.

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne : quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET à *Frontin*.

Tu ne feras point de trop : approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi, & je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne fera point difficile.

FRONTIN.

Oh ! pour cela, non. Je ne fais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né ; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient pas de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes !...

M. TURCARET à *Lifette*.

Comment le fais-tu ?

LISETTE.

Depuis le peu de tems que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon ?

FRONTIN.

Cette femme-là ne fauroit cacher sa faiblesse ; elle vous aime si tendrement !... Demandez, demandez à *Lifette*.

LISETTE.

Oh ! c'est vous qu'il faut en croire, monsieur Frontin.

FRONTIN à *Lifette*.

Il est vrai ; mais je suis fâché que monsieur ne réponde pas assez à l'amour que madame la baronne a pour lui.

M. TURCARET à *Frontin*.

Je n'y réponds pas !

FRONTIN.

Non, monsieur. Je t'en fais juge, Lifette, monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence... Par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE à *M. Turcaret*.

Ah ! pour cela ! monsieur, il a raison : vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage ? n'a-t-elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît ?

FRONTIN.

Oh, monsieur ! avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE.

Vous êtes trop dans le monde, pour ne le pas connoître : la plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage, qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET à *Lifette*.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens ; elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens de moment en moment, que l'esprit me vient ; oh ! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à madame la baronne un bon grand carrosse bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes, elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention,

M. TURCARET.

Sans doute. Et pour marque de cela, je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc, monsieur, il ne faut pas que vous paroissiez là-dedans, vous ; il ne feroit pas honnête que l'on fût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidelle. Je connois deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous ; si vous voulez, je me chargerai du soin.

M. TURCARET.

Volontiers ; tu me parois assez entendu , je m'en rapporte à toi. Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui est mon neveu à la mode de Bretagne ; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher ; n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Non, monsieur, il vous les vendra en confiance,

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon !

FRONTIN.

Oh ! je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention.

M. TURCARET.

Oh ! vas te promener avec tes fautes d'attention : ce coquin-là me ruinerait à la fin. Tu diras, de ma part, à madame la baronne, qu'une affaire qui fera bientôt terminée m'appelle au logis.

SCÈNE XII.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne ; mais pour nous ?

FRONTIN *lui remettant la bourse.*

Voilà déjà foixante pistoles que nous pouvons garder ; je les gagnerai bien sur l'équipage ; ferre-les ; ce sont les premiers fondemens de notre communauté.

LISETTE.

Oui ; mais il faut promptement bâtir sur ces fondemens-là ; car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir ?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être foubrette.

FRONTIN.

Comment, diable ! tu deviens ambitieuse !

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier, soit contraire à la modestie ; car, depuis le peu de tems que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui se présentera pour m'épouser...

FRONTIN.

Mais donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans ; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne t'en demande pas davantage : c'est assez, ma princesse ; je vais ne rien épargner pour vous mériter ; & si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

SCÈNE XIII.

LISETTE *seule*.

Je ne faurois m'empêcher d'aimer ce Frontin ; c'est mon chevalier, à moi : &, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon, je deviendrai quelque jour femme de qualité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.



UE fais-tu ici ! ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent de change ? est-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur ; mais il n'étoit pas en fonds ; il n'avoit pas chez lui toute la somme ; il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Hé ! garde-le ; que veux-tu que j'en fasse ! La baronne est là-dedans ; que fait-elle ?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lifette d'un carrosse

que je vais ordonner pour elle, & d'une certaine maison de campagne qui lui plaît, & qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse, une maison de campagne ! quelle folie ?

FRONTIN.

Oui ; mais tout cela se doit faire aux dépens de monsieur Turcaret. Quelle sagesse !

LE CHEVALIER.

Cela change de thèse.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassoit.

LE CHEVALIER.

Hé quoi ?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est.

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne ; elle ne savoit comment engager à cela monsieur Turcaret ; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui, s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu ?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connoissance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagème ?

FRONTIN.

Oh ! qu'oui, monsieur ; c'est mon fort que l'attention : j'ai tout cela dans ma tête, ne vous mettez pas en peine : un petit acte supposé... Un faux exploit...

LE CHEVALIER.

Mais prends-y garde, Frontin ; monsieur Turcaret fait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les fait encore mieux que lui : c'est le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi, à cause de ses écritures,

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je fais où le trouver à coup sûr, & nos machines feront bientôt prêtes : adieu. Voilà monfieur le marquis qui vous cherche. (*Il fort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah ! palfembleu, chevalier, tu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part ; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter fur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Hé ! depuis quand te mêles-tu de ces fortes d'affaires, toi ?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence ? tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une

affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement, comme tu fais. C'est une conquête que j'ai faite par hafard, que je conſerve par amuſement, & dont je me déferai par caprice, ou par raifon peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement !

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaifirs de la vie nous occupent trop ſérieuſement. Je ne m'embarraſſe de rien, moi ; elle m'avoit donné ſon portrait, je l'ai perdu ; un autre ſ'en pendroit, je m'en foucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils ſentimens tu dois te faire adorer. Mais dis-moi un peu, qu'eſt-ce que c'eſt que cette femme-là ?

LE MARQUIS.

C'eſt une femme de qualité, une comteſſe de province ; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Hé ! quel tems as-tu pris pour faire cette conquête-là ? Tu dors tout le jour, & bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh ! non pas, non pas, ſ'il vous plaît ; dans

ce tems-ci, il y a des heures de bal ; c'est-là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connoissance de bal.

LE MARQUIS.

Justement : j'y allai l'autre jour un peu chaud de vin ; j'étois en pointe, j'agaçois les jolis masques. J'apperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches : j'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque ; je vois une personne...

LE CHEVALIER.

Jeune, sans doute ?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore & des plus agréables ?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit.

LE MARQUIS.

Ah ! pour de l'esprit, c'est un prodige. Quel flux de pensées ! Quelle imagination ! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation ?

LE MARQUIS.

Le résultat ? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie ; je lui offris mes services, & la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis ?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni apparemment ?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Hé bien ! autre vivacité de conversation, nouvelles folies ; tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier. Je

ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse ; elle m'attend aujourd'hui : mais je ne fais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas ? Que me conseilles-tu ? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela fera mal-honnête.

LE MARQUIS.

Oui : mais si j'y vais aussi, cela paroîtra bien empressé, la conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme ; cela est bien bourgeois ; qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir ; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

A souper ici ! je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne...

LE MARQUIS.

Oh ! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là : il est bon même qu'elles fassent connoissance ; nous ferons quelquefois de petites parties quarrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tête-à-tête, dans une maison...

LE MARQUIS.

Des difficultés ! Oh ! ma comtesse n'est pas difficultueuse ; c'est une personne qui fait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en feras charmé, toi. Les jolies manières ! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, & toujours barbouillée de tabac : on ne la prendroit pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait ; nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER *seul*.

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyois que le marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER *riant*.

Il fort dans le moment, madame... ah, ah, ah.

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie; il est allé la prendre chez elle, pour l'amener ici : nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame ; augmentation de convives, surcroît de plaisir : il faut amuser monsieur Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du marquis le divertira mal : vous ne savez pas qu'ils se connoissent, ils ne s'aiment point ; il s'est passé tantôt, entr'eux, une scène ici...

LE CHEVALIER.

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne font peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier : je me charge de cela : reposez-vous sur moi ; monsieur Turcaret est un bon sot...

LA BARONNE.

Taisez-vous, je crois que le voici ; je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

LA BARONNE, M. TURCARET,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *embrassant M. Turcaret.*
Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on

l'embrasse, & qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET *au chevalier.*

Le plaisir de cette vivacité-là... monsieur, fera... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part... joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... avec madame, fait, en vérité, que... je vous assure... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Vous allez, monsieur, vous engager dans des complimens qui embarrasseront aussi monsieur le chevalier ; & vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Ma cousine a raison ; supprimons la cérémonie, & ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique.

M. TURCARET.

Si je l'aime ? malpeste ! je suis abonné à l'opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement : une belle voix foutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment. Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là ! Oh ! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre... (*Il va pour sortir.*)

M. TURCARET *l'arrêtant toujours.*

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier ; je ne prétends point que, pour une trompette...

LA BARONNE *bas, à M. Turcaret.*

Laissez-le aller, monsieur.

Le chevalier sort.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE.

Eh ! quand nous pouvons être seuls quelques momens ensemble, épargnons-nous, autant

qu'il nous fera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas ? Mon cousin le chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET.

Je lui fais bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET.

Il me paroît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE,
M. TURCARET.

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il, Lifette ?

LISETTE *à la baronne.*

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat

fale & une vieille perruque. (*Bas, à l'oreille de la baronne.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer...

SCÈNE VIII.

LISETTE, M. FURET, LA BARONNE,
M. TURCARET, FRONTIN.

M. FURET.

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans?

LA BARONNE à *M. Furet.*

C'est moi, que voulez-vous?

M. FURET à *la baronne.*

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me fois donné l'honneur de vous saluer vous, madame, & toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû & requis.

M. TURCARET à *part.*

Voilà un plaissant original!

LISETTE à *M. Furet.*

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET à *Lifette*.

Je suis huissier à verge², à votre service ; & je me nomme monsieur Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier.

FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET à *la baronne*.

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres ? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET à *M. Turcaret*.

Tout beau, monsieur ; d'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures : j'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main : en voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur), que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame, sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi ! voyez ce que c'est, Lifette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connois rien ; je ne fais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN à *Lifette*.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET à *la baronne*.

C'est pour une obligation que défunt monsieur le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE à *M. Furet*.

Feu mon époux, monsieur ? cela ne me regarde point : j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET à *la baronne*.

Sur ce pied-là on n'a rien à vous demander.

M. FURET à *M. Turcaret*.

Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame.

M. TURCARET à *M. Furet*.

L'acte est donc solidaire ?

M. FURET.

Oui, monsieur, très-solidaire, & même avec déclaration d'emploi : je vais vous en lire les termes ; ils font énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons, si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lit*.

« Pardevant, &c., furent présens en leurs personnes, haut & puissant seigneur, Georges-Guillaume de Porcandorf, & dame Agnès Ildegonde de la Dolinvillière, son épouse, de

« lui dûment autorisée à l'effet des présentes,
« lesquels ont reconnu devoir à Éloy-Jérôme
« Pouffif, marchand de chevaux, la somme de
« dix mille livres... »

LA BARONNE.

De dix mille livres !

LISETTE.

La maudite obligation !

M. FURET *continuant de lire.*

« Pour un équipage fourni par ledit Pouffif,
« consistant en douze mulets, quinze chevaux
« normands sous poils roux, & trois bardeaux
« d'Auvergne, ayant tous crins, queues & oreilles,
« & garnis de leurs bâts, selles, brides & licols. »

LISETTE.

Brides & licols ! Est-ce à une femme de payer
ces fortes de nippes-là ?

M. TURCARET *à Lisette.*

Ne l'interrompons point. (*A monsieur Furet.*)
Achevez, mon ami.

M. FURET *continuant de lire.*

« Au paiement desquels dix mille livres,
« lesdits débiteurs ont obligé, affecté & hypo-
« théqué généralement tous leurs biens présents
« & à venir, sans division ni discussion, renon-
« çant ausdits droits ; &, pour l'exécution des
« présentes, ont élu domicile chez Innocent-

« Blaise le Juste, ancien procureur au Châtelet,
« demeurant rue du Bout-du-Monde. Fait
« & passé, &c. »

FRONTIN à *M. Turcaret.*

L'acte est-il en bonne forme ? Monsieur ?

M. TURCARET à *Frontin.*

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, monsieur ! oh ! il n'y a rien
à redire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET.

Cela est chagrinant.

LA BARONNE à *M. Turcaret.*

Comment chagrinant ! Est-ce qu'il faudra
qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres
pour avoir signé ?

LISSETTE à *la baronne.*

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de com-
plaisance pour un mari ! Les femmes ne se
corrigeront-elles jamais de ce défaut-là ?

LA BARONNE.

Quelle injustice ! N'y a-t-il pas moyen de
revenir contre cet acte-là, monsieur Turcaret ?

M. TURCARET à *la baronne.*

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte

vous n'aviez pas expreffément renoncé aux droits de divifion & de difcuffion, nous pourrions chicaner ledit Pouffif.

LA BARONNE.

Il faut donc fe réfoudre à payer, puifque vous m'y condamnez, monfieur ; je n'appelle point de vos décifions.

FRONTIN à *M. Turcaret*.

Quelle déférence on a pour vos fentimens !

LA BARONNE.

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la deftination que j'avois faite de certain billet au porteur que vous avez.

LISSETTE.

Il n'importe, payons, madame ; ne foutenons point un procès contre l'avis de monfieur Turcaret.

LA BARONNE à *Lifette*.

Le ciel m'en préserve ; je vendrois plutôt mes bijoux & mes meubles.

FRONTIN.

Vendre fes meubles, fes bijoux ; & pour l'équipage d'un mari encore ! la pauvre femme !

M. TURCARET.

Non, madame, vous ne vendrez rien ; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE à *M. Turcaret*.

Vous vous moquez ; je me fervirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, monfieur, non ; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame ; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle âme !... Suis-nous, sergent, on va te payer.

LA BARONNE.

Ne tardez pas au moins, songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela, & puis je reviendrai, des affaires aux plaisirs.

SCÈNE IX

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE.

Et nous vous renverrons des plaisirs, aux

affaires, sur ma parole. Les habiles fripons, que messieurs Furet & Frontin, & la bonne dupe que monsieur Turcaret !

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre ?

LISETTE.

Mort de ma vie ! point de pitié indiscrete : ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE.

Il n'est pas encore tems d'en avoir ; & il vaut mieux sentir quelque jour le remords d'avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE X

LISETTE, LA BARONNE, JASMIN.

JASMIN *à la baronne.*

C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE *à Jasmin.*

Faites entrer.

(Jasmin fort.)

SCÈNE XI

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir : mais...

SCÈNE XII.

LISETTE, LA BARONNE, M^{me} JACOB.M^{me} JACOB.

Je vous demande pardon, madame, de la

liberté que je prends. Je revends à la toilette, & me nomme madame Jacob : j'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles & toutes fortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hafard : mais elle n'est point en argent, & elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE à *madame Jacob*.

Qu'est-ce que c'est ?

M^{me} JACOB.

Une garniture de quinze cens livres, que veut revendre une procureuse : elle ne l'a mise que deux fois.

LA BARONNE.

Je ne ferois point fâchée de voir cette coiffure.

M^{me} JACOB.

Je vous l'apporterai, dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE à *madame Jacob*.

Vous n'y perdrez pas ; madame est généreuse.

M^{me} JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne ; & j'ai, dieu merci, d'autres talens que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en fuis persuadée.

LISETTE *à part*.

Vous en avez bien la mine.

M^{me} JACOB.

Hé ! vraiment, si je n'avois pas d'autres ressources, comment pourrois-je élever mes enfans aussi honnêtement que je fais ? J'ai mon mari, à la vérité : mais il ne sert qu'à grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Hé ! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille ?

M^{me} JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes, ils ne produisent pas tant que les autres : mais, voyez-vous ! je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

M^{me} JACOB.

Si madame étoit dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent fujet !

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob ?

M^{me} JACOB.

C'est un gentilhomme limosin, la bonne pâte de mari ! il se laissera mener par une femme, comme un parisien.

LISETTE à la baronne.

Voilà encore un bon hafard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me fens point en disposition d'en profiter ; je ne veux pas fitôt me marier, je ne fuis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE.

Oh ! bien, je le fuis moi, madame Jacob ; mettez-moi sur vos tablettes.

M^{me} JACOB à Lisette.

J'ai votre affaire ; c'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection : il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! voilà mon fait.

LA BARONNE.

Vous devez être riche, madame Jacob.

M^{me} JACOB à *la baronne*.

Hélas ! je devrois faire dans Paris une autre figure ; je devrois rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires ?

M^{me} JACOB.

Et dans les grandes affaires, encore : je suis sœur de monsieur Turcaret, puisqu'il faut vous le dire : il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler.

LA BARONNE *d'un air étonné*.

Vous êtes sœur de monsieur Turcaret !

M^{me} JACOB.

Oui, madame, je suis sa sœur de père & de mère même.

LISETTE *d'un air étonné*.

Monsieur Turcaret est votre frère, madame Jacob !

M^{me} JACOB à *Lisette*.

Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère, & je n'en suis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées ;

c'est fans doute à caufe qu'il me laiffe prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE.

Hé! oui : c'est ce qui fait le fujet de notre étonnement.

M^{me} JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il eft ; il m'a défendu l'entrée de fa maifon, & il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE.

Ah ! le mauvais frère !

M^{me} JACOB.

Auffi mauvais frère, que mauvais mari : n'a-t-il pas chaffé fa femme de chez lui ?

LA BARONNE.

Ils faifoient donc mauvais ménage ?

M^{me} JACOB à *la baronne*.

Ils le font bien encore, madame, ils n'ont enfemble aucun commerce, & ma belle-fœur eft en province.

LA BARONNE.

Quoi ! monfieur Turcaret n'eft pas veuf ?

M^{me} JACOB.

Bon ! Il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valogne, afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE.

Lifette !

LISETTE *à la baronne.*

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme.

M^{me} JACOB.

Oh ! le ciel le punira tôt ou tard, cela ne lui peut manquer ; & j'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE *à madame Jacob.*

Du dérangement dans ses affaires ?

M^{me} JACOB.

Hé ! le moyen qu'il n'y en ait pas ; c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne ; il jette tout par les fenêtres, dès qu'il est amoureux ; c'est un panier percé.

LISETTE *bas, à elle-même.*

A qui le dit-elle ? Qui le fait mieux que nous ?

M^{me} JACOB.

Je ne fais à qui il est attaché présentement ; mais il a toujours quelque demoiselle qui le plume, qui l'attrape ; & il s'imagine les attraper lui, parce qu'il leur promet de les épouser ; n'est-ce pas là un grand sot ? Qu'en dites-vous, madame ?

LA BARONNE *déconcertée*.

Oui, cela n'est pas tout-à-fait...

M^{me} JACOB.

Oh ! que j'en suis aise ! il le mérite bien, le malheureux ! il le mérite bien. Si je connoissois sa maîtresse j'irois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. (*A Lifette.*) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle.

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, madame Jacob.

M^{me} JACOB *à la baronne*.

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins ; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je m'en sens si pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, madame ; sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

SCÈNE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Hé bien, Lifette !

LISETTE.

Hé bien, madame !

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que monfieur Turcaret eût une fœur revendeufe à la toilette ?

LISETTE.

Auriez-vous cru, vous, qu'il eût eu une vraie femme en province ?

LA BARONNE.

Le traître ! il m'avoit affuré qu'il étoit veuf, & je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah ! le vieux fourbe !... Mais qu'est-ce donc que cela ? Qu'avez-vous ? Je vous vois toute chagrine ; merci de ma vie ! vous prenez la chofe auffi férieufement que fi vous étiez amoureuse de monfieur Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre fans

chagrin l'espérance de l'épouser ? Le scélérat !
il a une femme ; il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui, mais l'intérêt de votre fortune veut que
vous le ruiniez auparavant. Allons, madame,
pendant que nous le tenons, brusquons son
coffre fort, saisissons ses billets, mettons mon-
sieur Turcaret à feu & à sang, rendons-le enfin
si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié
même à sa femme, & redevenir frère de
madame Jacob.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, LA BARONNE.

LISETTE *seule.*



A bonne maison que celle-ci pour Frontin & pour moi ! Nous avons déjà soixante pistoles, & il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage ; si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE.

Il me semble que monsieur Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il soit survenu quelque nouvelle affaire...

SCÈNE III.

LISETTE, FLAMAND, LA BARONNE.

LISETTE *appercevant Flamand.*

Mais que nous veut ce monsieur ?

LA BARONNE *à Lisette.*

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir ?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame ; c'est moi.

LISETTE.

Hé ! c'est Flamand, madame ! Flamand sans livrée ! Flamand l'épée au côté ! quelle métamorphose !

FLAMAND *à Lisette.*

Doucement, mademoiselle, doucement ; on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de monsieur Turcaret, non ! il vient de me faire donner un bon emploi, oui ! je suis présentement dans les affaires, dà ! &, par ainsi, il faut m'appeler monsieur Flamand, entendez-vous ?

LISETTE.

Vous avez raison, monsieur Flamand ; puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND.

C'est à madame que j'en ai obligation, & je viens ici tout exprès pour la remercier : c'est une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commifion, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, & qui est dans un bon pays encore ; car c'est à Falaife, qui est une si bonne ville, & où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE.

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je fuis capitaine-concierge de la porte de Guibrai ; j'aurai les clefs, & pourrai faire entrer & sortir tout ce qu'il me plaira : l'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

LISETTE.

Peste !

FLAMAND.

Oh ! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont ; ils ils s'y enrichissent tretous. Monsieur Turcaret a, dit-on, commencé par-là.

LA BARONNE.

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND *à la baronne.*

Je vous enverrai, madame, de petits présens de fois à autre.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand ; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Ho que si fait ! je fais bien comme les commis en ufent avec les demoiselles qui les placent : mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué ; car dans les commissions on est grandement fujét à ça, voyez-vous !

LISETTE.

Cela est défagréable.

FLAMAND.

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que monsieur Turcaret a aimée, & qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à monsieur Turcaret, madame.

LA BARONNE.

J'y ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND.

Mettez toujours ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE repoussant Flamand.

Allez, monsieur le capitaine-concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous favons ce que nous avons à faire, oui ; nous n'avons pas besoin de vos conseils, non : vous ne ferez jamais qu'un sot ; c'est moi qui vous le dis, dà ; entendez-vous ?

SCÈNE IV.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE.

Il y a pourtant long-tems qu'il est laquais, il devrait bien être déniaisé.

SCÈNE V.

LISETTE, LA BARONNE,
JASMIN.

JASMIN à *la baronne*.

C'est monfieur le marquis avec une groffe
& grande madame. (*Il fort.*)

SCÈNE VI.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

C'est fa belle conquête ; je fuis curieufe de
la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous ; je
m'en fais une image...

SCÈNE VII.

LISETTE, LA BARONNE,
LE MARQUIS, M^{me} TURCARET.

LE MARQUIS.

Je viens, ma charmante baronne, vous pré-

fenter une aimable dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant de bonnes qualités qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime & d'amitié.

LA BARONNE *au marquis.*

Je suis très-disposée à cette union... (*Bas, à Lifette.*) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

M^{me} TURCARET *à la baronne.*

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentimens. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrémens dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah ! vous n'avez point l'air provincial, madame ; & nos dames les plus à la mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS.

Ah, pafsembleu ! non ; je m'y connois, madame : & vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille & ce vifage-là, que je suis le feigneur de France du meilleur goût.

M^{me} TURCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis : ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille assez fans vanité. J'y suis

toujours à l'affut des modes ; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles font inventées, & je puis me vanter d'être la première qui aie porté des pretintailles dans la ville de Valogne.

LISETTE *bas, à elle-même.*

Quelle folle !

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là.

M^{me} TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied ! j'en ai fait un petit Paris par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS.

Comment un petit Paris ! savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour.

M^{me} TURCARET.

Oh ! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins ; je ne me tiens point enfermée dans un château, je suis trop faite pour la société ; je demeure en ville, & j'ose dire que ma maison est une école de politesse & de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE *à madame Turcaret.*

C'est une façon de collège pour toute la Basse-Normandie.

M^{me} TURCARET.

On joue chez moi, on s'y rassemble pour médire; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutances, & qui valent bien les ouvrages de Vire & de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupés-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité : mais ils tirent les viandes si à-propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles feroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chère. Ma foi, vive Valogne pour le rôti !

M^{me} TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit ! cela est d'une propreté : les dames de Valogne font les premières dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, & chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE.

Madame se déguise en amour, peut-être ?

M^{me} TURCARET.

Oh ! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déesse, apparemment, en grâce ?

M^{me} TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS *à madame Turcaret.*

En Vénus ! ah ! madame, que vous êtes bien déguifée !

LISETTE *bas.*

On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII.

LISETTE, LA BARONNE,
LE CHEVALIER, LE MARQUIS,
M^{me} TURCARET.

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*Appercevant M^{me} Turcaret.*) Mais que vois-je ?

M^{me} TURCARET *appercevant le chevalier.*

O ciel !

LA BARONNE *bas, à Lifette.*

Je m'en doutois bien.

LE CHEVALIER.

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis ?

LE MARQUIS *au chevalier*.

Oui, c'est ma comtesse : pourquoi cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

Ho, parbleu ! je ne m'attendois pas à celui-là.

M^{me} TURCARET *bas*.

Quel contre-tems !

LE MARQUIS.

Explique-toi, chevalier ; est-ce que tu connoîtrois ma comtesse ?

LE CHEVALIER.

Sans doute ; il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ? ah, l'infidelle ! l'ingrate !

LE CHEVALIER.

Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment, diable ! elle a donc des portraits à donner à tout le monde.

SCÈNE IX.

LISETTE, M^{me} JACOB, LA BARONNE,
LE CHEVALIER, LE MARQUIS,
M^{me} TURCARET.

M^{me} JACOB à la baronne.

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promise de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre tems, madame Jacob ! vous me voyez en compagnie...

M^{me} JACOB.

Je vous demande pardon, madame, je reviendrai une autre fois... Mais qu'est-ce que je vois ? Ma belle-fœur ici ! madame Turcaret ?

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret !

LA BARONNE.

Madame Turcaret !

LISETTE.

Madame Turcaret !

LE MARQUIS.

Le plaifant incident !

M^{me} JACOB à *madame Turcaret.*

Par quelle aventure, madame, vous rencontrai-je en cette maison.

M^{me} TURCARET *bas, à part.*

Payons de hardieffe. (*Haut, à madame Jacob.*)
Je ne vous connois pas, ma bonne.

M^{me} JACOB.

Vous ne connoissez pas madame Jacob !
tredame ! est-ce à cause que depuis dix ans
vous êtes séparée de mon frère qui n'a pu
vivre avec vous, que vous feignez de ne me
pas connoître ?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob : favez-vous bien que vous parlez à une comtesse ?

M^{me} JACOB *au marquis.*

A une comtesse ! Hé ! dans quel lieu, s'il vous plaît, est la comté ? Ha ! vraiment j'aime assez ces gros airs-là !

M^{me} TURCARET.

Vous êtes une insolente, ma mie.

M^{me} JACOB à *madame Turcaret.*

Une insolente ! moi, je suis une insolente !
jour de dieu ! ne vous y jouez pas, s'il ne tient
qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi
bien que vous.

M^{me} TURCARET.

Ho ! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

M^{me} JACOB.

La fille d'un maréchal ! pardi ! voilà une dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naissance ! vous avez apparemment oublié que monsieur Briochais votre père étoit patissier dans la ville de Falaife. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connoissons toutes deux : mon frère rira bien, quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris ; je voudrois, par plaisir, qu'il vînt ici tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER à *madame Jacob*.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame, nous attendons à souper monsieur Turcaret.

M^{me} TURCARET à *part*.

Ahi !

LE MARQUIS.

Et vous fouperez aussi avec nous, madame Jacob ; car j'aime les foupers de famille.

M^{me} TURCARET à *elle-même*.

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE à *part*.

Je le crois bien.

M^{me} TURCARET à *elle-même*.

J'en vais fortir tout-à-l'heure. (*Elle va pour fortir.*)

LE MARQUIS à *madame Turcaret, l'arrêtant*.

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu monfieur Turcaret.

M^{me} TURCARET.

Ne me retenez point, monfieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh, palfembleu, mademoiselle Briochais, vous ne fortirez point, comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Hé ! Marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec fon mari.

LA BARONNE.

Non, marquis ; de grâce, laissez-la fortir.

LE MARQUIS à *la baronne*.

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se

déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnoisse pas.

LISETTE.

Ah ! par ma foi, voici monsieur Turcaret.

M^{me} JACOB.

J'en suis ravie.

M^{me} TURCARET.

La malheureuse journée !

LA BARONNE.

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi ?

LE MARQUIS.

Je suis au comble de ma joie.

SCÈNE X.

M^{me} JACOB, LISETTE, LA BARONNE,
M. TURCARET, LE CHEVALIER, LE
MARQUIS, M^{me} TURCARET.

M. TURCARET à la baronne.

J'ai renvoyé l'huissier, madame, & terminé...
(*Apercevant sa sœur.*) Ahi ! en croirai-je mes
yeux ! ma sœur ici !... (*Apercevant sa femme.*) Et
qui pis est, ma femme !

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoissance, monfieur Turcaret : vous voyez une belle comteffe dont je porte les chaînes : vous voulez bien que je vous la préfente, fans oublier madame Jacob.

M^{me} JACOB à *M. Turcaret.*

Ah, mon frère !

M. TURCARET à *madame Jacob.*

Ah, ma fœur ! (*A lui-même.*) Qui diable les a amenés ici ?

LE MARQUIS.

C'est moi, monfieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là ; embrassez ces deux objets chéris : ah ! qu'il paroît ému ! j'admire la force du fang & de l'amour conjugal.

M. TURCARET *bas.*

Je n'ôse la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

M^{me} TURCARET *bas.*

Je ne puis l'envifager fans horreur.

LE MARQUIS.

Ne vous contraignez point, tendres époux : laissez éclater toute la joie que vous devez fentir de vous revoir après dix années de féparation.

LA BARONNE à *M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret ; & je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf ?

LE MARQUIS à *la baronne.*

Il vous a dit qu'il étoit veuf ! hé, parbleu ! la femme m'a aussi dit qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE à *M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée ?

M. TURCARET *tout interdit, à la baronne.*

J'ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyois être veuf... vous croiriez que... je n'aurois point de femme... (*Bas.*) J'ai l'esprit troublé, je ne fais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, monsieur, & je vous pardonne une tromperie que vous avez crue nécessaire pour vous faire écouter : je passerai même plus avant ; au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui ? moi, madame ! ho ! pour cela, non : vous ne la connoissez pas, c'est un démon ; j'ai-

merois mieux vivre avec la femme du grand mogul.

M^{me} TURCARET *à son mari.*

Ho ! monsieur, ne vous en défendez pas tant : je n'en ai pas plus envie que vous, au moins ; & je ne viendrois point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites, pour me tenir en province.

LE MARQUIS.

Pour la tenir en province ! ah ! monsieur Turcaret, vous avez tort ; madame mérite qu'on lui paie les quartiers d'avance.

M^{me} TURCARET *au marquis.*

Il m'en est dû cinq ; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager, j'irai chez les maîtresses faire un charivari ; & je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET.

Ah ! l'insolente !

LISETTE *bas.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE *à madame Turcaret.*

Vous m'insultez, madame.

M^{me} TURCARET *à la baronne.*

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux : je

vois bien tout ce qui se passe en cette maison : mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET.

Quelle impudence ! ah, ventrebleu ! coquine, sans le respect que j'ai pour la compagnie...
(*Il veut frapper sa femme.*)

(*Le chevalier le retient.*)

LE MARQUIS.

Qu'on ne vous gêne point, monsieur Turcaret : vous êtes avec vos amis, usez-en librement.

LE CHEVALIER *se mettant au-devant de*
M. Turcaret.

Monsieur !...

LA BARONNE *à M. Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI.

M^{me} JACOB, LISETTE, LA BARONNE,
M. TURCARET, JASMIN, LE CHEVA-
LIER, LE MARQUIS, M^{me} TURCARET.

JASMIN *à M. Turcaret.*

Il y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos affociés ; ils veulent vous parler d'une affaire importante.

M. TURCARET à *Jafmin*.

Ah ! (*A madame Turcaret.*) Je vais revenir : je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison... (*Il sort.*)

M^{me} TURCARET à *son mari*.

Je crains peu vos menaces.

Jafmin sort.

SCÈNE XII.

M^{me} JACOB, LISETTE, LA BARONNE,
LE CHEVALIER, LE MARQUIS, M^{me}
TURCARET.

LE CHEVALIER à *madame Turcaret*.

Calmez votre esprit agité, madame ; que monsieur Turcaret vous retrouve adoucie.

M^{me} TURCARET au *chevalier*.

Ho ! tous les emportemens ne m'épouvantent point.

LA BARONNE à *madame Turcaret*.

Nous allons l'appaiser en votre faveur.

M^{me} TURCARET à *la baronne*.

Je vous entends, madame ; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par recon-

noissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des foins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle ; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs ; je vous abandonne M. Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

M^{me} TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS.

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme : allons, renoncez-y aussi, chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

SCÈNE XIII.

M^{me} JACOB, LISETTE, LA BARONNE,
LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MAR-
QUIS, M^{me} TURCARET.

FRONTIN.

O malheur imprévu ! ô disgrâce cruelle !

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN *au chevalier*.

Les associés de monsieur Turcaret ont mis

garnison chez lui pour deux cens mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné. Je venois ici en diligence pour l'avertir de se sauver ; mais je suis arrivé trop tard, ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

M^{me} JACOB.

Mon frère entre les mains de ses créanciers ! Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur : je vais employer pour lui tout mon crédit, je sens que je suis sa sœur. (*Elle sort.*)

M^{me} TURCARET.

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures ; je sens que je suis sa femme. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

LISETTE, LA BARONNE, LE
CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS.

FRONTIN.

Nous envisagions le plaisir de le ruiner : mais la justice est jalouse de ce plaisir-là ; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS à *Frontin*.

Bon, bon ! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaire.

FRONTIN *au marquis.*

J'en doute ; on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses ; mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étois chez lui, quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Hé bien ?

FRONTIN *au chevalier.*

Hé bien, monsieur ! ils m'ont aussi arrêté & fouillé, pour voir si par hasard je ne serois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'aviez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ? juste ciel !

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que monsieur Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, & que monsieur Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Hé ! pourquoi, maraud ! n'as-tu pas dit que tu étois à moi ?

FRONTIN.

Hé ! vraiment, monsieur, je n'y ai pas man-

qué ; j'ai dit que j'appartenois à un chevalier : mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER *à lui-même.*

Je ne me possède plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE *au chevalier.*

Et moi j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gage ; & je fais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah, chevalier ! je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chassé Marine à cause qu'elle n'étoit pas dans vos intérêts, & je chasse Lisette parce qu'elle y est. Adieu, je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

SCÈNE XV.

LISETTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE MARQUIS *riant.*

Ah, ah ! ma foi, chevalier, tu me fais rire ; ta consternation me divertit. Allons souper chez le traiteur, & passer la nuit à boire.

FRONTIN *au chevalier.*

Vous suivrai-je, monsieur ?

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Non ; je te donne ton congé ; ne t'offre jamais
à mes yeux.

Le marquis & le chevalier sortent.

SCÈNE XVI & dernière.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous ?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon
enfant ! Je viens de payer d'audace ; je n'ai point
été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets ?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent, il est en sûreté ;
j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut
se borner à cette petite bonne fortune, nous
allons faire fouche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de monsieur Turcaret fini ; le
mien va commencer.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



CRITIQUE

DE LA COMÉDIE

DE TURCARET ;

PAR *LE DIABLE BOITEUX*,

En deux dialogues.



CRITIQUE
DE LA COMÉDIE
DE TURCARET.

PREMIER DIALOGUE,

SERVANT DE PROLOGUE A LA COMÉDIE DE TURCARET.

ASMODÉE, DON CLÉOFAS.

ASMODÉE.



PUISQUE mon magicien m'a remis en liberté, je vais vous faire parcourir tout le monde ; & je prétends, chaque jour, offrir à vos yeux de nouveaux objets.

DON CLÉOFAS.

Vous aviez bien raison de me dire que vous

alliez bon train, tout boiteux que vous êtes ; comment diable ! nous étions tout à l'heure à Madrid, je n'ai fait que souhaiter d'être à Paris, & je m'y trouve. Ma foi, seigneur Asmodée, c'est un plaisir de voyager avec vous.

ASMODÉE.

N'est-il pas vrai ?

DON CLÉOFAS.

Affurément. Mais dites-moi, je vous prie, dans quel lieu vous m'avez transporté. Nous voici sur un théâtre ; je vois des décorations, des loges, un parterre ; il faut que nous foyons à la comédie.

ASMODÉE.

Vous l'avez dit, & l'on va représenter tout à l'heure une pièce nouvelle, dont j'ai voulu vous donner le divertissement. Nous pouvons, sans crainte d'être vus ni écoutés, nous entretenir, en attendant qu'on commence.

DON CLÉOFAS.

La belle affemblée ! Que de dames !

ASMODÉE.

Il y en auroit encore davantage, sans les spectacles de la foire : la plupart des femmes y courent avec fureur. Je suis ravi de les voir

dans le goût de leurs laquais & de leurs cochers ; c'est à cause de cela que je m'oppose au dessein des comédiens. J'inspire tous les jours de nouvelles chicanes aux bateleurs. C'est moi qui leur ai fourni leur suiffe.

DON CLÉOFAS.

Que voulez-vous dire par votre suiffe ?

ASMODÉE.

Je vous expliquerai cela une autre fois ; ne soyons présentement occupés que de ce qui frappe nos yeux. Remarquez-vous combien on a de peine à trouver des places ? Savez-vous ce qui fait la foule ? C'est que c'est aujourd'hui la première représentation d'une comédie où l'on joue un homme d'affaires. Le public aime à rire aux dépens de ceux qui le font pleurer.

DON CLÉOFAS.

C'est-à-dire que les gens d'affaires font tous des...

ASMODÉE.

C'est ce qui vous trompe ; il y a de fort honnêtes gens dans les affaires ; j'avoue qu'il n'y en a pas un très-grand nombre : mais il y en a, qui sans s'écarter des principes de l'honneur & de la probité, ont fait ou font actuellement leur chemin, & dont la robe & l'épée ne dédaignent pas l'alliance. L'auteur respecte ceux-

là. Effectivement il auroit tort de les confondre avec les autres. Enfin il y a d'honnêtes gens dans toutes les professions. Je connois même des commissaires, & des greffiers qui ont de la conscience.

DON CLÉOFAS.

Sur ce pied-là, cette comédie n'offense point les honnêtes gens qui sont dans les affaires.

ASMODÉE.

Comme le Tartuffe que vous avez lu, n'offense pas les vrais dévots. Hé! pourquoi les gens d'affaires s'offenseroient-ils de voir sur la scène un sot, un fripon de leur corps! cela ne tombe point sur le général. Ils feroient donc plus délicats que les courtisans & les gens de robe, qui voient tous les jours avec plaisir représenter des marquis fats & des juges ignorans & corruptibles.

DON CLÉOFAS.

Je suis curieux de savoir de quelle manière la pièce fera reçue : apprenez-le-moi, de grâce, par avance.

ASMODÉE.

Les diables ne connoissent point l'avenir je vous l'ai déjà dit. Mais quand nous aurons cette connoissance, je crois que le succès des comédies en feroit excepté, tant il est impénétrable.

DON CLÉOFAS.

L'auteur & les comédiens se flattent sans doute qu'elle réussira.

ASMODÉE.

Pardonnez-moi. Les comédiens n'en ont pas bonne opinion ; & leurs pressentimens, quoiqu'ils ne soient pas infailibles, ne laissent pas d'effrayer l'auteur qui s'est allé cacher aux troisièmes loges, où, pour surcroît de chagrin, il vient d'arriver auprès de lui un caissier & un agent de change, qui disent avoir ouï parler de sa pièce, & qui la déchirent impitoyablement. Par bonheur pour lui, il est si sourd, qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles.

DON CLÉOFAS.

Oh ! je crois qu'il y a bien des caissiers & des agens de change dans cette assemblée.

ASMODÉE.

Oui, je vous assure ; je ne vois partout que des cabales de commis & d'auteurs, que des siffleurs dispersés & prêts à se répondre.

DON CLÉOFAS.

Mais l'auteur n'a-t-il pas aussi ses partisans ?

ASMODÉE.

Ho qu'oui ! il y a ici tous les amis, avec les amis de ses amis. De plus on a répandu dans le parterre quelques grenadiers de police pour

tenir les commis en respect : cependant , avec tout cela , je ne voudrois pas répondre de l'évènement. Mais taisons-nous ; les acteurs paroissent. Vous entendez assez le français pour juger de la pièce : écoutons-la ; & , après que le parterre en aura décidé , nous réformerons son jugement , ou nous le confirmerons.





SECOND DIALOGUE.

ASMODÉE, DON CLÉOFAS.

ASMODÉE.



É bien ! seigneur don Cléofas que pensez-vous de cette comédie ? Elle vient de réussir, en dépit des cabales : les ris sans cesse renaissans des personnes qui se sont livrées au spectacle, ont étouffé la voix des commis & des auteurs.

DON CLÉOFAS.

Oui ; mais je crois qu'ils vont bien se donner carrière présentement, & se dédommager du silence qu'ils ont été obligés de garder.

ASMODÉE.

N'en doutez point : les voilà déjà qui forment des pelotons dans le parterre, & qui répandent leur venin : j'apperois, entr'autres, trois clefs de meutes, trois beaux esprits qui vont entraîner dans leur sentiment quelques petits génies qui les écoutent : mais je vois à

leurs trouffes deux amis de l'auteur. Grande dispute ; on s'échauffe de part & d'autre. Les uns difent de la pièce plus de mal qu'ils n'en pensent, & les autres en pensent moins de bien qu'ils n'en difent.

DON CLÉOFAS.

Hé ! quels défauts y trouvent les critiques ?

ASMODÉE.

Cent mille.

DON CLÉOFAS.

Mais encore ?

ASMODÉE.

Ils difent que tous les perfonnages en font vicieux, & que l'auteur a peint les mœurs de trop près.

DON CLÉOFAS.

Ils n'ont parbleu, pas tout le tort ? les mœurs m'ont paru un peu gaillardes.

ASMODÉE.

Il est vrai : j'en fuis assez content. La baronne tire fort fur votre dona Thomasa. J'aime à voir dans les comédies, régner mes héroïnes : mais je n'aime pas qu'on les punisse au dénouement ; cela me chagrine. Heureusement il y a bien des pièces françoises où l'on m'épargne ce chagrin-là.

DON CLÉOFAS.

Je vous entends. Vous n'approuvez pas que la baronne soit trompée dans son attente ; que le chevalier perde toutes ses espérances, & que Turcaret soit arrêté : vous voudriez qu'ils fussent tous contents : car, enfin, leur châtiment est une leçon qui blesse vos intérêts.

ASMODÉE.

J'en conviens : mais ce qui me console, c'est que Lifette & Frontin sont bien récompensés.

DON CLÉOFAS.

La belle récompense ! les bonnes dispositions de Frontin ne font-elles pas assez prévoir que son règne finira comme celui de Turcaret ?

ASMODÉE.

Vous êtes trop pénétrant. Venons au caractère de Turcaret ; qu'en dites-vous ?

DON CLÉOFAS.

Je dis qu'il est manqué, si les gens d'affaires sont tels qu'on me les a dépeints. Les affaires ont des mystères qui ne sont point développés ici.

ASMODÉE.

Au grand Satan ne plaise que ces mystères se découvrent. L'auteur m'a fait plaisir de montrer simplement l'usage que mes partisans font des richesses que je leur fais acquérir.

DON CLÉOFAS.

Vos partisans sont donc bien différens de ceux qui ne le sont pas ?

ASMODÉE.

Oui vraiment. Il est aisé de reconnoître les miens : ils s'enrichissent par l'usure, qu'ils n'osent plus exercer que sous le nom d'autrui, quand ils sont riches ; ils prodiguent leurs richesses, lorsqu'ils sont amoureux, & leurs amours finissent par la fuite ou par la prison.

DON CLÉOFAS.

A ce que je vois, c'est un de vos amis que l'on vient de jouer. Mais dites-moi, seigneur Asmodée, quel bruit est-ce que j'entends auprès de l'orchestre ?

ASMODÉE.

C'est un cavalier espagnol qui crie contre la sécheresse de l'intrigue.

DON CLÉOFAS.

Cette remarque convient à un Espagnol. Nous ne sommes point accoutumés, comme les Français, à des pièces de caractère, lesquelles sont, pour la plupart, fort faibles de ce côté-là.

ASMODÉE.

C'est en effet le défaut ordinaire de ces fortes de pièces : elles ne sont point assez char-

gées d'événemens. Les auteurs veulent toute l'attention du spectateur pour le caractère qu'ils dépeignent ; & je suis de leur sentiment, pourvu que d'ailleurs, la pièce soit intéressante.

DON CLÉOFAS.

Mais celle-ci ne l'est point.

ASMODÉE.

Hé ! c'est le plus grand défaut que j'y trouve. Elle seroit parfaite, si l'auteur avait su engager à aimer les personnages ; mais il n'a pas eu assez d'esprit pour cela. Il s'est avisé mal-à-propos de rendre le vice haïssable. Personne n'aime la baronne, le chevalier, ni Turcaret ; ce n'est pas là le moyen de faire réussir une comédie.

DON CLÉOFAS.

Elle n'a pas laissé de me divertir. J'ai eu le plaisir de voir bien rire ; je n'ai remarqué qu'un homme & une femme qui aient gardé leur sérieux ; les voilà encore dans leur loge ; qu'ils ont l'air chagrin ! ils ne paroissent guère contents.

ASMODÉE.

Il faut le leur pardonner ; c'est un Turcaret avec sa baronne. En récompense, on a bien ri dans la loge voisine. Ce sont des personnes de robe qui n'ont point de Turcaret dans leurs familles... Mais le monde achève de s'écouler ;

fortons : allons à la foire voir de nouveaux visages.

DON CLÉOFAS.

Je le veux. Mais apprenez-moi auparavant qui est cette jolie femme qui paroît aussi mal fatistaite.

ASMODÉE.

C'est une dame que les glaces & les porcelaines brisées par Turcaret, ont étrangement révoltée : je ne fais si c'est à cause que la même scène s'est passée chez elle ce carnaval.

FIN DE LA CRITIQUE DE TURCARET.





NOTES

LE POINT D'HONNEUR

Cette pièce n'eut pas un grand succès, & cela se comprend. Elle est peu intéressante. Avant d'être ce que nous l'avons donnée, elle passa par le Théâtre-Italien, où elle fut jouée avec un prologue. Nous l'avons mise dans ce recueil pour qu'on puisse comparer les deux manières de Lesage.

1. Nous avons conservé l'orthographe du texte. Il faudrait *prado*, qui signifie promenade publique plantée d'arbres.

2. L'on désigne ainsi un homme habile à rechercher ce qui peut lui être utile ou agréable, & adroit à en profiter. Le merle se défie beaucoup des pièges & des chasseurs. De là sans doute cette locution.

3. Frustré dans ses espérances. Lorsque l'on veut empêcher les oies de traverser les haies, on leur passe une plume dans les orifices du bec. Cette plume se présentant de travers leur cause une vive douleur lorsqu'elles essayent de franchir la haie.

4. D'après les vieilles légendes, Olibrius était gouverneur des Gaules vers le milieu du cinquième siècle. Il devint un personnage des *mythes*. Il y représentait les fanfarons & les glorieux.

CRISPIN, RIVAL DE SON MAÎTRE

Cette comédie fut donnée le même soir que *Don César Urfin*, traduite de Calderon. *Don César*, qui était le morceau de résistance, tomba à plat. Crispin fut porté aux nues. C'était justice. Cette pièce n'a pas depuis quitté le répertoire de la Comédie-Française.

1. C'est la première attaque de Lefage aux hommes d'argent. Elle nous montre qu'en ce temps-là la banqueroute était déjà un moyen de faire fortune.

2. On donnait le nom de Tournelle aux deux chambres de justice de Paris, mais on désignait plus spécialement par le nom de La Tournelle celle qui jugeait en dernier ressort les affaires criminelles. Le bataillon de la Tournelle est donc la troupe des condamnés qui étaient envoyés sur les galères du roi.

LA TONTINE

La Tontine est une espèce d'emprunt. Elle offrait aux prêteurs des chances considérables en cas de survie. C'est-à-dire que le fonds constitué par cet emprunt était destiné à être réparti, à une époque déterminée, entre les survivants, avec la part des décédés & les intérêts accumulés. Cette opération financière tire son nom de Lorenzo Tonti. La tontine dont il est ici question fut ouverte en 1689 par Louis XIV. Elle était de 1,400,000 livres de rentes & finit en 1726.

1. Prêter au denier deux, c'était recevoir un denier d'intérêt pour deux deniers de capital. Ce qui équivalait au cinquante pour cent moderne. Le taux légal était le denier vingt.

TURCARET

Cette pièce, qui subit un cruel échec, eut tellement à lutter contre le mauvais vouloir des comédiens, que le Dau-

phin, fils de Louis XIV, fut obligé d'y mettre un terme en leur envoyant l'ordre formel « d'apprendre la pièce & de la jouer incessamment ».

1. Un denier d'intérêt pour quatorze de capital. Voir, plus haut, la note sur *la Tontine*.

2. Les huissiers à verge étaient des sergents royaux reçus au Châtelet. Cette charge se vendait.

LE THÉÂTRE DE LA FOIRE

Des cent & une pièces que fit Le Sage pour le Théâtre de la foire, soixante-quatre furent imprimées dans le recueil portant ce titre. Ce recueil, qui ne comprend pas moins de 10 vol. in-12, fut publié à Paris, chez Et. Ganeau, veuve Piffot, P. Gandouin, de 1731 à 1737. Comme nous ne publions pas ce recueil, nous avons cru qu'il était intéressant d'offrir au lecteur une nomenclature de ces pièces.

LE SAGE SEUL

1713

Arlequin roi de Serendib, trois actes.

Arlequin Thetis, un acte en vers libres.

Arlequin invisible, un acte.

Ces pièces sont par écriteaux.

1714

Arlequin Mahomet.

Le Tombeau de Nojradamus.

Ces deux pièces, en un acte chacune, furent chantées par les acteurs & reliées ensemble par un prologue intitulé : *La Foire de Guibray*.

1715

La Ceinture de Vénus, deux actes.

La Parodie de l'opéra de Télémaque, un acte.

Le Temple du deslin, un acte

Colombine Arlequin ou *Arlequin Colombine*, un acte.
Les Eaux de Merlin, un acte.

1718

La princesse de Cariznie, trois actes.

1720

La Statue merveilleuse, trois actes.

1721

Arlequin Endymion, un acte.

La Forêt de Dodone, un acte.

La Fausse Foire, prologue.

La Boîte de Pandore, un acte.

La Tête noire, un acte.

Le Régiment de la calotte, un acte.

1722

L'ombre du cocher, prologue.

Le Remouleur d'amour, un acte.

Pierrot Romulus, ou *le Ravisseur boli*, un acte.

Le jeune vieillard, trois actes.

La force de l'amour, un acte précédé d'un prologue.

La Foire des Fées, un acte.

1725

L'Enchanteur Mirliton, un acte.

Les Enragés, un acte.

1726

Le Temple de Mémoire, un acte.

Les Comédiens corsaires, prologue.

L'obstacle favorable, un acte.

Les Amours déguisés, un acte.

1734

La Première représentation, prologue.

Les mariages du Canada, un acte.

1736

Le Mari préféré, un acte.

AVEC D'ORNEVAL

1716

Arlequin Hulla ou la Femme répudiée, un acte.

1718

Le Monde renversé, un acte.*Les amours de Nanterre*, un acte.*L'île des Amazones*, un acte.*Les Funérailles de la Foire*, un acte.

1721

Le Rappel de la Foire à la vie, un acte.

1723

Les Trois commères, trois actes.

1726

Les Pèlerins de la Mecque, trois actes

1728

Achmet & Almanzine, trois actes.*Les Amours de Prothée*, un acte.

1729

La princesse de la Chine, trois actes.*Les Spectacles malades*, prologue.*Le Corsaire de Salé*, un acte.

1730

Les couplets en procès, prologue.*La Reine de Barostan*, un acte.*L'Opéra-Comique assiégé*, un acte.

1731

Roger de Sicile, surnommé le roi sans chagrin, trois actes.

1732

Les Désespérés, prologue.*Sophie & Sigismond*, un acte.*La Sauvagesse*, un acte.

AVEC FUZELIER

1716

Le Temple de l'ennui, prologue.*Le Tableau du mariage*, un acte*L'École des amants*, un acte.

AVEC D'ORNEVAL & FUZELIER

1728

La Pénélope moderne, deux actes.

1730

L'Industrie, prologue.*Zémir & Almanzor*, un acte.*Les Routes du monde*, un acte.*L'Indifférence*, prologue.*L'Amour marin*, un acte.*L'Espérance*, un acte.

AVEC LAFONT

1718

La Querelle des Théâtres, prologue.



TABLE

LE SAGE, AUTEUR COMIQUE.	
LE POINT D'HONNEUR.	I
CRISPIN, RIVAL DE SON MAITRE.	97
LA TONTINE	175
TURCARET	233
LA CRITIQUE DE TURCARET.	389
NOTES.	403



Achevé d'imprimer

le 15 décembre mil huit cent soixante-dix-huit

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS



PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévir)
imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume 5 fr.

*Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice
gravé à l'eau-forte.*

- LA FONTAINE, *Fables*, avec une notice et des notes par A. PAULY.
2 volumes (épuisés).
- LA FONTAINE, *Contes*, avec des notes par A. PAULY. 2 vo-
lumes (épuisés).
- REGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).
- LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par
CH. ROYER. 1 volume (épuisé).
- MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).
- BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).
- DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAY. 1 vol. (épuisé).
- 7 Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON, gravées par
Boilvin pour illustrer *Daphnis et Chloé*. 10 fr.
- DANTE. La divine Comédie, traduction nouvelle par M. FRAN-
CISQUE REYNARD. 2 vol. 10 fr.
- VOLTAIRE. *Romans et Contes*, avec préface et notes, par
M. F. DILLAYE. 3 volumes. Chaque volume 5 fr.
- B. DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec préface et
notes, par ANATOLE FRANCE. 1 vol. 5 fr.
- BOILEAU. Œuvres avec notice et notes par M. A. PAULY.
2 volumes. 10 fr.
- 7 Eaux-fortes gravées par Monziès, pour illustrer les
Œuvres de Boileau. 10 fr.
- HAMILTON. Mémoires de Grammont avec une notice et des
notes par M. MOTHEAU. 1 volume. 5 fr.
- HORACE, traduction de LÉCONTE DE LISLE avec le texte
latin. 2 volumes. 10 fr.
- ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIERE, avec notice et notes par
A. PAULY. 8 volumes. Chaque volume. 5 fr.
- 35 GRAVURES à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour illustrer
les *Œuvres de Molière*. Prix. 30 fr.
- RACINE. Œuvres complètes, avec notice par A. FRANCE.
5 volumes. Chaque volume. 5 fr.
- SHAKESPEARE. Œuvres complètes traduites par FRANÇOIS-
VICTOR HUGO. 15 volumes. Chaque volume. 5 fr.

(Les dix premiers volumes sont en vente.)

En préparation :

P.-L. Courier. — Corneille. — Marivaux.
Robinson Crusoe. — *Don Quichotte*. — *La Princesse de Clèves*.
Marianne. — *Etc., etc., etc.*

Il est fait un tirage sur papier Whatman,
au prix de 20 francs le vol., et un tirage à 25 fr. le vol.
sur papier de Chine.

PARIS. — CH. UNSINGER, imprimeur, rue du Bac, 83.

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elz
imprimés sur papier de Hollande)
Chaque volume 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-fr
gravé à l'eau-forte.

LA FONTAINE, *Fables*, avec une notice et des notes
2 volumes (épuisés).

LA FONTAINE, *Contes*, avec des notes par
l'auteur (épuisés).

REGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURB

LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1674
CH. ROYER. 1 volume (épuisé).

MAISON LESCAUT. 1 volume (épuisé).

BEAUMARCHAIS. *Théâtre* (Le Barbier de Séville). 1
— (Le Mariage de Figaro).

DAPHNIS ET CHLOÉ, avec notice par E. CHARAVAT

7 Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON, gravées
Boilvin pour illustrer *Daphnis et Chloé*.

DANTE. La divine Comédie, traduction nouvelle par
CISQUE REYNARD. 2 vol.

VOLTAIRE. *Romans et Contes*, avec préface et
M. F. DILLAYE. 3 volumes. Chaque volume

B. DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec
notes, par ANATOLE FRANCE. 1 vol.

BOILEAU. *Œuvres* avec notice et notes par M.
2 volumes.

7 Eaux-fortes gravées par Monziès, pour illustrer
Œuvres de Boileau.

HAMILTON. Mémoires de Grammont avec une notice
notes par M. MOTHEAU. 1 volume.

HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE av
latin. 2 volumes.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIERE, avec notice et
A. PAULY. 8 volumes. Chaque volume.

35 GRAVURES à l'eau-forte, d'après BOUCHER, pour
les *Œuvres de Molière*. Prix.

RACINE. *Œuvres complètes*, avec notice par
5 volumes. Chaque volume.

SHAKESPEARE. *Œuvres complètes* traduites par
VICTOR HUGO. 15 volumes. Chaque volume

(Les dix premiers volumes sont en vente)

En préparation :

P.-L. Courier. — Corneille. — *Ma
Robinson Crusoe*. — *Don Quichotte*. — *La Princesse
Marianne*. — Etc., etc., etc.

Il est fait un tirage sur papier Wh
au prix de 20 francs le vol., et un tirage
sur papier de Chine.

PARIS. — CH. UNSINGER, imprimeur, rue

PETITE
BIBLIOTHÈQUE
LITTÉRAIRE

ŒUVRES
DE
LE SAGE

THÉÂTRE

Prix 5 fr.

A. LEMERRE
ÉDITEUR

BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 05676 948 0



